

LA MAISON AU BOUT DU MONDE

William Hope Hodgson

InfoLivres.org



SYNOPSIS DE LA MAISON AU BOUT DU MONDE

La Maison au bout du monde est un roman qui combine magistralement horreur surnaturelle et fantastique. Certains des événements relatés dans le livre sont considérés par de nombreux critiques comme uniques dans ce type de littérature, du moins jusqu'à l'année de sa publication en 1908.

Un homme vit dans une maison en Irlande, où il fait une série de rencontres effrayantes avec des créatures qui semblent surgir des profondeurs de ce lieu. Ce voyage cauchemardesque est le résultat de l'ouverture par l'homme d'un portail vers une autre dimension.

Outre les créatures terrifiantes auxquelles il doit faire face, le protagoniste sera entraîné dans un voyage cosmique au cours duquel il apprendra le début et la fin de l'univers.

Si vous souhaitez en savoir plus sur ce travail, vous pouvez consulter le lien suivant

[La Maison au bout du monde par William Hope Hodgson](#)
dans InfoLivres.org

Si vous souhaitez lire cet ouvrage dans d'autres langues, il vous suffit de cliquer sur les liens correspondants :

- Anglais InfoBooks.org: [The house on the borderland author William Hope Hodgson](#)
 - Portugais InfoLivros.org: [A casa no fim do mundo autor William Hope Hodgson](#)
 - Espagnol InfoLibros.org: [La casa en el confín de la tierra autor William Hope Hodgson](#)
-

Si vous souhaitez accéder à notre bibliothèque numérique contenant plus de 3 500 livres à lire et à télécharger gratuitement, nous vous invitons à visiter cette page :

- [+3 500 livres gratuits en format PDF sur InfoLivres.org](#)

LA DÉCOUVERTE DU MANUSCRIT

Dans un coin reculé de l'Irlande, se trouve un hameau minuscule, Kraighten. Il est seul, à la base d'une colline peu élevée. Tout autour, et très loin à la ronde, s'étend un pays désert, parfaitement inhospitalier ; ici et là, à de larges intervalles, il arrive que l'on tombe sur les ruines de quelque maison, depuis longtemps abandonnée, ayant perdu son chaume, délabrée. Le pays est entièrement nu et dépeuplé ; il abonde en rochers, qui surgissent du sol en crêtes onduleuses, et qui ne sont recouverts d'une couche de terre, d'ailleurs fort légère, que par endroits.

Malgré son aspect désolé, c'est pourtant ce pays que nous avons choisi, mon ami Tonnison et moi, pour y passer nos vacances. Tonnison l'avait découvert l'année précédente, au hasard d'une longue randonnée à pied ; il avait reconnu les possibilités qu'il offre au pêcheur à la ligne, dans une petite rivière sans nom qui baigne les abords de ce modeste village.

Je viens de dire que la rivière n'a pas de nom ; je puis ajouter que sur aucune des cartes que j'ai jusqu'à présent consultées n'apparaissent le village ni le cours d'eau. Ils semblent avoir complètement échappé aux recherches des auteurs de guides. À les en croire, ils n'ont peut-être jamais existé. Cela est sans doute partiellement imputable au fait que la gare la plus proche (Ardrahan) est distante d'environ soixante kilomètres.

Nous sommes arrivés à Kraithen, mon ami et moi, au début d'une chaude matinée. Nous étions descendus du train à Ardrahan la veille au soir ; nous avons dormi dans des chambres louées au bureau de poste du village et nous étions partis de bonne heure le lendemain, cramponnés, cahotés au péril de notre vie, dans l'une de ces typiques carrioles irlandaises à deux roues.

Il nous fallut toute la journée pour faire le trajet sur l'une des pistes les plus raboteuses qu'on puisse imaginer ; le résultat, c'est que nous sommes arrivés recrues de fatigue, et de fort méchante humeur. Cependant, il fallait encore dresser la tente, ranger nos affaires, avant de songer à nous restaurer ou à nous reposer. Nous nous sommes donc mis à l'œuvre, avec l'aide de celui qui nous avait conduits. La tente ne tarda pas à être plantée sur un

petit terrain à la sortie du hameau, tout près de la rivière. Après avoir tout mis en ordre, nous avons libéré notre homme en lui demandant de revenir quinze jours plus tard. Nous avons assez de provisions pour tenir jusque- là ; en ce qui concernait l'eau, il y avait la rivière. Pas besoin de combustible : nous nous étions munis d'un petit réchaud à pétrole, et, d'autre part, le temps était beau et chaud.

Cela avait été l'idée de Tonnison de camper plutôt que de loger chez l'habitant. D'après lui, cela n'aurait rien eu de drôle de

dormir dans une chambre, flanquée d'un côté par celle d'une famille nombreuse d'irlandais bien portants, de l'autre par une étable à porcs, d'avoir au-dessus de la tête une colonie de poules plus ou moins déplumées qui vous gratifient, sans faire de jaloux, de leurs cadeaux, d'éternuer à rendre l'âme en entrant dans ces pièces enfumées par la tourbe.

Tonnison avait allumé le fourneau ; il faisait frire dans la poêle des tranches de bacon ; je pris la bouilloire pour aller chercher de l'eau à la rivière. En allant, je croisai un groupe de villageois qui me dévisagèrent avec curiosité, mais sans hostilité ; cependant, aucun d'eux ne m'adressa la parole.

Quand je revins, ma bouilloire pleine, je leur fis un signe de tête amical auquel ils répondirent de même, et je les interrogeai sur la pêche. Au lieu de répondre, ils me regardèrent en hochant la tête. Je répétai ma question en m'adressant plus particulièrement à un grand garçon maigre qui se trouvait près de moi ; de nouveau, aucune réponse. L'homme se tourna alors vers un camarade et dit très vite quelque chose dans une langue que je ne comprenais pas ; immédiatement, tout le groupe se mit à jacasser dans ce que je devinai au bout d'un instant être du pur irlandais. Ils lançaient en même temps des regards dans ma direction. Ils parlèrent ainsi entre eux pendant peut-être une minute ; puis l'homme à qui je m'étais adressé se tourna vers moi et dit quelque chose. Par l'expression de sa physionomie, je compris qu'il me posait à son tour une question ; ce fut à moi de secouer la tête pour lui signifier que je ne

comprenais pas. Nous étions là, à nous regarder, quand j'ai entendu Tonnison me crier de me dépêcher d'apporter la bouilloire. Si bien qu'après avoir répondu par un sourire et un signe de tête, je plantai là ces gens qui me souriaient en hochant la tête, mais dont les visages trahissaient la perplexité.

Je me disais, en regagnant la tente, que les habitants des quelques cabanes dispersées dans cette solitude ne savaient pas un mot d'anglais ;

quand j'en fis part à Tonnison, il me répondit qu'il le savait ; bien plus, c'était fréquent dans cette région : des gens passent souvent toute une vie dans leur hameau perdu sans jamais entrer en contact avec le monde extérieur.

« Je pense que nous aurions dû demander à notre voiturier de nous servir d'interprète, avant de repartir, lui dis-je alors que nous nous installions pour prendre notre repas. Cela paraît si bizarre aux habitants de ce village de ne même pas savoir ce que nous sommes venus y faire. »

Tonnison marmonna quelques mots d'assentiment et resta un moment silencieux.

Ensuite, ayant plus ou moins satisfait notre appétit, nous nous sommes mis à parler, à faire des projets pour le lendemain. Nous avons fumé un moment, puis nous avons laissé tomber le rabat de notre tente et nous nous sommes préparés à nous mettre au lit.

« Je suppose que ces gars qui sont dehors ne risquent pas de nous prendre quelque chose ? » demandai-je au moment où nous nous enroulions dans nos couvertures. Tonnison répondit qu'il ne le croyait pas non plus, du moins tant que nous étions présents ; et puis, expliqua-t-il, nous pouvions tout enfermer, à l'exception de la tente, dans la grande malle que nous avons emportée pour y ranger nos provisions. Je dis que j'étais d'accord, et nous n'avons pas tardé à nous endormir.

Le lendemain, nous nous sommes levés tôt pour aller prendre un bain dans la rivière. Nous nous sommes habillés, nous avons déjeuné. Nous avons déballé notre attirail de pêche, que nous avons soigneusement révisé ; à ce moment, nous avons presque achevé notre repas, nous avons tout mis en sûreté dans la tente et nous sommes partis en nous promenant dans la direction explorée par mon ami au cours de sa première visite.

Nous avons pêché avec bonheur, en remontant continuellement le courant ; le soir, nous avons rempli l'un des plus beaux paniers de poisson qu'il m'eût été donné de voir depuis bien longtemps. Nous sommes rentrés au village, nous avons fait un festin avec notre prise, mis de côté quelques-unes des pièces les plus belles pour notre déjeuner du lendemain, et nous avons fait don du reste aux villageois qui s'étaient rassemblés à distance respectueuse pour nous regarder faire. Ils ont eu l'air extraordinairement reconnaissants ; ils ont accumulé sur nos têtes des monceaux de

bénédictions irlandaises ; du moins avons-nous supposé que c'était bien de cela qu'il s'agissait.

Nous avons ainsi passé plusieurs jours à faire des pêches excellentes dont nos magnifiques appétits avaient vite raison. Nous avons plaisir à constater les dispositions amicales des villageois à notre égard, et rien ne semblait indiquer qu'ils vinssent fouiller dans nos affaires en notre absence. Nous étions arrivés à Kraighten un mardi ; ce doit être le dimanche suivant que nous avons fait une grande découverte. Jusque-là, nous avons toujours été en remontant le courant ; cette fois, nous avons laissé nos lignes, emporté quelques provisions et nous sommes partis faire une grande randonnée dans l'autre direction. La journée était chaude ; nous avons flâné et nous nous sommes arrêtés vers midi pour déjeuner sur un grand rocher plat au bord de la rivière. Ensuite, nous nous sommes assis, nous avons fumé un instant, et puis nous sommes repartis, uniquement parce que nous en avons assez de rester immobiles.

Nous avons ainsi marché droit devant nous pendant encore une heure, peut-être ; nous bavardions tranquillement sur des sujets divers ; en plusieurs occasions, nous nous sommes arrêtés pour que mon compagnon – qui était assez artiste – prît des croquis rapides des aspects les plus frappants de cette nature sauvage.

Et puis, sans avertissement, la rivière, que nous suivions jusque-là avec tant de confiance, disparut subitement – s'évanouit dans la terre.

« Seigneur ! m'écriai-je, qui aurait pu imaginer cela ? »

Et je regardai, stupéfait ; je me tournai vers Tonnison. Il contemplait d'un air ahuri l'endroit où disparaissait la rivière.

« Continuons un peu, dit-il au bout d'un instant. Elle va peut-être réapparaître. De toute façon, ça vaut la peine d'y regarder de plus près. »

J'étais d'accord ; nous avons donc repris notre marche, mais toujours sans but bien précis ; car nous n'étions pas du tout sûrs de la direction dans laquelle nous devons poursuivre nos recherches. Nous avons peut-être fait ainsi un kilomètre et demi ; alors, Tonnison, qui n'avait cessé de regarder autour de lui avec curiosité, s'arrêta et s'abrita les yeux de la main.

« Regardez ! dit-il au bout d'un moment ; là-bas, sur la droite, c'est de la brume, ou quoi ? Là-bas, à l'extrémité de ce grand rocher ? » Et il montrait de la main.

Je regardai ; au bout d'une minute, il me sembla voir quelque chose, sans en être très certain, et je le lui dis.

« De toute façon, répondit mon ami, nous allons aller jusque-là pour jeter un coup d'œil. » Et il partit dans la direction qu'il avait indiquée, moi le suivant. Nous sommes bientôt arrivés parmi

des buissons et, au bout d'un certain temps, sur une levée de terre parsemée de gros rochers ; de là, nous avons vue sur une étendue sauvage de boqueteaux et d'arbres.

« On dirait que nous venons de découvrir une oasis au sein de ce désert de pierre », murmura Tonnison en regardant avec intérêt. Puis il se tut, en continuant à regarder ; moi de même. Car d'un certain point situé au centre de ce bas-fond boisé s'élevait dans l'air tranquille une grande colonne de gouttelettes d'eau fines comme un brouillard sur lesquelles le soleil jouait en produisant d'innombrables arcs-en-ciel.

« Que c'est beau ! m'écriai-je.

— Oui, répondit Tonnison songeur. Il doit y avoir une chute d'eau, ou quelque chose de ce genre, par là-bas. C'est peut-être notre rivière qui revient à l'air libre. Allons voir. »

Nous avons descendu la pente de cet escarpement, nous sommes passés entre les arbres et à travers les massifs d'arbustes. Les buissons étaient touffus, les arbres surplombaient nos têtes, l'endroit était d'une obscurité peu agréable ; mais pas assez sombre cependant pour m'empêcher de voir qu'il y avait là pas mal d'arbres fruitiers et qu'il subsistait par endroits des vestiges à peine discernables de cultures, abandonnées depuis longtemps. Il me vint à l'idée que nous étions en train de nous frayer un chemin dans le désordre d'un grand jardin très ancien. Je le dis à Tonnison, qui reconnut qu'il y avait beaucoup de raisons de le supposer.

Quel endroit sauvage, sombre et désolé ! L'abandon, la solitude de ce vieux jardin me faisaient frissonner. On aurait pu imaginer que des choses se dissimulaient dans le fouillis de ces buissons ; dans l'atmosphère même de cet endroit semblait flotter quelque chose d'insolite. Tonnison ne disait rien, mais je crois qu'il ressentait la même chose que moi.

Nous nous sommes arrêtés soudain. Un bruit lointain s'était amplifié jusqu'à venir frapper nos oreilles. Tonnison se pencha en avant, prêtant l'oreille. À présent, j'entendais plus distinctement ; ce bruit était continu et rauque – une sorte de bourdonnement, de grondement, qui paraissait venir de très loin. J'éprouvais une impression curieuse, indescriptible,

d'énervement. Dans quel genre d'endroit étions-nous tombés ? Je regardai mon compagnon pour voir ce qu'il en pensait ; sa figure ne traduisait que l'étonnement ; mais comme je continuai à le regarder, il eut soudain l'expression de quelqu'un qui vous comprend, et il hocha la tête.

« C'est une cascade, expliqua-t-il, très convaincu. Je reconnais le bruit, à présent. » Et il se mit à se frayer énergiquement un chemin à travers les buissons en direction du bruit.

Celui-ci, tandis que nous nous avançons, devenait de plus en plus net, ce qui nous prouvait que nous allions dessus. Le grondement augmentait régulièrement en force et en netteté jusqu'au moment où il eut l'air de sortir presque de sous nos

pieds. Et pourtant, comme le fit remarquer Tonnison, nous étions toujours entourés d'arbres et d'arbustes.

« Attention ! s'écria Tonnison. Regardez où vous marchez ! »
Soudain, nous avons émergé des arbres pour arriver dans un vaste espace découvert ; à six pas devant nous s'ouvrait un gouffre extraordinaire ; c'était de ses profondeurs que le bruit paraissait sortir, de même que cette projection continuelle de gouttelettes d'eau ressemblant à du brouillard que nous avions vue du haut de cette levée de terre.

Nous sommes restés là pendant une minute, sans rien dire, regardant, stupéfaits ; alors, mon ami s'avança prudemment jusqu'au bord du gouffre. Je le suivis. Nous nous sommes tous les deux penchés pour regarder à travers un bouillonnement de gouttelettes d'eau une cataracte géante d'eau écumante qui jaillissait en crachant de toutes parts, du flanc de ce gouffre, à près de cent pieds plus bas.

« Seigneur ! » s'écria Tonnison.

Je restais silencieux, j'étais assez impressionné et vaguement terrifié. Ce spectacle inattendu était tellement grandiose et étrange ; ce deuxième aspect ne m'apparut qu'ensuite.

Je regardai de l'autre côté de cette faille. Il y avait là quelque chose qui se trouvait plus haut que la gerbe de gouttelettes d'eau ; on aurait dit un fragment d'une vaste ruine ; j'effleurai l'épaule de Tonnison. Il regarda autour de lui en sursautant et je lui désignai cette chose. Son regard suivit mon doigt et ses yeux

se mirent à luire de surexcitation quand l'objet arriva dans son champ de vision.

« Venez ! cria-t-il pour surmonter le vacarme. Nous allons y jeter un coup d'œil. Il y a quelque chose de bizarre dans cet endroit ; je le sens. » Il

partit, contourna le gouffre. En m'approchant, je vis que ma première impression ne m'avait pas trompé. C'était sans aucun doute une partie d'un édifice en ruine ; mais, à présent, je m'apercevais qu'il n'était pas construit sur le bord du gouffre comme je l'avais supposé tout d'abord ; il était perché sur l'extrémité d'un énorme éperon rocheux qui surplombait le gouffre de quinze à vingt mètres. En réalité, cette masse déchiquetée de ruines était littéralement suspendue dans les airs.

En arrivant de l'autre côté, nous avons été sur ce promontoire rocheux, et je confesse que j'ai éprouvé une sensation intolérable de terreur en regardant ces profondeurs inconnues du haut de ce perchoir situé à une hauteur vertigineuse – ces profondeurs d'où montait continuellement le bruit de tonnerre de la chute et d'où sortait ce brouillard de gouttes d'eau.

En arrivant à la ruine, nous l'avons contournée avec précautions et, arrivés de l'autre côté, nous sommes tombés sur un monceau de pierres disjointes et de moellons éboulés. En examinant la ruine plus minutieusement, elle me parut faire

partie du mur d'enceinte de quelque construction prodigieuse, tellement son assemblage était massif et solide ; que faisait-elle là, cependant, je n'ai aucun moyen de l'imaginer. Où se trouvait le reste de la maison, ou du château, pour autant qu'il y ait eu une maison ou un château ?

Je retournai à l'extérieur du mur et, de là, au bord de la faille, en laissant Tonnison fouiller méthodiquement ces amas de pierrailles. Je commençai à examiner la surface du sol, à proximité du bord du gouffre, pour voir si je ne trouvais pas d'autres restes du bâtiment auquel avait appartenu ce fragment de ruine. Mais j'eus beau examiner la terre avec le plus grand soin, je ne découvris aucune trace pouvant indiquer qu'un bâtiment avait jamais existé en cet endroit, et je devins de plus en plus perplexe.

J'entendis alors un cri poussé par Tonnison ; il m'appelait, très énervé, et j'accourus jusqu'à la ruine. Je me demandais s'il ne s'était pas blessé, et puis l'idée me vint qu'il avait peut-être trouvé quelque chose.

J'arrivai au mur écroulé et je grimpai pour arriver jusqu'à son pied. Je trouvai là Tonnison devant une petite excavation qu'il avait faite dans les débris ; il secouait la poussière de quelque chose qui avait l'air d'un livre, tout ratatiné et déchiré ; il ouvrait la bouche toutes les deux secondes pour prononcer mon nom. Dès qu'il me vit là, il me tendit son butin en me disant de le ranger dans ma sacoche, pour le protéger de l'humidité, pendant qu'il

poursuivait ses explorations. Je fis comme il le demandait, non sans feuilleter les pages qui étaient couvertes d'une écriture nette et d'une autre époque, parfaitement lisible, à l'exception d'une partie où de nombreuses pages étaient presque complètement détruites, froissées et couvertes de boue, comme si le livre avait été plié en cet endroit. C'était d'ailleurs ainsi que Tonnison l'avait trouvé, d'après ce qu'il me dit, et les dégâts résultaient probablement de la chute de maçonnerie sur les pages ouvertes. Ce qu'il y avait d'assez curieux, c'était que le livre était parfaitement sec, ce que j'attribuai au fait qu'il avait été enfoui dans les ruines, en toute sécurité.

Après avoir ainsi mis le volume en lieu sûr, je me mis à donner à Tonnison un coup de main dans le travail de terrassement qu'il s'était imposé. Cependant, en une heure et même davantage de travail supplémentaire, en retournant toutes ces pierres et ces débris entassés, nous n'avons rien trouvé d'autre que des débris de bois, qui auraient pu faire partie d'un bureau ou d'une table ; si bien que nous avons abandonné la suite de nos recherches et, qu'en suivant le rocher, nous avons été retrouver un terrain solide.

Ensuite, nous avons fait un tour complet de cet extraordinaire gouffre qui, comme nous pûmes le remarquer, affectait la forme d'un cercle presque parfait dont la symétrie n'était rompue que par cet éperon rocheux que couronnait la ruine.

Le gouffre, d'après Tonnison, ressemblait surtout à un puits gigantesque qui s'enfonçait directement dans les entrailles de la terre.

Nous avons continué à regarder autour de nous pendant encore quelque temps, puis, remarquant qu'il y avait un espace libre au nord du gouffre, nous avons dirigé nos pas de ce côté.

Là, à une centaine de mètres de l'ouverture de cet énorme puits, nous arrivâmes sur un grand lac silencieux – silencieux, en effet, sauf sur un point où l'eau bouillonnait sans cesse.

À présent que nous étions sortis du vacarme de la cascade, nous nous entendions parler sans avoir à hurler. Je demandai donc à Tonnison ce qu'il pensait de cet endroit – je lui dis que, pour ma part, je ne l'aimais pas, et que, plus vite nous en partirions, plus je serais satisfait.

Il acquiesça, jeta un regard furtif aux bois au-dessous de nous. Je lui demandai s'il avait vu ou entendu quelque chose. Il ne répondit pas, mais fit comme s'il tendait l'oreille. Je me tus, moi aussi.

Soudain il se mit à parler.

« Écoutez ! » dit-il d'une voix tranchante. Je le regardai d'abord, puis plus loin parmi les arbres et les buissons, retenant involontairement ma respiration. Une minute se passa dans un silence pénible ; je n'entendais rien, pourtant, et je me tournai

vers Tonnison pour le lui dire ; mais au moment où j'ouvrais la bouche, sur notre gauche, une plainte étrange sortit du bois... Elle semblait flotter parmi les arbres ; il y eut ensuite un bruissement de feuilles, puis le silence.

Tout de suite, Tonnison se mit à parler ; il posa la main sur mon épaule. -

« Allons-nous-en d'ici », dit-il, et il partit lentement dans la direction où les arbres et les buissons environnants semblaient moins épais. En le suivant, je m'aperçus soudain que le soleil était bas sur l'horizon, et qu'il y avait dans l'air quelque chose de glacial et d'aigre.

Tonnison n'ajouta rien, mais continua à marcher régulièrement. Nous étions à présent parmi les arbres ; je regardais autour de nous, j'étais nerveux mais je ne voyais rien, à part les branches immobiles, les troncs et les buissons touffus. Nous allions toujours de l'avant, aucun bruit ne venait rompre le silence, à part, de temps à autre, le craquement d'une branche morte sous nos pieds. En dépit de ce calme, j'avais ce sentiment horrible que nous n'étions pas seuls ; je me tenais si près de Tonnison qu'à deux reprises je lui marchai maladroitement sur les talons, mais il ne dit rien. Une minute, puis une autre, et nous arrivions à la lisière du bois, puis finalement sur les rochers dénudés qui caractérisent la région. Je pus seulement alors secouer la terreur hallucinante qui ne m'avait pas quittée tant que nous étions dans les arbres.

Tandis que nous nous éloignons, il me sembla une fois entendre au loin un gémissement, et je me dis que c'était le vent ; mais pourtant il n'y en avait pas un souffle ; la soirée était calme.

« Écoutez, dit-il très nettement, je ne passerais pas la nuit dans cet endroit pour tout l'or du monde. Il y a là quelque chose d'affreux et de diabolique. Cela m'est venu tout d'un coup, après que vous avez parlé. J'ai eu l'impression que les bois étaient pleins de choses atroces – vous comprenez ?

— Oui », répondis-je en me retournant pour voir encore une fois l'endroit en question ; mais il était caché par un pli de terrain.

« Il y a le livre, dis-je en mettant la main dans ma sacoche.

— Vous l'avez bien mis de côté ? demanda-t-il dans un moment d'inquiétude.

— Oui, répondis-je.

— Peut-être, continua-t-il, lorsque nous aurons regagné notre tente, en apprendrons-nous quelque chose. Nous ferions bien de nous hâter, d'ailleurs ; nous avons encore beaucoup de chemin à faire et je ne me ressens guère d'être surpris ici par l'obscurité.
»

Nous arrivâmes à notre tente deux heures plus tard ; nous nous sommes mis sans tarder à la préparation de notre repas, car nous n'avions rien mangé depuis midi.

Le souper terminé, nous avons débarrassé et allumé nos pipes. Tonnison me demanda alors de sortir le manuscrit de ma sacoche. Ce que je fis ; il suggéra que j'en fasse la lecture à haute voix pour nous permettre d'en prendre connaissance tous les deux en même temps.

« Et puis, faites attention, me recommanda-t-il, connaissant mes tendances, n'allez pas en sauter la moitié. »

S'il avait su ce que contenait ce livre, il aurait compris à quel point cette recommandation était superflue, du moins pour le moment. Et ainsi, tandis que nous étions installés devant l'ouverture de notre petite tente, je commençai la lecture de l'étrange histoire de La Maison au bord du monde (car tel était le titre du manuscrit) qu'on lira dans les pages qui suivent.

LA PLAINE DU SILENCE

Je suis un homme vieux. Je vis ici dans cette maison antique, entourée d'énormes jardins abandonnés sans entretien.

Les paysans qui habitent le pays sauvage qui m'entoure disent que je suis fou. C'est parce que je ne veux rien avoir à faire avec eux. Je vis seul avec ma vieille sœur qui tient ma maison. Nous n'avons pas de domestiques – je les déteste. J'ai un ami, un

chien ; oui, je place le vieux Pepper avant tout le reste de la Création. Lui, au moins, il me comprend – et il a assez de sensibilité pour me laisser seul quand je suis en proie à mes humeurs noires. J’ai décidé de commencer à écrire une sorte de journal ; cela me donnera peut-être la possibilité de consigner des pensées et des sentiments que je ne puis communiquer à personne ; mais, en outre, je tiens à écrire un compte rendu des choses étranges que j’ai pu entendre et voir, pendant toutes ces années de solitude, dans cette vieille mesure étrange.

Pendant deux siècles, cette maison a eu une certaine réputation – une mauvaise réputation. Quand j’en ai fait l’acquisition, personne ne l’avait habitée depuis plus de quatre-vingts ans, ce qui fait que j’ai pu l’acheter pour un prix ridiculement bas.

Je ne suis pas superstitieux ; mais j’ai renoncé à nier que des choses se soient passées dans cette vieille maison – des choses que je ne puis expliquer ; et, par conséquent, il faut que je mette mon esprit en paix en rédigeant un récit de ces choses du mieux que je pourrai ; cependant, si ce journal devait jamais être lu après ma mort, les lecteurs secoueront la tête et seront d’autant plus convaincus de ma folie.

Cette maison, à quelle antiquité remonte-t-elle ! Cependant ce n’est pas tellement son âge qui frappe, mais sa structure étrange, curieuse, fantastique au plus haut point. De petites tours tordues, des clochetons, des contours suggérant des

flammes jaillissantes, voilà ce qui prédomine ; tandis que le corps principal du bâtiment est en forme de cercle.

J'ai entendu dire qu'il y a une vieille histoire qui court parmi les gens du pays, et d'après laquelle le Diable aurait construit cette maison. Après tout, c'est possible. Que ce soit vrai ou non, je ne m'en soucie guère ; le seul

intérêt, c'est que cela m'a peut-être aidé à l'avoir pour moins cher quand je suis venu m'y installer.

Il a bien fallu dix ans avant que j'en aie vu suffisamment pour que je commence à ajouter foi aux histoires circulant dans le voisinage, au sujet de cette maison. Il est vrai que j'avais vaguement aperçu, au moins une douzaine de fois, des choses qui m'avaient intrigué et peut-être en avais-je imaginé plus que je n'en avais vu. Alors, les années passaient, je vieillissais et je constatais souvent, dans les pièces vides et les couloirs, la présence de quelque chose d'invisible, mais d'incontestablement réel. C'était encore, comme je l'ai dit, bien des années avant que j'aie assisté aux véritables manifestations de ce qu'on est convenu d'appeler surnaturel.

Ce n'était pas à la veille de la Toussaint. Si j'écrivais une histoire pour distraire, je la situerais probablement au cours de cette nuit des nuits ; mais il s'agit d'un rapport exact de mes propres expériences et je n'ai pas l'intention de prendre ma plume pour amuser qui que ce soit. Non. Il était plus de minuit, aux

premières heures du matin, le vingt et un janvier. J'étais assis, je lisais, comme je le fais souvent, dans mon cabinet de travail.

Pepper dormait, couché près de mon fauteuil.

Sans avertissement, les lumières des deux chandelles ont baissé, puis elles se sont mises à émettre une lumière spectrale, blafarde. Je levai rapidement les yeux et, en même temps, je vis les lumières sombrer dans une couleur rouge et terne ; la pièce se mit à rayonner d'une étrange lumière pourpre, sans éclat, qui donnait aux ombres portées par les tables et les sièges une profondeur deux fois plus grande ; et partout où la lumière arrivait, c'était comme si un sang lumineux s'était répandu dans la pièce.

Sur le plancher, j'entendis de vagues petits cris plaintifs ; quelque chose s'est réfugié entre mes pieds. C'était Pepper, qui venait se mettre à l'abri sous ma robe de chambre. Pepper, habituellement aussi brave qu'un lion !

Je crois que c'est cette attitude du chien qui m'a donné mon premier accès de véritable frayeur. J'avais été considérablement secoué quand les lumières s'étaient mises à briller d'une lueur verte, puis rouge ; mais j'avais eu momentanément l'impression que ce changement était dû à l'arrivée de quelque gaz nocif. Cependant, je m'apercevais à présent que ce n'était pas le cas ; car les bougies brûlaient d'une flamme stable, ne menaçaient pas de s'éteindre, ce qui aurait pourtant été le cas si ce changement avait été dû à la présence de vapeurs dans l'atmosphère.

Je ne bougeais pas. Je me sentais nettement terrifié ; mais je ne voyais rien de mieux à faire que d'attendre. Pendant peut-être une minute, je n'ai pas cessé de faire des yeux le tour de la pièce ; j'étais au comble de l'énervement. Je remarquai alors que les lumières avaient commencé à baisser, très lentement, jusqu'à se réduire à de minuscules points rouges, flamboyant dans l'obscurité comme autant de rubis. Cependant, je restais cloué à regarder, gagné par une sorte d'indifférence rêveuse qui semblait avoir banni toute terreur. Au fond de l'immense pièce meublée à l'ancienne mode, je vis apparaître une vague lueur. Celle-ci grandit régulièrement, emplit la chambre de rayons verts tremblotants, qui s'éteignirent puis changèrent – comme avaient fait les chandelles – pour prendre une coloration pourpre sombre et intense qui finit par tout inonder d'un flux lumineux terrible et triomphant.

Cette lumière émanait du mur du fond ; elle devenait sans cesse plus vive, et même intolérable, au point de me faire mal aux yeux et de m'obliger à les fermer malgré moi. La première chose que je notai ensuite fut qu'elle avait sensiblement décru ; elle ne me fatiguait plus la vue. Et puis, comme elle s'atténuait encore, je me rendis compte aussitôt qu'au lieu de fixer cette zone rouge, j'étais en train de regarder au-delà, et à travers le mur.

Je m'habituai à cette idée et me rendis compte peu à peu que je contemplais une vaste plaine, éclairée de la même lueur

lugubre qui avait envahi la pièce. Cette plaine était d'une immensité difficile à concevoir. Nulle part on n'en voyait les limites. Elle s'élargissait, s'allongeait, semblait-il, et l'œil était incapable de voir où elle s'arrêtait. Lentement, les détails se précisèrent dans les parties les plus proches, puis, presque instantanément, la lumière s'éteignit et la vision – si vision il y avait – s'évanouit comme elle était venue.

Je m'aperçus soudain que je n'étais plus assis dans mon fauteuil. Je flottais. Il me semblait que j'étais suspendu, et je regardais vers le sol pour voir dans la pénombre une chose ramassée sur elle-même, silencieuse. Au bout d'un petit moment, je fus frappé par un courant d'air froid, et je me trouvai au-dehors, flottant comme une bulle dans la nuit. Plus j'avancais, plus j'étais gagné par un froid glacial ; je grelottais.

Au bout d'un certain temps, je regardai à droite et à gauche, je vis l'intolérable noirceur de la nuit, percée par quelques rayons de feu, lointains. Je montais, je descendais. Une fois, je regardai derrière moi et je

vis la Terre, un petit croissant de lumière bleue, qui s'éloignait sur ma gauche. Plus loin, le soleil éclaboussait l'obscurité d'une flamme blanche, luttait violemment contre les ténèbres.

Il s'écoula un laps de temps indéterminé. Alors, pour la dernière fois, je vis la Terre – un globe stable d'un bleu rayonnant, voguant dans l'immensité de l'éther. Et moi, fragile pincée de

poussière douée d'une âme, je voltigeais silencieusement dans le vide en partant de ce bleu lointain pour m'élancer dans l'inconnu.

Il me sembla qu'un grand moment s'était passé, et, à présent, je ne pouvais plus rien voir nulle part. J'avais dépassé les étoiles fixes, je plongeais dans l'immense obscurité qui se trouve derrière. Pendant tout ce temps, j'avais éprouvé peu de chose, sauf une impression de légèreté, de malaise, de froid. À présent, cependant, cette obscurité atroce semblait s'infiltrer dans mon âme, j'étais gagné par la peur et le désespoir. Qu'allait-il advenir de moi ? Où allais-je ? Tandis que ces pensées prenaient corps, une légère teinte de sang se mettait à lutter contre l'impalpable noirceur qui m'enveloppait. Cette teinte paraissait extraordinairement éloignée et ressemblait à un brouillard ; cependant, mon oppression s'atténa aussitôt, je cessai de désespérer.

Lentement, cette rougeur lointaine se précisa et s'étendit ; jusqu'à devenir une grande lueur sans éclat, bouleversante, et à se rapprocher. Je continuais à voguer dans sa direction et j'arrivai si près qu'il me sembla qu'elle m'entourait, comme un immense océan rouge sombre. Je ne pouvais voir grand-chose, sauf que cet océan semblait s'étendre à perte de vue dans toutes les directions.

Ensuite, je m'aperçus que je descendais vers lui ; bientôt, je plongeai dans une grande mer de nuages sinistres, teintés de rouge. Lentement, j'en sortis, et là, en dessous, je vis la plaine

stupéfiante que j'avais vue de ma chambre, dans cette maison qui se trouve aux confins des Silences.

Je touchai terre bientôt ; je me trouvais au milieu d'une immensité déserte, vaguement éclairée par une lumière lugubre qui donnait une indescriptible impression de désolation.

Loin à ma droite, dans le ciel, brûlait un gigantesque anneau de feu rouge sombre ; de son bord externe dardaient d'énormes flammes qui se tordaient en tous sens, s'effrangeaient.

L'intérieur de l'anneau était noir, comme la

nuit extérieure. Je compris sur-le-champ que c'était ce soleil extraordinaire qui dispensait aux alentours une lumière aussi lugubre.

J'inspectai ensuite ce qui m'entourait. Partout où je posais les yeux, je ne voyais que la plate monotonie de cette plaine interminable. Nulle part, je ne pouvais déceler le moindre symptôme de vie, ni même trouver les ruines d'une habitation quelconque.

Je m'aperçus peu à peu que j'étais poussé en avant, que je flottais au-dessus de cette solitude plate. Je continuai à avancer pendant une éternité, me semblait-il. Je n'éprouvais pas une telle impatience, mais une certaine curiosité et un grand étonnement. Je ne voyais autour de moi que cette énorme plaine ; je ne cessais de chercher un détail qui vînt en

rompre la monotonie ; mais il n'y avait pas de changement – toujours la solitude, le silence.

Bientôt, je m'aperçus d'une manière à moitié consciente qu'un vague brouillard rougeâtre flottait à la surface de cette immensité. Cependant, même en regardant plus attentivement, j'étais incapable de dire s'il s'agissait vraiment d'un brouillard ; car il semblait se mêler à la plaine en lui conférant une irréalité particulière, en donnant une impression d'immatérialité.

Je me fatiguai progressivement de la monotonie de la chose. Il fallut longtemps pour que je commence à apercevoir quelques aspects de l'endroit vers lequel j'étais entraîné.

Je le vis tout d'abord comme un monticule allongé à la surface de la plaine. Puis, en m'approchant, je me rendis compte que j'avais fait erreur ; c'était au contraire une chaîne de grandes montagnes, dont les pics lointains émergeaient à peine de cette obscurité rougeâtre qui les dissimulait presque entièrement.

LA MAISON DANS L'ARENE

J'arrivai ainsi aux montagnes au bout d'un certain temps. Alors, la direction que je suivais se trouva modifiée ; je me déplaçais à présent le long des montagnes, jusqu'au moment où je me

trouvai en face d'une grande faille qui s'ouvrait dans leur flanc. Je fus poussé sans hâte à travers cette fissure. De chaque côté, s'élevaient d'énormes murailles escarpées d'une matière semblable au roc. Très loin au-dessus de ma tête, je discernais un étroit ruban rouge, là où s'ouvrait le gouffre, au milieu de pics inaccessibles. À l'intérieur régnaient une profonde obscurité et un silence glacé. Pendant un instant, j'avançai régulièrement et je finis par voir devant moi une lueur rouge intense m'annonçant que j'approchais de la fin de cette gorge.

Une minute s'écoula ; je me trouvais à la sortie du gouffre et je contemplais un immense amphithéâtre de montagnes.

Pourtant, je ne me souciais nullement des montagnes et de l'impressionnante grandeur des lieux ; car j'étais confondu de stupeur devant ce que je voyais à plusieurs lieues, au centre de cette arène ; c'était un édifice prodigieux, construit apparemment en jade vert. Ce n'était pas en soi la découverte de ce monument qui m'avait étonné à ce point, mais le fait – et cela devenait de plus en plus visible à mes yeux – qu'il ne différait de la maison que j'habite que sur deux points : sa couleur et sa taille gigantesque.

Je continuai à regarder fixement pendant un moment.

Néanmoins, je pouvais à peine en croire mes yeux. Une question se posait à mon esprit, et je me la répétais sans cesse : « Qu'est-ce que cela signifie ?... Qu'est-ce que cela signifie ? » Et j'étais incapable de trouver une réponse, même au plus profond de mon imagination. Je regardai encore un certain temps et je

notais à chaque instant un nouveau point de ressemblance. À la fin, fatigué et grandement intrigué, je me détournai pour regarder le reste de l'étrange endroit dans lequel j'avais pénétré.

Jusque-là, j'avais été tellement absorbé dans mon examen de la maison que je n'avais jeté aux alentours qu'un coup d'œil rapide. En y regardant mieux, je commençais à comprendre dans quel genre d'endroit j'étais venu.

L'arène, puisque c'est sous ce nom que je la désigne, était, semblait-il, un cercle de quatre à cinq lieues de diamètre ; la maison, comme je l'ai déjà dit, en occupait le centre. Toute la surface de ce lieu, comme celle de la plaine, avait un aspect particulier, brumeux, mais cependant, il ne s'agissait pas de brume.

Ayant ainsi tout rapidement passé en revue, mon regard se porta rapidement vers le haut en suivant les pentes des montagnes environnantes qui formaient ce cercle. Comme elles étaient silencieuses... Je crois que cet abominable silence était pour moi de loin plus éprouvant que tout ce que j'avais jusqu'alors vu ou imaginé. Je levai les yeux vers ces grands rochers escarpés qui s'élevaient très haut. Cette rougeur impalpable donnait à toute chose un aspect flou.

En regardant ainsi, avec curiosité, je me sentis pris d'une terreur nouvelle ; à ma droite, parmi les pics noyés dans l'obscurité,

j'avais aperçu une forme noire, gigantesque. Elle grandissait à mesure que je regardais. Elle avait une énorme tête ressemblant à celle d'un âne, avec des oreilles immenses, et semblait regarder avec persistance dans l'arène. Il y avait dans son attitude quelque chose qui donnait l'impression d'une vigilance éternelle - sur ces lieux sinistres, depuis des siècles et des siècles. Le monstre se précisa lentement à mes yeux ; et, alors, mon regard se porta ailleurs pour aller se poser plus loin et plus haut sur ces pentes rocheuses. Je regardai avec terreur pendant une longue minute. J'avais étrangement conscience de quelque chose de vaguement familier - qui se serait agité dans le fond de ma tête. La seconde chose était noire, elle avait quatre bras grotesques. Les traits apparaissaient indistinctement. Je distinguais autour du cou plusieurs objets de couleur claire. Les détails m'apparurent lentement, et je me rendis compte, de sang-froid, que ces objets étaient des crânes. Plus bas, le corps était entouré d'une ceinture qui paraissait moins sombre que le tronc qu'elle encerclait. Je me creusais la tête pour savoir ce que c'était quand un souvenir se glissa dans ma mémoire et, d'un seul coup, je sus que j'étais en train de regarder une représentation monstrueuse de Kâli, la déesse hindoue de la mort.

D'autres souvenirs de mon lointain passé d'étudiant se glissèrent dans mes pensées. Mon regard se posa à nouveau sur la première et immense chose à tête d'âne. Au même moment, je la reconnaissais pour le dieu des Égyptiens de l'antiquité, Set,

le Destructeur des Ames. Avec la connaissance de ce fait, un grand flot de questions me vint à l'esprit.

« Deux des... ! » Je m'arrêtai et m'efforçai de réfléchir. Des choses dépassant mon imagination sondaient mon esprit en proie à l'épouvante. Je voyais, obscurément « les vieux dieux de la mythologie » ! J'essayais de comprendre à quoi tout cela menait. Mon regard oscillait, en tremblotant, entre les deux. « Si... »

Une idée me vint, je me tournai et regardai rapidement vers le haut, en fouillant les pentes obscures. Je m'étonnai de ne pas l'avoir vu plus tôt et je me rappelai alors que je n'avais pas examiné cette région. Je le voyais plus clairement à présent. C'était gris, comme je l'ai dit. C'était une tête épouvantable ; mais en fait d'yeux, aucun. Cette partie du visage était lisse.

Je voyais à présent qu'il y avait d'autres choses parmi les montagnes. Plus loin, reposant sur une corniche élevée, je remarquai une masse livide, irrégulière et vampirique. Cela ne semblait pas avoir de forme, à part une face hirsute, à demi animale, qui regardait d'une manière abominable au moyen de quelque chose qui se trouvait au milieu de son ventre. Et alors, j'en vis d'autres - il y en avait des centaines. Elles semblaient engendrées par les ténèbres. J'en reconnus immédiatement plusieurs, comme étant des divinités mythologiques ; d'autres

m'étaient totalement inconnues, et il n'était pas du pouvoir d'un esprit humain de les concevoir.

Je regardais de chaque côté et j'en voyais davantage, régulièrement. Les montagnes étaient pleines de choses étranges – des dieux-bêtes, des horreurs si atroces et si bestiales qu'il n'est pas possible, en toute décence, d'essayer de les décrire avec plus de précision. Et... j'étais submergé par la peur et la répugnance, mais je me posais néanmoins d'interminables questions. Y avait-il donc, après tout, quelque chose dans les cultes païens du passé, quelque chose de plus que la simple déification des hommes, des animaux et des éléments ? Cette pensée m'obsédait... Y avait-il quelque chose ?

Une question revint ensuite. Qu'étaient-ils, ces animaux-dieux, et les autres ? Tout d'abord, ils m'étaient apparus simplement comme des monstres sculptés, placés indistinctement au milieu des pics inaccessibles et des précipices des montagnes environnantes. En les examinant plus attentivement, je finis par atteindre de nouvelles conclusions. Ils dégageaient une impression impossible à préciser, celle d'une sorte de vitalité rudimentaire ; à ma conscience dont les limites se reculaient, ils faisaient affleurer l'idée d'une vie-dans-la-terre qui n'avait rien de commun avec l'idée que nous nous faisons de la vie ; plutôt une forme d'existence

extra-humaine qu'on aurait très bien pu assimiler à une catalepsie excluant l'idée de mort - dont on pouvait imaginer la continuation indéfinie.

« Immortel ! » ce mot surgit spontanément dans mes pensées, et je me pris à me demander s'il pouvait s'agir de l'immortalité des dieux.

Tandis que je me posais des questions et que je rêvais, il se passa quelque chose. Jusque-là, je me trouvais à la limite de l'ombre, à la sortie de la grande crevasse. Et puis, sans que j'aie rien fait pour cela, je me suis mis à glisser hors de la pénombre et à me déplacer lentement, à travers l'arène, en direction de la maison. Sur ce, j'abandonnai toutes mes pensées concernant les formes prodigieuses qui se dressaient au-dessus de moi, et je ne pouvais plus que regarder, terrifié, cet édifice prodigieux vers lequel j'étais entraîné inéluctablement. Bien que cherchant très sérieusement, je ne pouvais rien découvrir que je n'aie pas déjà vu, et je me calmai graduellement.

Bientôt, je fus parvenu à un point situé à plus de la moitié du chemin entre la maison et la gorge. Tout autour, s'étendait une solitude dénudée, rien ne venait rompre le silence. Je m'approchais régulièrement du grand édifice. Et puis, tout à coup, mon œil fut attiré par quelque chose qui contournait l'un des énormes contreforts de la maison et devenait ainsi entièrement visible. C'était une chose gigantesque, qui se déplaçait curieusement, par bonds, et en se tenant presque debout, comme un homme. C'était complètement nu et son

aspect était remarquablement lumineux. Mais c'était la face qui attirait le plus mon attention, et m'effrayait le plus. Cette face était celle d'un porc.

Silencieusement, avec une attention soutenue, je regardais cette horrible créature, je m'intéressais à ses mouvements et j'en oubliais momentanément ma peur. Elle faisait lourdement le tour du bâtiment, s'arrêtait devant chaque fenêtre, regardait à l'intérieur, à travers les barreaux dont elles étaient munies – comme les fenêtres de ma maison. Et quand elle arrivait devant une porte, elle la poussait, et tâtait la fermeture, subrepticement. Elle cherchait évidemment un moyen d'entrer dans la maison.

J'étais ainsi arrivé à moins de quatre cents mètres du grand édifice, et je me sentais toujours poussé par derrière. La chose tourna soudain vers moi sa face hideuse. Elle ouvrit la gueule et, pour la première fois, le silence de cet abominable endroit fut rompu par un mugissement grave qui déclencha en moi un nouveau frisson d'appréhension. Je me suis immédiatement rendu compte qu'elle venait vers moi, rapidement, silencieusement. En un

instant, elle avait franchi la moitié de la distance qui nous séparait. Et j'étais irrésistiblement contraint d'aller à sa rencontre. Il n'y avait plus que cent mètres ; la férocité bestiale de cette face géante me paralysait, en proie à une horreur sans

mélange. J'aurais presque crié, dans ce paroxysme de terreur ; mais au même instant, j'avais conscience de regarder l'arène d'en haut, de monter rapidement, de monter, monter... En un laps de temps incroyablement court, je m'étais élevé de plusieurs centaines de mètres. Je voyais en dessous l'endroit où je me trouvais peu avant, il était occupé par cette créature à tête de porc. Elle s'était mise à quatre pattes, elle reniflait et faisait mine de fouger, comme un véritable verrat, la surface de l'arène. Au bout d'un moment, elle s'était dressée sur ses pattes de derrière, en essayant de saisir ce qui se trouvait devant elle, avec sur sa trogne une expression de concupiscence comme je n'en avais jamais vue en ce bas monde.

Je ne cessais de monter, toujours de plus en plus haut. En quelques minutes, me semblait-il, je m'étais élevé au-dessus des grandes montagnes

- je flottais, tout seul, loin dans cette couleur rouge. Tout en bas, à une distance prodigieuse, l'arène brillait d'un éclat atténué ; la massive maison n'était plus qu'une minuscule tache verte. La chose à tête de porc n'était plus visible.

Ensuite, j'ai franchi les montagnes et je suis arrivé au-dessus de l'immensité de la plaine. Très loin, dans la direction du soleil en forme d'anneau, on voyait à sa surface comme une vague buée. Je regardai de ce côté, avec indifférence. Cela me rappelait d'une certaine façon le premier coup d'œil que j'avais jeté sur l'amphithéâtre de montagnes.

Avec lassitude, je levai les yeux vers cette immense anneau de feu. Comme il était étrange ! Au même moment jaillit du centre obscur, en un éclair, une flamme aveuglante. Ce n'était rien en comparaison de la dimension de ce centre obscur, mais, en soi, c'était stupéfiant. Avec un intérêt renouvelé, je le regardai attentivement, je remarquai son étrange bouillonnement, la lueur qu'il émettait. Et puis, en un instant, l'ensemble s'estompa, devint irréel et disparut. Stupéfait, je regardai, en bas, la plaine au-dessus de laquelle je continuais de m'élever. J'eus une nouvelle surprise. La plaine avait entièrement disparu ; il n'y avait plus, au-dessous de moi, qu'un brouillard rouge. Cela s'éloigna peu à peu, sous mes yeux, et s'effaça dans un mystère distant, vague et rouge, se détachant sur une nuit insondable. Même après sa disparition, je restais enveloppé dans une obscurité impalpable, totale.

LA TERRE

Voilà où j'en étais. Le souvenir d'avoir déjà vécu dans l'obscurité soutenait seul mon courage. Il s'écoula beaucoup de temps... des siècles. Et puis une étoile - une seule - perça l'obscurité. Elle était la première dans les amas d'étoiles situées aux confins de cet univers. Elle était bientôt loin derrière et, autour de moi, tout

resplendissait de la lueur d'innombrables constellations. Plus tard, après des années, me semblait-il, j'ai vu le soleil, un caillot de feu. Je distinguai bientôt autour de lui plusieurs taches de lumière, les planètes du système solaire. Et puis je vis à nouveau la Terre, bleue et incroyablement petite. Elle grandit et se précisa.

Il s'écoula encore un laps de temps prolongé et je finis par entrer dans l'ombre du monde. Je plongeai la tête la première dans la nuit terrestre, sombre et sacrée. Au-dessus de ma tête, il y avait les vieilles constellations, et un croissant de lune. Tandis que j'approchais de la surface de la Terre, je fus submergé par l'obscurité ; il me semblait que j'étais en train de plonger dans un brouillard noir.

Pendant un certain temps, je ne sus rien. J'étais inconscient. Peu à peu, je perçus un gémissement, faible et lointain. Il se précisa. J'étais gagné par l'angoisse. Je faisais des efforts désespérés pour respirer, j'essayais de crier. Au bout d'un moment, je repris ma respiration. Je sentais que l'on me léchait la main. Quelque chose d'humide passait sur mon visage. J'entendis haleter et gémir, encore une fois. Ces bruits me paraissaient familiers j'ouvris les yeux. Il faisait nuit, mais je n'étais plus oppressé. J'étais assis ; quelque chose poussait des gémissements pitoyables et me léchait. Je me sentais perdu, j'essayai machinalement d'écarter ce qui me léchait. J'avais la tête étrangement vide, je me sentais incapable d'agir ou simplement de penser. Puis, tout me revint, j'appelai « Pepper ! » d'une voix

faible. Un aboiement joyeux me répondit, ainsi que de nouvelles caresses frénétiques.

Au bout d'un petit moment, je me sentis plus solide, et je tendis la main pour trouver des allumettes ; je tâtonnais comme un aveugle. Je pus enfin en gratter une ; il y eut autour de moi une lueur vague qui me permit d'apercevoir des objets familiers. Je restai ainsi, éberlué, jusqu'à ce que

l'allumette me brûle le doigt ; je la lâchai et je fus surpris de m'entendre pousser une petite exclamation de douleur et de colère.

Au bout d'un moment, je grattai une autre allumette et allai allumer les bougies en traversant la pièce d'un pas incertain. Je m'aperçus alors qu'elles ne s'étaient pas consumées, mais qu'on les avait soufflées.

Les bougies s'étant remises à briller, je promenai un regard circulaire dans le bureau ; rien d'anormal n'y apparaissait. J'eus soudain une poussée d'irritation. Qu'était-il arrivé ? Je me tenais la tête à deux mains pour essayer de me rappeler. Ah ! La grande plaine silencieuse, le soleil rouge ardent en forme d'anneau. Où cela se trouvait-il ? Où les avais-je vus ? Combien y avait-il de temps ? J'étais étourdi et je m'embrouillais. Je traversai une ou deux fois la pièce, d'un pas hésitant. Ma mémoire s'obscurcissait, et, pourtant, le souvenir de la chose que j'avais vue me revenait, au prix d'un certain effort.

J'étais déconcerté ; je me rappelle avoir juré et pesté, de très mauvaise humeur. Je me sentis soudain pris de faiblesse ; j'eus un étourdissement et je dus me rattraper au bord de la table, m'y cramponner quelques instants ; je réussis ensuite à me traîner jusqu'à un fauteuil. Au bout d'un certain temps, je me sentis un peu mieux et je réussis à aller jusqu'au placard où je garde habituellement du cognac et des biscuits. Je me servis un petit verre de stimulant, le bus. Puis je pris une poignée de biscuits, je regagnai mon fauteuil et me mis à les dévorer avec avidité. Cet appétit m'étonnait un peu. J'avais l'impression de n'avoir rien mangé pendant un long moment, je ne savais pas combien de temps.

Tout en mangeant mes biscuits, je regardais autour de moi, je m'attachais à différents détails, je cherchais, presque sans m'en apercevoir, quelque chose de tangible à quoi me raccrocher au milieu de tous ces mystères invisibles. « Il y a sûrement quelque chose... » me disais-je. Au même instant, mon regard se posait sur le cadran de la pendule, dans l'autre coin de la pièce. Je m'arrêtai de manger, et je regardai. Le tic-tac indiquait avec certitude qu'elle marchait encore ; les aiguilles marquaient un peu moins de minuit ; c'était, autant que je pouvais savoir, longtemps après cette heure que j'avais été témoin des premiers événements étranges que j'ai décrits.

Je restai un moment étonné et intrigué. Si l'heure avait été la même que lorsque j'avais vu cette pendule pour la dernière fois,

j'en aurais conclu que les aiguilles s'étaient immobilisées en un point tandis que le mécanisme

intérieur continuait à fonctionner normalement ; mais cela n'expliquait pas que les aiguilles aient pu reculer. Je retournais la question en tous sens dans mon esprit fatigué quand une pensée y surgit : on était en ce moment le vingt-deux au matin, j'avais donc perdu conscience du monde visible pendant la plus grande partie des dernières vingt-quatre heures. Cette pensée occupa mon attention pendant une bonne minute ; puis je me remis à manger. J'avais toujours très faim.

Le lendemain matin, pendant le premier déjeuner, j'interrogeai ma sœur sans avoir l'air de rien, pour savoir la date, et je m'aperçus que mes prévisions se vérifiaient. J'avais été à vrai dire absent - au moins en esprit - pendant près d'un jour et d'une nuit.

Ma sœur ne me posa pas de questions ; il m'était déjà arrivé de rester dans mon cabinet pendant un jour entier, et même parfois deux jours de suite, lorsque j'étais particulièrement absorbé par mes lectures ou mon travail.

Les jours passèrent ainsi et je me demande toujours quel est le sens de tout ce que j'ai vu au cours de cette nuit mémorable. Je sais bien pourtant que ma curiosité est loin d'être satisfaite.

LE GOUFFRE

Cette maison est, comme je l'ai déjà dit, entourée par une immense propriété et par des jardins non cultivés, revenus à l'état sauvage.

Derrière, à une distance d'environ trois cents mètres, se trouve un ravin sombre et profond que les paysans désignent sous le nom du « Puits ». Au fond coule paresseusement un cours d'eau tellement recouvert par les arbres qu'on le voit à peine d'en haut.

Je dois expliquer en passant que cette rivière est, à l'origine, souterraine ; elle émerge brusquement à l'extrémité est du ravin et disparaît aussi soudainement entre les falaises qui constituent son extrémité ouest.

C'est quelques mois après ma vision – si vision il y a – de la grande plaine, que mon attention a été particulièrement attirée par le puits.

Je suivais un jour son bord sud quand plusieurs morceaux de roc et de schiste se sont détachés de la paroi de la falaise, sous mes pieds, et sont tombés avec un bruit sourd à travers les arbres. J'ai entendu le jaillissement de l'eau lorsqu'ils ont touché la rivière ; le silence se fit ensuite. Je n'aurais accordé à cet

incident qu'une pensée distraite si Pepper ne s'était pas mis aussitôt à aboyer avec rage ; il n'a pas voulu s'arrêter sur mes instances, ce qui n'est pas du tout dans ses habitudes.

Avec l'impression qu'il y avait quelqu'un ou quelque chose dans le puits, j'ai vite été chercher une canne à la maison. Quand je suis revenu, Pepper avait cessé d'aboyer, mais il grondait et reniflait, inquiet, sur le bord.

Je sifflai pour qu'il me suive, et je me mis à descendre avec précautions. La profondeur du puits devait être d'environ quarante-cinq mètres, et il nous fallut beaucoup de temps et de précautions pour parvenir au fond sains et saufs.

Une fois là, Pepper se mit à explorer les bords de la rivière. Il faisait très sombre, à cause des arbres qui surplombaient, et j'avancais avec précautions en regardant bien autour de moi et en tenant ma canne prête.

Pepper se tenait tranquille à présent ; il restait tout près de moi. Nous avons ainsi exploré toute une rive sans rien entendre ni voir. Ensuite, nous

sommes passés de l'autre côté – en sautant, tout simplement – et nous nous sommes mis à revenir en arrière en battant les fourrés.

Nous avons franchi peut-être la moitié de la distance quand j'ai entendu de nouveau des pierres tomber de l'autre côté, celui

d'où nous venions. Un gros bloc de rocher est passé à travers les cimes des arbres avec un bruit de tonnerre, a frappé la rive opposée et a rebondi dans la rivière en faisant jaillir sur nous une grande quantité d'eau. Sur quoi, Pepper gronda ; puis il s'arrêta, en tendant l'oreille. Je fis comme lui.

Une seconde après, un cri aigu, moitié humain, moitié porcine, sortit des arbres, à mi-hauteur, apparemment, de la falaise sud. Un cri semblable lui répondit du fond du puits. Alors, Pepper aboya, brièvement et sur un ton perçant, sauta par-dessus la rivière et disparut dans les fourrés.

Immédiatement après, j'entendis ses aboiements augmenter en intensité et en nombre, et ils alternaient avec une sorte de jacassement confus. Cela cessa et, dans le silence qui s'ensuivit, s'éleva un hurlement d'angoisse à moitié humain. Presque immédiatement après, Pepper gémit longuement de douleur, les buissons furent violemment agités et il en sortit en courant, la queue basse, et en regardant par moments derrière lui. Quand il arriva près de moi, je vis qu'il saignait d'une large blessure qu'il avait sur le côté, si profonde qu'on apercevait presque ses côtes, mises à nu.

De voir Pepper ainsi mutilé, une rage terrible me prit, et, faisant tournoyer mon bâton, je m'élançai et pénétraï dans les buissons d'où il était sorti. En m'y frayant un passage, il me sembla entendre un bruit de respiration. Un instant et je sortais dans un espace dégagé, juste à temps pour voir quelque chose, d'un blanc livide, disparaître dans les fourrés de l'autre côté. Je

courus à la suite de cette chose en criant ; je frappai les buissons, les sondai avec ma canne, mais je ne vis ni n'entendis rien d'autre ; si bien que je retournai à Pepper. Je lui baignai sa blessure dans la rivière, je la bandai avec mon mouchoir mouillé en lui entourant le corps ; cela terminé, nous avons remonté le ravin pour revenir à la lumière du jour.

Quand nous sommes rentrés à la maison, ma sœur s'est inquiétée de savoir ce qui était arrivé à Pepper ; je lui répondis qu'il s'était battu avec un chat sauvage ; j'avais entendu dire qu'il y en avait pas mal dans les parages. J'avais l'impression qu'il valait mieux ne pas lui dire ce qui s'était réellement passé ; bien que, pour ma part, je ne l'aie su qu'à peine ; mais ce que je savais, c'était que la chose que j'avais vue courir dans les buissons

n'était pas un chat sauvage. C'était beaucoup trop gros ; cela avait, autant que j'avais pu voir, la peau d'un cochon, et seulement la tête, de cette teinte malsaine et livide. Et puis cela s'était dressé sur ses pattes de derrière, et s'était déplacé un peu comme un être humain. Tout cela, je l'avais remarqué dans un rapide coup d'œil et, à dire vrai, curiosité mise à part, j'éprouvais un grand malaise à le retourner dans mon esprit.

L'incident dont je viens de parler s'était produit dans la matinée. Ce doit être après dîner, alors que j'étais assis en train de lire, qu'en levant subitement les yeux j'ai vu quelque chose qui

regardait par-dessus l'appui de la fenêtre, en laissant apparaître seulement des yeux et des oreilles. – « Un porc, Seigneur ! » dis-je en me levant. Je vis alors la chose plus complètement, mais ce n'était pas un porc. Dieu seul sait ce que c'était. Cela me rappelait vaguement la chose hideuse qui avait hanté la grande arène. Cela avait une bouche et des mâchoires humaines jusqu'au grotesque ; mais on ne pouvait pas parler de menton. Le nez se terminait en mufle ; c'était ce qui, avec les petits yeux et les drôles d'oreilles, lui donnait un aspect aussi extraordinairement porcin. De front, il n'en avait guère et toute la face était d'une malsaine blancheur.

Je suis resté à regarder cette chose pendant peut-être une minute, avec un dégoût croissant et une certaine crainte. La bouche ne cessait de baragouiner des choses dépourvues de signification et elle émit une fois une sorte de grognement à moitié porcin. Je crois que c'étaient les yeux qui attiraient le plus mon attention ; ils semblaient par moments briller d'une intelligence horriblement humaine et ne cessaient de me dévisager en clignotant pour se porter ensuite sur les détails de la pièce, comme si mon regard les avait gênés.

La chose avait l'air de se tenir à l'appui de la fenêtre au moyen de deux mains ressemblant à des griffes. Ces griffes, à la différence de la face, étaient d'une couleur brune comme de l'argile et présentaient une vague ressemblance avec des mains humaines en ce fait qu'elles avaient quatre doigts et un pouce. Mais ces doigts étaient palmés jusqu'à la première articulation

des phalanges, un peu comme ceux des canards. Ils avaient aussi des ongles, mais si longs et si puissants qu'ils ressemblaient plus aux serres d'un aigle qu'à quoi que ce fût d'autre.

Comme je l'ai déjà dit, j'avais un peu peur, mais d'une façon impersonnelle. Je ne pourrais mieux m'expliquer qu'en disant ceci : c'était

plutôt de la répulsion qu'une peur véritable. Comme on peut s'attendre à en éprouver quand on est mis en contact avec quelque chose d'infect, d'inhumain, d'affreux – appartenant à une forme d'existence dont on n'avait même pas rêvé jusque-là.

Je ne peux pas prétendre avoir saisi sur le moment tous les divers détails concernant cette brute. Je crois qu'ils me sont revenus ensuite, comme s'ils s'étaient gravés dans mon esprit. En regardant la chose, j'imaginai plus que je n'en voyais, mais les détails réels se sont précisés par la suite.

J'ai contemplé cette créature pendant peut-être une minute, et puis, mes nerfs se calmant un peu, j'ai secoué cette vague inquiétude qui m'étreignait, et j'ai fait un pas vers la fenêtre. En même temps, la chose se baissa subitement et disparut. Je me ruai vers la porte, regardai tout autour ; mais je ne vis que les buissons touffus et les bouquets d'arbustes.

Je retournai en courant dans la maison, pris mon fusil et ressortis en toute hâte pour aller fouiller les jardins. Je me

demandais si la chose que je venais de voir avait des chances d'être la même que celle que j'avais aperçue dans la matinée. J'avais tendance à le croire.

J'aurais voulu emmener Pepper, mais j'estimais qu'il valait mieux donner à sa blessure une chance de se cicatriser. En outre, si la créature que je venais de voir était, comme je l'imaginai, son adversaire du matin, il ne m'aurait pas servi à grand-chose.

J'entamai des recherches systématiques. J'étais décidé, si cela était possible, de découvrir et de détruire cette chose porcine. C'était, tout au moins, une véritable horreur !

Au début, je cherchai avec précautions, avec, présente à l'esprit, la pensée de la blessure de Pepper ; mais les heures se passaient, et je ne voyais aucune trace d'être vivant dans les grands jardins déserts. Mes appréhensions se calmèrent. Au point que j'aurais presque accueilli favorablement l'apparition de cette chose. Tout valait mieux, semblait-il, que le silence avec l'impression constante que cette créature me guettait dans tous les buissons devant lesquels je passais. Plus tard, je cessai de me soucier du danger, au point de plonger tout droit dans les fourrés en les fouillant du canon de mon fusil.

Par moments, je criais, mais seuls les échos me répondaient. Je pensais effrayer ainsi la créature ou l'obliger à se montrer ; mais je réussis seulement à faire sortir ma sœur Mary, qui vint voir ce qui se passait. Je lui

dis avoir vu le chat sauvage qui avait blessé Pepper ; j'essayais de le pourchasser dans les fourrés. Elle ne me parut qu'à moitié satisfaite par mes explications ; elle rentra dans la maison en gardant une expression dubitative. Avait-elle vu ou deviné quelque chose ? Je poursuivis des recherches fébriles pendant tout le reste de l'après-midi. Je sentais que je ne pourrais dormir avec cette affreuse bête dans les bosquets, et pourtant je ne trouvais rien. La nuit tombée, je rentrais quand j'entendis à ma droite, dans les buissons, un bruit incompréhensible. Je me tournai immédiatement, visai rapidement de ce côté et tirai dans la direction du bruit. J'entendis aussitôt quelque chose détalier dans les fourrés. Cela allait très vite et, une minute après, je n'entendais plus rien. Je fis encore quelques pas, mais renonçai vite en me rendant compte combien il était vain de continuer cette poursuite dans l'ombre qui s'épaississait rapidement ; étrangement déprimé, j'entrai dans la maison.

Quand ma sœur fut couchée, je passai l'inspection de toutes les portes et fenêtres du rez-de-chaussée et vérifiai si elles étaient bien solidement fermées. Cette précaution était à peine nécessaire pour les fenêtres, qui étaient toutes munies de barreaux ; mais il y avait cinq portes, dont aucune n'était fermée à clef, et cette précaution n'était donc pas inutile.

Une fois ces dispositions prises, j'allai dans mon cabinet ; mais, pour la première fois, cette pièce me déplut ; elle me paraissait trop énorme et sonore. J'essayai pendant quelque temps de lire

; n'y parvenant pas, j'emportai mon livre dans la cuisine où brûlait un grand feu ; je m'installai devant.

Je crois bien que je lisais depuis deux heures lorsque j'entendis soudain un bruit qui me fit baisser mon livre et prêter attentivement l'oreille. On aurait dit que quelque chose frottait sur la porte de derrière, la tripotait. Cette porte craqua une fois avec violence, comme si on l'avait poussée énergiquement. Pendant ces quelques instants, j'éprouvai une terreur indescriptible, telle que je n'aurais jamais cru pouvoir en ressentir. Mes mains tremblaient, une sueur froide m'envahissait, je frissonnais.

Cela se calma peu à peu. Les mouvements furtifs cessèrent à l'extérieur.

Je suis resté là une heure, silencieux et vigilant. Et puis la peur me reprit soudain. J'étais, me semblait-il, dans la situation d'un animal fasciné par un serpent. Cependant, je n'entendais rien. Pourtant, une force incompréhensible était à l'œuvre.

Quelque chose arriva à mes oreilles, peu à peu, presque imperceptiblement : un bruit qui se transformait en léger murmure. Puis, il s'amplifia rapidement pour devenir un concert de cris aigus d'animaux, étouffés, mais cependant hideux. Cela semblait sortir des entrailles de la terre.

J'entendis un bruit sourd et compris à moitié que j'avais laissé tomber mon livre. Je restai ensuite assis sans rien faire ; j'étais

dans cette position quand le jour commença à filtrer entre les barreaux des hautes fenêtres.

La lumière revenue, je fus délivré de cette peur et de cette stupeur ; je repris presque complètement possession de mes facultés.

Je ramassai mon livre, me glissai jusqu'à la porte, prêtai l'oreille. Je restai là quelques minutes puis, peu à peu, avec maintes précautions, je tirai le loquet, ouvris la porte, risquai un regard.

Précautions bien inutiles. On ne voyait rien que cette vaste perspective de buissons touffus et d'arbres s'étendant jusqu'à la plantation là-bas.

J'eus un frisson, je refermai la porte, et allai tranquillement me coucher.

LES CHOSES PORCINES

C'était le soir, une semaine plus tard. Ma sœur tricotait dans le jardin. J'allais de long en large, en lisant. Mon fusil était appuyé au mur de la maison.

Depuis l'arrivée de cette chose étrange dans le jardin, j'estimais sage de prendre des précautions. Cependant, de toute la semaine, je n'avais rien entendu ni vu qui fût susceptible de m'alarmer ; je pouvais donc examiner l'incident dans la sérénité, mais sans cesser d'être en proie à la curiosité.

Comme je l'ai dit, j'allais et venais ; j'étais absorbé dans ma lecture. J'entendis soudain un bruit dans la direction du puits. Je me tournai aussitôt pour voir s'élever dans l'air du soir une prodigieuse colonne de poussière.

Ma sœur s'était levée en poussant une exclamation de surprise et de frayeur.

Je lui dis de ne pas bouger, je pris mon fusil et courus vers le puits. En approchant, j'entendis un grondement sourd qui se transforma vite en rugissement interrompu par des éclats d'une tonalité plus grave et, du fond du puits, surgit de nouveau un énorme nuage de poussière.

Le bruit cessa, mais la poussière s'élevait toujours, en volutes énormes.

J'atteignis le bord et regardai vers le bas. Je ne pus rien voir que des nuages poudreux, en pleine agitation, tournoyant en tous sens. L'air était tellement saturé de ces fines particules que j'en étais aveuglé et suffoqué ; je dus finalement m'enfuir pour reprendre ma respiration.

Cette matière qui flottait retombait peu à peu, mais elle restait partiellement en suspension au-dessus de l'ouverture du

gouffre. Pour savoir ce qui s'était passé, j'en étais réduit aux conjectures.

Qu'il y ait eu un glissement de terrain, c'était à peu près certain ; mais je n'étais pas en mesure d'en trouver la cause. Je m'imaginai pourtant les choses à moitié. J'avais déjà pensé à ces chutes de pierres, à cette chose qui se trouvait au fond du puits ; mais, dans les premières minutes de confusion, je n'arrivais pas à tirer de cette catastrophe la conclusion qui s'imposait tout naturellement.

La poussière se déposait lentement ; je pus bientôt m'approcher du bord du gouffre et regarder.

Pendant un bon moment, je fus incapable de rien distinguer. Puis je finis par apercevoir, sur la gauche, quelque chose qui bougeait. Je regardai attentivement, et je vis bientôt une autre forme, puis une troisième ; elles semblaient toutes escalader la paroi du puits ; mais je ne pouvais les apercevoir qu'indistinctement. En regardant ainsi et en me posant des questions, j'entendis quelque part sur ma droite un bruit de pierres déplacées. Je regardai, mais je ne pus rien voir. Je me penchai en avant, regardai de l'autre côté, puis à l'intérieur du puits, sous mes pieds ; et je vis tout simplement une hideuse face blanche de cochon à moins de deux mètres de moi. Au-dessous, j'en distinguais plusieurs autres. En me voyant, la chose poussa soudain un bizarre cri aigu, auquel répondirent de

tous les côtés du puits des cris analogues. Dans un brusque accès d'horreur et de crainte, je me penchai et déchargeai mon fusil dans cette face. La créature disparut aussitôt au milieu d'un bruit d'éboulement de terre et de pierres.

Il y eut quelques instants de silence ; c'est probablement à ce fait que je dois la vie ; car je pus ainsi entendre des pas rapides et nombreux ; je me retournai aussitôt et vis un troupeau de ces créatures qui venait sur moi en courant. Je levai instantanément mon fusil et tirai sur la première qui plongea la tête en avant en poussant un hurlement affreux. Et puis, je fis demi-tour pour m'enfuir en courant. J'avais franchi un peu plus de la moitié du chemin quand je vis ma sœur qui venait au-devant de moi. Je ne voyais pas nettement son visage, car la nuit était tombée ; mais quand elle me demanda pourquoi j'avais tiré, il y avait dans sa voix une intonation terrifiée.

« Cours ! lui criai-je en guise de réponse. Cours aussi vite que tu le peux ! »

Sans m'en demander davantage, elle s'en retourna en tenant ses jupes à deux mains. Je la suivis, et je jetai un coup d'œil derrière moi. Les monstres me poursuivaient, debout sur leurs pattes de derrière, en se remettant par instants seulement sur leurs quatre pattes.

Je crois que c'est la terreur qui se faisait jour dans ma voix qui a poussé Mary à courir ainsi ; car je suis convaincu qu'elle

n'avait pas, jusque-là, aperçu ces créatures de l'Enfer qui nous poursuivaient.

Nous allions toujours, ma sœur en tête.

Le bruit de pas se rapprochait à tout instant, ce qui indiquait que ces brutes gagnaient rapidement du terrain. Heureusement, j'avais l'habitude par certains côtés de mener une vie active.

Néanmoins, je commençais à être sérieusement pris de fatigue.

Je voyais devant moi la porte de derrière – par chance, elle était ouverte. Je me trouvais à cinq ou six mètres derrière Mary, mais j'étais à bout de souffle. Quelque chose me toucha à l'épaule. Je tournai rapidement la tête et je vis, tout près de ma figure, l'une de ces monstrueuses faces blêmes. L'une des créatures avait dépassé les autres et m'avait presque rattrapé. Bien que je me sois retourné, elle me saisit une seconde fois. Je fis un effort soudain pour m'écartier, j'empoignai mon fusil par le canon et j'en assenai un coup terrible sur la tête de cette infecte bête. Elle s'effondra en poussant une plainte presque humaine.

Mais ce bref délai avait permis aux autres d'arriver sur moi ; si bien que, sans perdre un instant, je courus à la porte.

J'y parvins, je me ruai dans le couloir, me retournai, claquai la porte et mis le verrou ; au même instant, la première de ces créatures venait s'y précipiter.

Ma sœur, haletante, était assise dans un fauteuil. Elle semblait sur le point de s'évanouir ; mais je n'avais pas le temps de m'occuper d'elle. Je devais m'assurer que toutes les portes étaient bien fermées. Par bonheur, elles l'étaient. Celle qui donnait de mon cabinet sur le jardin fut la dernière dont je m'occupai. J'avais eu juste le temps de constater qu'elle était bien fermée quand je crus entendre du bruit au-dehors. Je restai là, sans faire de bruit, en tendant l'oreille. Oui ! je pouvais à présent distinguer comme un chuchotement, le bruit de quelque chose qui glissait sur les panneaux, un grattement, un crissement. Certaines de ces brutes tâtaient évidemment la porte avec leurs griffes pour essayer de voir s'il n'y avait pas un moyen d'entrer.

Qu'elles aient aussi rapidement découvert la porte prouvait à mes yeux qu'elles étaient capables de raisonnement, qu'on ne pouvait en aucune façon les considérer comme de simples animaux. J'avais déjà senti quelque chose d'analogue quand cette première chose était venue regarder à ma fenêtre. Je lui avais attribué le qualificatif de « surhumain », car je sentais instinctivement que cette créature était quelque peu différente d'une véritable bête sauvage. Quelque chose qui est au-delà de l'humain ; mais

pas dans le bon sens ; plutôt quelque chose de repoussant, d'hostile à ce qu'il y a de grand et de bon dans l'humanité. En un

mot, quelque chose d'intelligent, bien qu'inhumain. La seule évocation de ces créatures m'inspirait de la répulsion.

Je pensai ensuite à ma sœur, j'allai prendre dans le placard un flacon de cognac et un verre. Je les apportai à la cuisine, en tenant une chandelle à la main. Elle n'était plus assise dans le fauteuil ; elle était tombée, elle gisait, la figure contre le sol.

Je la retournai très doucement, je lui relevai la tête de mon mieux et versai un peu de cognac entre ses lèvres. Au bout d'un moment, elle eut un léger frisson. Un peu plus tard, plusieurs soubresauts, et elle ouvrit les yeux. Elle me regarda d'un air rêveur, sans paraître comprendre ce qui se passait. Puis ses yeux se refermèrent ; je lui fis prendre un peu plus de cognac. Pendant encore une minute, peut-être, elle resta silencieuse, sa respiration était rapide. Tout d'un coup, ses yeux s'ouvrirent, ses pupilles me parurent dilatées comme si le retour à la conscience s'était accompagné d'une nouvelle terreur. Alors, d'un mouvement tellement inattendu que je me reculai, elle s'assit. Je remarquai qu'elle était étourdie et je tendis la main pour la soutenir. Sur quoi, elle poussa un cri perçant et, tenant à peine sur ses jambes, elle sortit de la pièce aussi vite qu'elle le put.

Je restai là un instant, agenouillé, le flacon de cognac à la main, interloqué.

Était-il possible qu'elle ait eu peur de moi ? Et pourquoi ? Je ne pouvais aboutir qu'à une conclusion, c'était que ses nerfs étaient ébranlés gravement et qu'elle avait momentanément

perdu le sens des choses. J'entendis une porte claquer au premier étage, et je compris qu'elle s'était réfugiée dans sa chambre. Je reposai le flacon sur la table. Mon attention fut attirée à cet instant par un bruit en direction de la porte de derrière. Je m'en approchai et écoutai. On aurait cru qu'elle était secouée, comme si quelqu'une des créatures s'y était attaquée silencieusement ; mais elle était beaucoup trop solidement construite et fixée pour être facilement bougée.

Dehors, dans les jardins, s'élevait un bruit continu. Un auditeur peu attentif aurait pu croire aux grognements et aux cris d'un troupeau de cochons. Mais il me vint à l'esprit qu'il y avait certainement une raison et une signification à tous ces bruits porcins. Peu à peu, je devins capable d'y trouver quelque ressemblance avec la parole humaine – pâteuse et comme

visqueuse, avec une grande difficulté d'articulation ; néanmoins, j'aboutissais à la conviction que ce n'était pas une suite incohérente de sons, mais un échange rapide d'idées.

À ce moment, l'obscurité s'était faite dans les couloirs ; il en venait les différents cris et grognements dont une vieille maison s'emplit après la chute du jour. C'est sans doute parce que tout est plus silencieux et qu'on a plus le loisir d'entendre. Il peut y avoir aussi quelque chose de vrai dans la théorie d'après laquelle le changement subit de température au coucher du soleil a une influence sur les matériaux dont la maison est

construite en les obligeant à se contracter, à prendre, en quelque sorte, leur place pour la nuit. C'est possible en effet ; mais ce soir-là, en particulier, je me serais volontiers dispensé de tant de bruits. Il me semblait que tous les craquements et les grincements annonçaient l'arrivée de l'une de ces choses dans les couloirs obscurs ; je savais dans mon for intérieur que cela ne pouvait pas être puisque j'avais vérifié moi-même que toutes les portes étaient bien closes.

Ces bruits finirent par me porter peu à peu sur les nerfs, à un tel point que, ne fût-ce que pour me punir simplement de ma couardise, je sentis que je devais faire encore une fois une ronde dans la cave et, si je trouvais quelque chose, y faire face. Ensuite, je remonterais dans mon cabinet de travail ; je savais en effet qu'il n'était pas question de dormir dans une maison cernée par des créatures mi-animales, mi-quelque chose d'autre, et totalement affreuses.

Je pris à son crochet la lampe de la cuisine ; j'allai de cave en cave, de pièce en pièce, je traversai l'office et la soute à charbon, je suivis les couloirs et pénétraï dans les cent et un petits passages sans issue et recoins qui constituaient le sous-sol de cette vieille maison. Quand je fus bien sûr de m'être rendu dans tous les réduits et renforcements assez grands pour dissimuler une chose de quelque dimension, je me dirigeai vers l'escalier.

J'avais à peine posé le pied sur la première marche que je m'arrêtai. Je croyais avoir entendu bouger, probablement dans

une dépense à gauche de l'escalier. C'était l'un des premiers endroits que j'avais explorés et, pourtant, j'étais sûr que mes oreilles ne m'avaient pas trompé. Mes nerfs étaient tendus et, presque sans hésiter, j'allai à la porte en tenant la lampe au-dessus de ma tête. Je vis d'un coup d'œil que la pièce était vide, à l'exception des lourdes dalles de pierre posées sur des colonnes en brique ; j'allais sortir, persuadé de m'être trompé ; à ce moment, en me retournant,

je constatai que ma lumière pâlisait du fait de deux points lumineux dans le haut de la fenêtre, à l'extérieur. Je restai quelques instants à les regarder. Alors, ils se déplacèrent, en tournant lentement et en émettant des rayons alternativement verts et rouges ; du moins, c'était l'impression que cela me faisait. Je compris alors que c'étaient des yeux.

Lentement, je reconnus le contour de l'une des choses. Elle semblait se tenir aux barreaux ; d'après son attitude, elle paraissait grimper. Je m'approchai de la fenêtre, levai la lampe. Il n'y avait pas à avoir peur de cette créature ; les barreaux étaient solides et elle ne risquait guère de réussir à les faire bouger. Et alors, soudain, malgré la certitude où j'étais que la brute ne pouvait m'atteindre pour me faire du mal, je sentis revenir cette affreuse sensation de terreur dont j'avais été la victime un certain soir, huit jours auparavant ; cette impression d'être là, frissonnant, désespéré. Je me rendais vaguement compte que la créature me regardait dans les yeux et me

fascinait. J'essayais de me détourner ; mais en vain. Je croyais à présent voir la fenêtre à travers un brouillard. Ensuite, ce furent d'autres yeux qui venaient me regarder, et encore d'autres ; jusqu'au moment où c'est par toute une constellation de globes oculaires maléfiques que je me suis senti littéralement subjugué.

La tête commençait à me tourner, mes tempes à battre. Je m'aperçus que je ressentais à la main gauche une vive douleur. Elle s'imposait de plus en plus à mon attention. Je fis un effort surhumain et je réussis à baisser les yeux ; l'envoûtement se trouva ainsi rompu. Je compris alors que, dans mon émoi, j'avais saisi sans m'en rendre compte le verre de lampe brûlant et que je m'étais grièvement brûlé la main. Je regardai de nouveau la fenêtre. Le brouillard qui jusque-là empêchait de voir s'était dissipé, et des douzaines de faces bestiales s'y pressaient. Dans un accès subit de rage, je soulevai la lampe et la lançai en plein sur la fenêtre. Elle brisa une vitre, passa entre deux barreaux, tomba dans le jardin en répandant du pétrole enflammé. J'entendis plusieurs cris de douleur et, mes yeux s'étant habitués à l'obscurité, je pus constater que les créatures avaient quitté la fenêtre.

Je me ressaisis, cherchai la porte à tâtons et, l'ayant trouvée, je montai l'escalier, en trébuchant à chaque marche. J'étais étourdi, comme sous l'influence d'un coup sur la tête. En même temps, ma main me faisait atrocement mal, et j'étais plein d'une sombre rage contre les choses.

Arrivé dans mon cabinet de travail, j'allumai les chandelles. Elles firent briller les armes du râtelier fixé au mur en face. Je me rappelai en les

voyant que je disposais là d'un moyen d'action qui s'était révélé aussi efficace contre ces monstres que contre n'importe quels animaux ordinaires ; je décidai de prendre l'offensive.

Avant tout, je me bandai la main ; car la douleur était rapidement devenue intolérable. Une fois pansée, elle me parut aller mieux et j'allai au râtelier. Je choisis un fusil lourd, une arme ancienne et éprouvée ; après avoir pris des munitions, je me rendis dans l'une des petites tours qui surmontent la maison.

De là, je ne voyais rien. Les jardins apparaissaient sous l'aspect d'un enchevêtrement d'ombres, un peu plus sombres peut-être à l'endroit où il y avait des arbres. C'était tout ; je savais qu'il était inutile de tirer dans l'obscurité. La seule chose à faire, c'était d'attendre que la lune se lève ; je serais alors en mesure de procéder à une petite exécution.

En attendant, je restais immobile, prêtant toujours l'oreille. Les jardins étaient relativement calmes, à part un grognement et un cri qui me parvenaient de temps en temps. Je n'aimais pas ce silence, et me demandais quels desseins diaboliques ces créatures étaient en train de nourrir. À deux reprises, je quittai la tour pour parcourir la maison ; tout était silencieux.

Une fois, j'entendis un bruit venant de la direction du puits, comme si de la terre venait encore de tomber. Ensuite, pendant quelque chose comme un quart d'heure, il y eut de l'agitation parmi les habitants des jardins. Mais cela se calma, tout redevint silencieux.

Une heure plus tard environ, la lumière de la lune apparut au-dessus de l'horizon lointain. De là où je me tenais, je voyais sa lueur à la cime des arbres. Mais il me fallut attendre que la lune soit entièrement dégagée pour pouvoir distinguer les détails dans les jardins situés en dessous. Même ainsi, je ne voyais aucune de ces brutes ; jusqu'au moment où, ayant allongé le cou en avant, j'en vis plusieurs couchées à plat ventre contre le mur de la maison. Ce que les choses étaient en train de faire, je ne pouvais le distinguer. Cependant, l'occasion était trop belle. Je visai et fis feu sur l'une des créatures qui se trouvait juste en dessous. Il y eut un cri perçant ; quand la fumée se fut dissipée, je la vis retournée sur le dos, se tordant de douleur, de plus en plus faiblement, jusqu'à ce qu'elle s'immobilise. Les autres avaient disparu.

Immédiatement après, j'entendis un cri perçant venant de la direction du puits. Cent cris analogues lui répondirent, de toutes les parties du jardin.

Cela commençait à me donner une idée du nombre de ces créatures et l'impression que l'affaire était plus grave que je ne l'avais imaginé.

J'étais là, silencieux, aux aguets, et je me disais : « Pourquoi tout cela ? Que sont ces choses ? Quelle en est la signification ? » Et puis mes réflexions me ramenaient à cette vision (même aujourd'hui, je n'ai pas encore la conviction qu'il se fût agi d'une vision) de la plaine du silence. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Je me le demandais... Et cette chose dans l'arène ? Horreur ! Enfin, je songeais à la maison que j'avais vue dans cet endroit très éloigné. Jusqu'au moindre détail de son architecture extérieure, à s'y méprendre, elle ressemblait à celle-ci, qui aurait pu lui avoir servi de modèle ; ou le contraire. Je n'avais jamais songé à cela...

En cet instant, vint du puits un autre long hurlement aigu, suivi une seconde après, par deux autres plus brefs. Le jardin s'emplit immédiatement de cris. Je me hâtai de me lever et de regarder par-dessus le parapet. Dans le clair de lune, les arbustes semblaient vivre. Ils étaient agités en tout sens, comme par un vent violent et irrégulier ; en même temps, un bruit ininterrompu de piétinements et un bruissement montaient jusqu'à moi. À plusieurs reprises, je vis dans la lueur incertaine de la lune des silhouettes blanches dans les buissons, et je tirai par deux fois. Le second coup de feu fut suivi d'un bref cri de douleur.

Une minute après, les jardins étaient redevenus silencieux. Du puits sortait, comme de la tour de Babel, tout un bavardage

rauque dans la langue des porcs. Par instants, on entendait des cris de fureur, auxquels répondaient toutes sortes de grognements. J'avais l'impression qu'ils étaient en train de tenir une sorte de conseil, de discuter peut-être du moyen d'entrer dans la maison. Ils me faisaient aussi l'effet d'être passablement en colère, ce qui était une conséquence probable de mes coups de feu bien ajustés.

Il était grand temps, me dis-je, d'aller vérifier nos défenses une dernière fois. Je m'y employai sur-le-champ ; je passai de nouveau en revue le sous-sol, en examinant chaque porte. Par chance, elles étaient toutes, comme celle de derrière, de chêne solide armé de fer. Je suis ensuite monté dans mon cabinet, car sa porte m'inquiétait un peu plus. Elle a été faite plus récemment et, tout en étant massive, elle n'a pas le poids et la résistance des autres.

C'est le moment d'expliquer que, de ce côté de la maison, se trouve un petit terre gazonné et que cette porte donne dessus. Pour cette raison, les

fenêtres du cabinet de travail sont munies de barreaux. Toutes les autres entrées – à l'exception de la grande grille qu'on n'ouvre jamais – se trouvent à l'étage inférieur.

L'ATTAQUE

Je passai un certain temps à me demander comment je pourrais renforcer la porte du cabinet de travail. J'ai été finalement dans la cuisine et ; avec peine, j'ai réussi à monter quelques morceaux de bois massifs. Je les ai coincés obliquement entre le plancher et cette porte, en les clouant de haut en bas. Ce fut un dur travail d'une demi-heure, mais ensuite la porte était consolidée comme je le souhaitais.

Je me sentais mieux. Je repris ma veste que j'avais ôtée et je m'occupai d'une ou deux choses avant de retourner dans la tour. C'est pendant ce temps que j'entendis tripoter la porte, ainsi que son loquet. J'attendis sans faire de bruit. Je ne tardai pas à entendre plusieurs créatures à l'extérieur. Elles communiquaient entre elles par des grognements étouffés. Puis il y eut une minute de calme. Soudain, ce fut un grognement rapide et plus grave, et la porte fit entendre des craquements sous l'effet d'une pression prodigieuse. Sans les étais que j'avais placés, elle aurait cédé. La pression cessa aussi vite qu'elle avait débuté et on entendit encore jacasser.

Ensuite, l'une des choses poussa un petit cri aigu et j'en entendis d'autres s'approcher. Il y eut un bref conciliabule puis, de nouveau, le silence ; je compris qu'elles appelaient des renforts. J'avais l'impression qu'on était arrivé au moment crucial.

J'étais prêt, mon fusil dirigé vers la porte ; si elle céda, je pourrais au moins en tuer le plus possible.

Le signal grave se reproduisit ; de nouveau, la porte se mit à craquer sous une pression énorme qui se maintint pendant peut-être une minute. J'attendais avec nervosité, certain de la voir céder. Mais non, mes contreforts tenaient bon, les efforts des choses restaient vains. J'entendis encore leur horrible dialogue de grognements et, en même temps, l'arrivée des renforts.

Une inspiration traversa alors mon esprit embrumé. Il n'y avait pas à hésiter une seule seconde, je sortis de la pièce en courant et montai l'escalier. Cette fois, ce n'était pas dans une tour que j'allais, mais sur le toit lui-même, plat et recouvert de plomb. Je courus au parapet qui l'entoure et

regardai vers le bas. J'entendis le bref signal grogné et, de là où j'étais perché, je perçus la plainte de la porte sous l'assaut.

Il n'y avait pas un moment à perdre ; je me penchai, visai rapidement, et tirai. Le bruit sec de la décharge retentit et, presque en même temps, lui succéda celui de la balle atteignant son objectif. Un gémissement strident s'éleva d'en dessous ; la porte cessa de se plaindre. Au moment où je prenais appui sur le parapet, un énorme morceau de pierre s'en détacha et tomba avec fracas au milieu de la troupe rassemblée. Plusieurs cris horribles retentirent dans l'air de la nuit et j'entendis un bruit de

pattes qui détaient. Je regardai avec précautions par-dessus le parapet. À la lueur de la lune, je pouvais voir le grand morceau de pierre en travers du seuil. Il me sembla voir en dessous plusieurs choses blanches ; mais je n'en étais pas sûr. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Je vis alors une forme sortir de l'ombre de la maison et arriver en la contournant. C'était l'une des choses. Elle alla jusqu'à la pierre, silencieusement, et se pencha. J'étais incapable de voir ce qu'elle faisait. Au bout d'une minute, elle se releva. Elle tenait quelque chose dans ses griffes, elle porta cette chose à sa gueule et la déchira...

Sur le moment, je ne me rendis pas compte. Puis, je saisis lentement. La chose se penchait de nouveau. C'était horrible. J'entrepris de recharger mon fusil. Quand je regardai de nouveau, le monstre tirait la pierre - la mettait sur le côté. J'appuyai le fusil sur le faîte du mur et pressai la détente. La brute tomba à plat ventre en ruant légèrement.

Presque en même temps que la détonation, j'entendis un autre bruit - celui de verre brisé. Le temps de recharger mon arme, et je quittais le toit en courant et je descendis rapidement deux étages.

Je m'arrêtai pour prêter l'oreille. Encore un bruit de chute de verre, paraissant venir de l'étage au-dessous. Très énervé, je descendis et, guidé par le bruit que faisait le châssis de la fenêtre en craquant, j'arrivai à la porte de l'une des chambres

vides sur le derrière de la maison. Je l'ouvris d'un coup. La pièce était vaguement éclairée par la lune, mais la plus grande partie de la lumière était interceptée par les silhouettes qui se déplaçaient devant la fenêtre. Pendant que j'étais là, l'une des créatures passa au travers et entra dans la pièce. J'élevai mon arme et je tirai dessus à bout portant, faisant dans cet espace clos un vacarme assourdissant. Quand la fumée se fut dissipée, je m'aperçus que la pièce était vide, et la fenêtre

dégagée. La chambre était beaucoup mieux éclairée. L'air frais de la nuit entra à travers les vitres fracassées. En bas, dans la nuit, j'entendais un léger gémissement et un murmure confus de voix porcines.

Je sautai sur le côté de la fenêtre, je rechargeai et j'attendis là. Je ne tardai pas à entendre un bruit de pas traînants. De là où je me tenais, près de la fenêtre, je pouvais voir sans être vu.

Les bruits se rapprochaient, et je vis quelque chose monter sur l'appui de la fenêtre et s'accrocher à l'encadrement de celle dont une vitre était brisée. Cette chose saisit le châssis, et je pus ainsi voir qu'elle possédait un bras et une main. Un moment après, la face d'une des créatures porcines apparut. Alors, avant que j'aie eu le temps de faire usage de mon fusil ou quoi que ce fût, on entendit un craquement et le châssis de la fenêtre céda sous le poids de la chose. L'instant d'après, un bruit sourd et mou, suivi d'un cri, me faisaient savoir qu'elle était tombée

sur le sol. Espérant éperdument qu'elle ait été tuée, j'allai à la fenêtre. La lune était cachée derrière un nuage ; je ne voyais rien. Cependant, un bourdonnement continu de conversations, juste au-dessous de moi, m'indiquait qu'il y avait tout près plusieurs autres brutes.

J'étais surpris que ces créatures aient pu grimper aussi haut ; le mur est relativement lisse et la distance du sol doit être d'au moins vingt-quatre mètres.

En me penchant, je vis aussitôt, indistinctement, une ligne noire qui coupait l'ombre grise de la maison. Elle passait à gauche de la fenêtre, à environ soixante centimètres. Je me rappelai que c'était un tuyau de descente qu'on avait posé là quelques années auparavant, pour l'écoulement des eaux de pluie. Je n'y pensais plus. Je voyais à présent comment ces créatures avaient réussi à atteindre la fenêtre. Au moment où je trouvais ainsi la solution, j'entendis un léger bruit de glissement et de grattement, et je vis arriver une autre de ces brutes. J'attendis quelques instants ; puis je me penchai à la fenêtre et tâtai le tuyau. À ma grande joie, je m'aperçus qu'il ne tenait guère, et, en utilisant le canon du fusil comme levier, je réussis à le détacher du mur. Je fis vite. Ensuite, en le saisissant à deux mains, j'arrachai le tout et le lançai en bas, dans le jardin, en même temps que la chose qui y était toujours cramponnée.

J'attendis en prêtant l'oreille pendant encore quelques minutes, mais, après cette première clameur générale, je n'entendis plus rien. Je savais à

présent qu'il n'y avait plus de raison de craindre une attaque de ce côté. J'avais supprimé tous les moyens permettant d'arriver à la fenêtre, et aucune autre ne se trouvait être proche de tuyaux de descente susceptibles de tenter les talents des monstres pour l'escalade ; je commençais à avoir un peu plus d'espoir d'échapper à leurs griffes.

Je quittai la pièce et me rendis dans le cabinet. J'avais hâte de voir comment la porte avait subi l'épreuve du dernier assaut. En entrant, j'allumai deux chandelles et j'allai vers la porte. L'un des grands étais avait été déplacé et, de ce côté, la porte avait été enfoncée d'environ quinze centimètres.

Il était providentiel que j'aie réussi à repousser les brutes à ce moment précis ! Et cette pierre de chaperon ! Je me demandais vaguement comment j'avais trouvé le moyen de la desceller. Quand j'avais tiré mon coup de fusil, je n'avais pas remarqué qu'elle remuât ; et ensuite, au moment où je me relevais, elle avait glissé sous mon pied... J'avais l'impression que je devais l'échec de leur attaque à cette chute survenue au moment opportun plutôt qu'à mon coup de fusil. Je pensai que je devais profiter de l'occasion pour consolider encore une fois la porte. Il était évident que ces créatures ne s'étaient plus montrées après la chute de la pierre de chaperon ; mais qui pouvait dire pendant combien de temps elles se tiendraient tranquilles ?

Je me mis donc séance tenante à réparer la porte ; je travaillai dur et avec hâte d'en finir. J'allai tout d'abord au sous-sol et, en fouillant, j'y trouvai plusieurs planches massives de chêne. Je les emportai dans mon cabinet, je retirai les contreforts et je posai les planches contre la porte. J'y clouai les têtes des étais et je fis bien aller les planches jusqu'en bas de la porte avant de les clouer.

Je rendis ainsi la porte plus résistante que jamais ; doublée par cette épaisseur supplémentaire de planches, elle supporterait sans céder une pression plus forte que jamais, j'en étais convaincu.

Ensuite, j'allumai la lampe que j'avais apportée de la cuisine et je descendis jeter un coup d'œil aux fenêtres d'en bas.

Maintenant que j'avais eu un exemple de la force de ces créatures, j'étais très inquiet au sujet des fenêtres du rez-de-chaussée, en dépit du fait qu'elles étaient munies de barreaux solides.

J'allai tout d'abord dans la dépense, car j'avais conservé un souvenir vivace de l'aventure que j'y avais connue. L'endroit était glacial et le vent

qui soufflait à travers la vitre brisée faisait régner une atmosphère étrange. Mise à part une certaine tristesse, la pièce était telle que je l'avais laissée la veille au soir. J'examinai de près les barreaux de la fenêtre et je notai qu'ils étaient d'une

épaisseur rassurante. Cependant, en regardant plus attentivement, il me sembla que le barreau du milieu était légèrement courbé ; c'était cependant très peu de chose et il devait être ainsi depuis des années. Je ne l'avais jamais particulièrement remarqué.

Je passai la main à travers la fenêtre brisée et je secouai le barreau. Il était solide comme le roc. Peut-être les créatures avaient-elles essayé de le faire bouger, mais, ayant découvert que cette entreprise était au-dessus de leurs forces, elles y avaient renoncé. J'allai ensuite à toutes les fenêtres, mais je ne vis nulle part aucune trace de manipulation. Ayant terminé mon inspection, je retournai dans mon cabinet et me versai un petit verre de cognac. Puis je retournai à la tour pour guetter.

APRES L'ATTAQUE

Il était environ trois heures du matin et, à l'est, le ciel ne tarda pas à pâlir à l'approche de l'aube. Le jour venait peu à peu et, grâce à lui, je pus examiner consciencieusement les jardins ; mais nulle part je ne voyais trace des brutes. Je me penchai, regardai le pied du mur pour voir si le cadavre de la chose que j'avais tuée la nuit précédente y était toujours. Il avait disparu.

Je supposai que les autres l'avaient enlevé dans le courant de la nuit.

Je redescendis alors sur le toit et allai jusqu'à l'endroit d'où la pierre s'était détachée. Je regardai par terre. La pierre était toujours au même endroit, mais on ne voyait rien en dessous ; il n'y avait pas davantage trace de la créature que j'avais tuée en la faisant tomber. Ces deux cadavres avaient certainement dû être enlevés, eux aussi. Je m'en retournai dans mon cabinet. Je m'assis ; j'étais las, épuisé. Il faisait à présent complètement jour ; mais le soleil n'était pas encore très chaud. Quatre heures sonnèrent... Je m'éveillai en sursaut et regardai précipitamment autour de moi. La pendule indiquait trois heures. C'était l'après-midi. Je devais avoir dormi

onze heures.

Je me remis sur mon séant et écoutai. La maison était tout à fait silencieuse. Je me levai lentement, bâillai. Je me sentais horriblement fatigué et je me rassis ; je me demandai ce qui avait bien pu me réveiller.

Ce devait être la sonnerie de la pendule. Je commençais à m'assoupir de nouveau quand un bruit subit me rappela encore une fois à la réalité. C'était le bruit que faisait quelqu'un en marchant avec précautions dans le couloir pour aller vers mon cabinet. Je fus instantanément debout, saisis mon fusil.

J'attendis sans faire de bruit. Les créatures s'étaient-elles introduites dans la maison pendant que je dormais ? Au

moment où je me posais cette question, les pas arrivaient à la hauteur de ma porte ; ils s'y arrêtaient un moment, puis continuèrent dans le couloir. J'allai sur la pointe des pieds risquer un œil dehors. Je fus aussi soulagé qu'un criminel qui vient d'être gracié : c'était ma sœur. Elle se dirigeait vers l'escalier.

Je passai dans le vestibule, et j'étais sur le point de l'appeler quand je me dis que cette façon de passer subrepticement devant ma porte était bien

étrange. Je me demandai un instant si c'était bien elle, ou bien si je ne venais pas de découvrir un nouveau mystère de cette maison. Et puis, j'aperçus son vieux jupon ; cette idée quitta alors mon esprit et j'en ris à moitié ; il n'y avait pas à s'y tromper. Cependant, je me demandais ce qu'elle faisait. Je me rappelai l'état dans lequel elle se trouvait la veille et je sentis qu'il valait mieux la suivre silencieusement, en prenant soin de ne pas lui faire peur, pour voir où elle allait. Si elle se comportait normalement, tout était parfait ; sinon, je devrais prendre des mesures. Je ne pouvais pas courir de risques inutiles étant donné le danger qui nous menaçait.

J'atteignis rapidement le haut de l'escalier et je m'arrêtai un moment. J'entendis alors un bruit qui me fit bondir : celui de verrous qu'on tirait. Ma folle de sœur était en train d'ouvrir la porte de derrière.

J'arrivai près d'elle au moment précis où elle posait la main sur le dernier loquet. Elle ne m'avait pas encore vu ; elle ne s'aperçut de ma présence que parce que je lui saisis le bras. Elle leva la tête rapidement, comme un animal effarouché, et poussa un grand cri.

« Voyons, Mary ! dis-je avec sévérité. Que signifie cette sottise ? Tu ne vas pas me dire que tu ne comprends pas le danger, que tu essaies d'exposer nos deux existences de cette façon ? »

Elle ne répondit pas ; elle tremblait violemment, en haletant, en sanglotant, comme si elle s'était trouvée au dernier degré de la frayeur.

J'essayai de la raisonner pendant quelques minutes ; j'insistai sur la nécessité de prendre des précautions, je lui demandai de se montrer courageuse. À présent, il n'y avait plus grand-chose à craindre, lui expliquai-je (j'essayais d'y croire, moi aussi), mais elle devait être raisonnable et, de quelques jours, ne pas essayer de sortir de la maison.

Je finis, désespéré, par y renoncer. Inutile de lui parler ; c'était évident, elle n'était plus elle-même. Je me contentai de lui dire que, si elle ne voulait pas se conduire d'une manière raisonnable, il lui valait mieux regagner sa chambre.

Elle continuait à ne tenir aucun compte de ce que je disais. Si bien que, sans plus de formalités, je la pris dans mes bras et je l'emportai. Au début, elle poussa d'affreux hurlements ; puis, elle

se détendit au moment où j'arrivais à l'escalier ; elle continuait simplement à trembler silencieusement.

Une fois dans sa chambre, je l'étendis sur son lit. Elle resta assez calme, sans parler ni sangloter – elle tremblait simplement de frayeur. Je pris un plaid sur un fauteuil et l'en couvris. Je ne pouvais rien faire de plus pour elle ; je m'approchai du panier où dormait Pepper. Ma sœur s'occupait de lui depuis qu'il avait été blessé, pour soigner sa plaie qui s'était révélée plus sérieuse qu'on n'avait cru. J'étais satisfait de voir qu'en dépit de son état moral elle avait veillé attentivement sur lui. Je me penchai pour lui parler ; en réponse, il me lécha la main, il était trop malade pour en faire davantage.

Je retournai près du lit, me penchai pour demander à ma sœur comment elle se sentait. Mais elle tremblait de plus belle et, ce qui me fit de la peine, je dus reconnaître que ma présence ne faisait qu'aggraver son état.

Je l'ai donc laissée, en refermant la porte et en mettant la clef dans ma poche. Cela me paraissait la seule chose à faire.

J'ai passé le reste de la journée entre la tour et mon cabinet, en subsistant d'un pain que je pris dans l'office et d'un peu de bordeaux.

Quelle journée longue et monotone ! Si j'avais seulement pu aller dans les jardins, cela m'aurait suffi. Mais être cloîtré dans une maison silencieuse sans autre compagnie que celle d'une

femme folle et d'un chien malade suffirait à mettre à bout les nerfs du plus courageux. Et, dans l'enchevêtrement des fourrés qui entouraient la maison, ces créatures porcines infernales nous guettaient, attendant une occasion. Un homme a-t-il déjà traversé des épreuves semblables ?

Une fois dans l'après-midi, et une seconde fois plus tard, j'ai été rendre visite à ma sœur. La deuxième fois, je la trouvai en train de refaire le pansement de Pepper ; mais, à mon approche, elle s'éloigna sans avoir l'air de rien pour se réfugier dans l'autre coin de la pièce. J'en fus attristé plus que je n'aurais pu croire. Pauvre femme ! sa terreur me faisait mal, mais je n'avais pas l'intention de lui imposer ma présence sans nécessité. Je comptais bien qu'elle irait mieux dans quelques jours. Jusque-là, je ne pouvais rien faire et, si pénible que cela fût, je continuais à juger utile qu'elle reste enfermée dans sa chambre. Il y avait une chose que je considérai comme encourageante : elle avait un peu mangé de la nourriture que je lui avais apportée à ma première visite.

La journée se passa ainsi.

Le soir approchant, l'air devint plus frais ; j'entamai mes préparatifs pour passer une seconde nuit dans la tour – en me munissant de deux fusils

supplémentaires et d'un long pardessus d'hiver très épais. Je chargeai les fusils et les rangeai à côté de celui que j'avais déjà.

Si ces créatures s'avisait de paraître au cours de la nuit, j'avais l'intention de leur mener la vie dure. J'avais une grande quantité de munitions, et je pensais pouvoir leur donner une leçon qui leur prouverait l'inutilité qu'il y avait à essayer d'entrer de force.

Je fis ensuite une nouvelle ronde dans la maison, en m'intéressant particulièrement aux contreforts consolidant la porte du cabinet. Pensant avoir ainsi fait tout ce qui était en mon pouvoir pour assurer notre sécurité, je retournai dans la tour en m'arrêtant en route pour faire une dernière visite à ma sœur et à Pepper. Ce dernier dormait ; mais, quand j'entrai, il s'éveilla et remua la queue. Il semblait aller un peu mieux. Ma sœur était étendue sur le lit ; je ne pus savoir si elle dormait ou non. Je les laissai.

En arrivant dans la tour, je m'installai aussi confortablement que je le pus pour veiller toute la nuit. L'obscurité tombait lentement, et bientôt les détails des jardins se trouvèrent noyés dans l'ombre. Pendant quelques heures, je restai en état d'alerte, tendant l'oreille à tous les bruits qui pourraient m'indiquer que l'on bougeait en dessous. Il faisait beaucoup trop sombre pour que mes yeux pussent me servir à grand-chose.

Les heures s'écoulaient lentement, sans qu'il se passe rien d'anormal. La lune se leva, faisant apparaître les jardins apparemment vides et, d'autre part, silencieux. Et cela dura toute la nuit, sans bruit ni agitation.

Vers le matin, je commençais à avoir froid, à être ankylosé par ma longue veille ; ce silence prolongé de la part des créatures me causait un malaise. Je n'avais pas confiance en elles, et j'aurais préféré les voir attaquer ouvertement la maison. Une fois que le danger se serait révélé, j'aurais été en mesure d'y faire face. Mais attendre ainsi pendant une nuit entière, à imaginer toutes sortes de maléfices, il y avait de quoi perdre la raison. Une ou deux fois, la pensée me vint qu'elles étaient parties ; mais, dans mon for intérieur, je savais qu'il était impossible d'y croire.

DANS LES CAVES

Finalement, à force d'être fatigué, d'avoir froid et de ressentir ce malaise, je décidai de faire un tour dans la maison ; ma première visite fut pour mon cabinet, où je pris un verre de cognac afin de me réchauffer. Pendant que j'étais là, j'examinai soigneusement la porte ; elle n'avait pas bougé depuis la nuit précédente.

Le jour commençait à poindre quand je quittai la tour ; il faisait encore trop noir dans la maison pour qu'on pût y voir sans lumière et je pris l'une des chandelles du cabinet pour continuer

ma ronde. Au moment où j'en avais terminé avec le rez-de-chaussée, le jour commençait à se montrer à travers les barreaux des fenêtres. Mes recherches ne m'avaient rien apporté de nouveau. Tout paraissait normal, et j'étais sur le point d'éteindre ma chandelle quand l'idée me vint d'aller jeter un coup d'œil dans les caves. Je n'y étais pas retourné, croyais-je me rappeler, depuis mon inspection hâtive le soir de l'attaque.

J'hésitai pendant peut-être une demi-minute. J'aurais bien voulu remettre cette visite – je crois en vérité que n'importe qui aurait hésité autant que moi – car de toutes les vastes pièces inquiétantes de cette maison, les caves sont les plus énormes et les plus mystérieuses. De grandes cavernes où ne pénètre jamais un rayon de soleil. Mais je ne reculerais pas devant cette tâche, car ce serait pure lâcheté. Je me rassurais en outre en me disant que ces caves représentaient le dernier endroit où je pourrais rencontrer quelque chose de dangereux ; on ne peut y entrer qu'en franchissant une porte de chêne massif dont je garde toujours la clef sur moi.

C'est dans la plus petite de ces pièces que j'entrepose mon vin ; un trou obscur au pied de l'escalier ; j'ai rarement été au-delà. À dire vrai, à part la ronde précipitée dont j'ai déjà parlé, je crois n'avoir jamais été d'un bout à l'autre des caves.

En déverrouillant la grande porte en haut des marches, je m'arrêtai, assez nerveux, en respirant cette étrange odeur de lieux abandonnés. Puis, le canon de mon arme en avant, je me

mis à descendre lentement dans les profondeurs de ces régions obscures.

En arrivant au bas de l'escalier, je m'arrêtai une minute et écoutai. Tout était silencieux ; on n'entendait que la chute régulière d'une goutte d'eau, quelque part sur ma gauche. La chandelle brûlait bien droite, il n'y avait pas l'ombre d'un déplacement d'air.

J'allai silencieusement d'une cave à une autre. Je n'avais qu'un souvenir confus de leur disposition. Les impressions laissées par ma première exploration s'étaient brouillées. Je me rappelais une suite de vastes caves et l'une plus grande que les autres, dont le plafond était soutenu par des colonnes ; ensuite, mes souvenirs étaient confus, seule subsistait une impression de froid, d'obscurité et d'ombres. À présent, cependant, il en allait autrement ; bien que nerveux, j'étais suffisamment en possession de mes facultés pour regarder autour de moi, pour noter la forme et les dimensions des différents caveaux dans lesquels je pénétrais.

Bien entendu, avec la faible lueur dispensée par ma chandelle, il était impossible de tout examiner minutieusement ; mais il m'était loisible de remarquer, à mesure que je m'avançais, que les murs semblaient bâtis avec une précision et un fini remarquables ; de-ci, de-là, une colonne particulièrement massive supportait le plafond voûté.

J'arrivai ainsi finalement dans la grande cave dont je me souvenais. On y accédait à travers une énorme porte voûtée sur laquelle je remarquai des sculptures étranges et fantastiques qui, à la lueur de la chandelle, projetaient des ombres bizarres. En les examinant, la pensée me vint qu'il était bien étrange que je ne connusse pas mieux ma propre maison. Cela peut pourtant se comprendre aisément quand on se rend compte de la taille de cet édifice antique que nous habitons seuls, ma vieille sœur et moi, et dont nous n'occupons que les quelques pièces dont nous avons l'emploi.

Je tenais ma lumière bien haut ; j'entrai dans la cave et, en restant sur ma droite, j'avançai lentement jusqu'à l'autre extrémité. Je marchais tranquillement et je regardais partout avec soin. Mais, dans la région éclairée par ma lumière, on n'apercevait rien d'anormal.

Arrivé au bout, je tournai à gauche, en longeant toujours le mur et continuai ainsi jusqu'à ce que j'aie retraversé toute cette vaste salle. Je remarquai que le sol était fait de roc recouvert par endroits de moisissure humide, nu à d'autres ou à peu près, à part une légère couche de poussière gris clair.

Je m'étais arrêté à la porte. Cependant, finalement, je fis demi-tour et retournai au centre de la pièce ; je passais entre les colonnes et, tout en avançant, je regardais à gauche et à droite. À mi-chemin à peu près, mon pied buta sur quelque chose qui

rendit un son métallique. Je me hâtai de me baisser en levant ma chandelle, et je vis que l'objet que je venais de heurter était un gros anneau de métal. En me baissant davantage, j'écartai la poussière pour découvrir que cet anneau tenait à une lourde trappe noircie par le temps.

Très excité, je me demandais où cela pouvait bien mener. Je déposai mon fusil sur le sol, plantai ma chandelle dans le pontet, pris l'anneau à deux mains, et tirai. La trappe grinça – en éveillant des échos dans toute cette énorme salle – et finit par s'ouvrir, avec peine.

J'appuyai le bord sur mon genou, je pris la chandelle et la tins au-dessus de l'ouverture, en la déplaçant à droite et à gauche ; mais je ne pouvais rien voir. J'étais intrigué et surpris. Aucune trace de marches, aucun indice montrant qu'il avait pu y en avoir. Rien qu'un vide noir. J'aurais pu aussi bien regarder dans un puits sans parois ni fond ! Tandis que je restais ainsi, plein de perplexité, il me sembla entendre, dans les profondeurs, un très léger bruit. Je baissai la tête en m'approchant davantage de l'ouverture et en tendant l'oreille. Ce devait être une idée que je me faisais ; mais j'aurais pu jurer que j'entendais, vague et lointain, un petit rire étouffé qui s'amplifia pour devenir un hideux ricanement. Surpris, je me rejetai en arrière et je laissai retomber la trappe avec un bruit sourd, répercuté par l'écho. Je crus entendre encore en cet instant ce rire moqueur ; mais je savais que je me faisais peut-être des idées. Le bruit que j'avais

entendu était beaucoup trop faible pour traverser cette lourde trappe.

Je restai là une bonne minute, à frissonner, à regarder nerveusement devant et derrière moi ; mais la vaste cave était silencieuse comme la tombe et, peu à peu, je me libérai de cette frayeur. L'esprit plus calme, je me piquai de curiosité : sur quoi donnait cette trappe ? Mais je ne pus trouver le courage de procéder à de nouvelles investigations. Il y avait cependant une chose dont j'étais sûr, c'était qu'elle devait être fermée. J'y parvins en posant dessus quelques grosses pierres taillées que j'avais remarquées en faisant ma tournée le long du mur est.

Après un dernier examen du reste de la salle, je rebroussai chemin à travers les caves, remontai l'escalier et revins enfin à la lumière du jour

avec un soulagement infini, à l'idée d'avoir accompli cette tâche désagréable.

DANS L'ATTENTE

À présent, le soleil brillait ; sa chaleur apportait un merveilleux contraste en sortant de l'obscurité de ces caves sinistres ; c'est l'esprit relativement léger que je montai à la tour pour passer les jardins en revue. Je trouvai tout calme et, au bout de quelques minutes, je redescendis chez Mary.

Après avoir frappé, et reçu une réponse, j'ouvris la porte. Ma sœur était assise dans son lit, elle semblait paisible ; on aurait dit qu'elle attendait. Elle paraissait de nouveau dans son état normal et elle ne fit pas mine de s'éloigner lorsque je m'approchai ; je remarquai toutefois qu'elle examinait mon visage avec inquiétude, comme si elle était dans le doute, à moitié sûre de ne rien avoir à craindre de moi.

Je lui demandai comment elle se sentait ; elle me répondit, d'une façon assez naturelle, qu'elle avait faim et qu'elle aimerait descendre préparer le petit déjeuner, si je n'y voyais pas d'inconvénient. Je me demandai un instant si c'était bien prudent. Finalement, je lui dis qu'elle pouvait y aller, à condition qu'elle n'essaie pas de sortir de la maison ou de toucher à l'une quelconque des portes donnant sur le dehors. En m'entendant parler de portes, une expression de frayeur se peignit soudain sur son visage ; mais elle fit simplement la promesse que je lui demandais, sans rien ajouter, et quitta la chambre en silence.

Je traversai la pièce pour aller auprès de Pepper. Il s'était éveillé à mon entrée ; mais à part un petit jappement de plaisir et quelques coups frappés sur le sol avec sa queue, il restait sans bouger. À ce moment, je le caressai, il fit une tentative

pour se lever, y parvint, mais seulement pour retomber sur le flanc, en poussant un petit gémissement douloureux.

Je lui parlai et le fis se recoucher. J'étais enchanté de cette amélioration et ravi de voir avec quelle bonté ma sœur le soignait malgré son propre état mental. Au bout d'un moment, je le laissai et je descendis dans mon cabinet.

Mary ne tarda pas à faire son apparition, portant un plateau sur lequel fumait un petit déjeuner bouillant. Quand elle entra, je vis son regard s'attacher aux contreforts de la porte ; ses lèvres se serrèrent et je crus la

voir légèrement pâlir ; mais ce fut tout. Elle posa le plateau près de moi, et elle quittait tranquillement la pièce quand je la rappelai. Elle revint, un peu timide, me semblait-il, comme surprise. Je remarquai que sa main tordait son tablier avec nervosité.

« Allons ! Mary ! lui dis-je. Du courage ! Les choses paraissent aller beaucoup mieux. Depuis hier matin, de bonne heure, je n'ai plus vu une de ces créatures. »

Elle me regarda et me parut étrangement interloquée, comme si elle ne m'avait pas compris. Pourtant, on lisait dans ses yeux qu'elle saisissait, et qu'elle avait peur ; mais elle ne dit rien, à part un murmure d'approbation inintelligible. Ensuite, je me tus ; il était évident que toute allusion aux choses porcines était plus que ses nerfs ébranlés n'en pouvaient supporter.

Le déjeuner terminé, je remontai à la tour. Là, pendant la plus grande partie de la journée, je maintins une stricte surveillance des jardins. Une ou deux fois, je descendis au sous-sol pour voir comment allait ma sœur. Chaque fois, je la trouvais calme, et curieusement docile. À dire vrai, la dernière fois, elle se risqua même à s'adresser à moi, de son propre chef, au sujet d'une question d'ordre domestique qui exigeait qu'on y prêtât attention. Cela était fait avec la plus extraordinaire timidité, mais j'en fus heureux car c'était la première parole qu'elle eût prononcée d'elle-même depuis cette période critique où je l'avais surprise en train de déverrouiller la porte de derrière pour sortir au milieu de ces brutes qui attendaient. Je me demandais si elle était informée de leur tentative et si elle se rendait compte à quel point il s'en était fallu de peu ; mais je me retenais de l'interroger, pensant préférable de laisser les choses s'arranger toutes seules.

Cette nuit-là, j'ai dormi dans un lit pour la première fois depuis deux nuits. Le matin, je me levai de bonne heure et je fis un tour dans la maison. Tout était normal, et je montai à la tour pour jeter un coup d'œil sur les jardins. Là aussi, je trouvai tout dans le plus grand calme.

Au petit déjeuner, quand je rencontrai Mary, j'eus le grand plaisir de voir qu'elle avait suffisamment repris contrôle sur elle-même pour me souhaiter le bonjour d'une façon normale. Elle parla avec calme et bon sens, en veillant simplement à ne faire aucune allusion à ce qui s'était passé au cours des deux

derniers jours. Je jouai le jeu au point de ne pas tenter d'orienter la conversation dans cette direction.

Plus tôt dans la matinée, j'avais été voir Pepper. Son état s'améliorait rapidement ; il promettait d'être d'aplomb pour de bon dans un ou deux jours. Avant de quitter la table du déjeuner, je fis une allusion à son rétablissement. Je fus surpris de remarquer, dans la brève discussion qui suivit, que ma sœur avait toujours l'impression que cette blessure lui avait été faite par le chat sauvage, qui était de mon invention. J'avais eu, bien sûr, presque honte de la tromper ainsi. Mais c'était pour éviter de lui faire peur, et je croyais fermement qu'elle avait compris la vérité quand, un peu plus tard, ces brutes avaient attaqué notre maison.

Dans la journée, je restai sur le qui-vive ; je passai, comme la veille, une grande partie de mon temps dans la tour. Mais pas trace des créatures porcines, aucun bruit suspect. Plusieurs fois, l'idée m'était venue que les choses avaient fini par nous laisser ; mais j'avais refusé jusque-là d'accueillir cette idée avec trop de sérieux ; à présent, cependant, je commençais à estimer qu'on avait des raisons d'espérer. Depuis trois jours, je n'avais vu aucune de ces choses, mais je continuais à prendre les plus grandes précautions. Tout ce que je pouvais dire, c'était que ce silence prolongé avait pour but de m'attirer hors de la maison, pour leur tomber dans les bras, très probablement. Une telle perspective suffisait à me rendre circonspect.

C'est ainsi que se passèrent les quatrième, cinquième et sixième jours ; dans le calme, et sans que je tente de sortir de la maison.

Le sixième jour, j'ai eu le plaisir de voir Pepper sur ses quatre pattes ; bien qu'encore très faible, il a trouvé le moyen de me tenir compagnie toute la journée.

LA FOUILLE DES JARDINS

Comme le temps passait lentement ! et jamais le moindre signe pouvant indiquer qu'une des brutes infestait les jardins.

C'est le neuvième jour que je décidai finalement de courir le risque, s'il y en avait un, de sortir. Dans ce but, je chargeai avec soin l'un des fusils de chasse. J'avais choisi cette arme comme plus meurtrière à courte distance ; après un dernier examen des alentours, j'appelai Pepper du haut de la tour, et je descendis au rez-de-chaussée.

Une fois à la porte, je dois avouer que j'hésitai un moment. La perspective de ce qui pourrait m'attendre dans l'obscurité des fourrés n'était pas faite pour fortifier ma résolution. Cependant, cela ne dura qu'une seconde ; je tirai bientôt les verrous et je m'avançai sur le sentier devant la porte.

Pepper suivait ; il s'arrêta sur le seuil pour flairer d'un air soupçonneux. Il promenait son nez de haut en bas des montants de la porte, comme s'il avait suivi une trace. Et puis, subitement, il se retourna brusquement et se mit à courir ici et là, en faisant des cercles et des demi-cercles tout autour de la porte, pour revenir finalement sur le seuil. Là, il commença à renifler aux alentours.

Jusque-là, j'étais resté à le regarder faire, en gardant néanmoins un œil sur l'enchevêtrement de végétation du jardin autour de moi. Alors, j'allai vers lui et je me penchai pour examiner la surface de la porte, qu'il était en train de flairer. Le bois était couvert d'un réseau d'égratignures, qui se croisaient et s'entrecroisaient dans une confusion inextricable. Je remarquai en outre que le chambranle était mâchonné par endroits. Je ne voyais rien d'autre. Si bien que je me relevai et entrepris de faire le tour de la maison. Dès qu'il me vit partir, Pepper quitta la porte et courut devant, en flairant et en reniflant. Par moments, il s'arrêtait pour inspecter. Ici, un trou fait par une balle dans le sentier, ou peut-être un peu de bourre noircie de poudre. Ailleurs, cela pouvait être du gazon arraché, ou des mauvaises herbes en désordre ; mais, à part ces choses insignifiantes, il ne découvrit rien. Je le regardais faire d'un œil critique, et je ne pus rien déceler dans son

comportement indiquant qu'il sentait la proximité d'une de ces créatures. Dès cet instant, j'étais sûr qu'il n'y avait rien dans les

jardins, pour la minute présente du moins, concernant ces choses abominables. On ne pouvait pas tromper Pepper facilement, et c'était pour moi un soulagement de sentir qu'il aurait su s'il y avait eu le moindre danger, et qu'il m'aurait averti.

En arrivant à l'endroit où j'avais tiré sur la première créature, je m'arrêtai pour procéder à un examen approfondi ; mais je ne pus rien voir. J'allai ensuite à l'endroit où était tombée la grosse pierre de chaperon. Elle était sur le côté, apparemment dans la position exacte où l'avait laissée la brute qui la déplaçait au moment où je l'avais tuée. À cinquante centimètres à droite de son extrémité la plus rapprochée, il y avait une grande dépression dans le sol montrant l'endroit où la pierre était tombée. L'autre extrémité de la pierre se trouvait encore à moitié dans ce creux. Je m'approchai pour regarder de plus près. Quel énorme morceau de maçonnerie ! Et cette créature l'avait déplacé d'une main pour essayer de saisir ce qu'elle recouvrait.

Je contournai la pierre. De l'autre côté, sur environ cinquante centimètres, on pouvait voir ce qu'il y avait en dessous. Cependant, il n'y avait aucune trace des créatures écrasées dans sa chute, ce qui me parut surprenant. Comme je l'ai déjà dit, j'avais cru comprendre que les restes avaient été enlevés ; je ne pouvais concevoir toutefois que ce travail eût été fait si complètement qu'il ne subsiste aucune trace. J'avais vu plusieurs brutes frappées si violemment qu'elles auraient dû

littéralement être enfouies à moitié dans la terre ; et, à présent on ne pouvait plus voir aucun vestige, même pas une tache de sang.

J'étais plus intrigué que jamais à mesure que j'examinais la question sous ses différents aspects ; je ne voyais aucune explication plausible ; si bien que j'y renonçai, et cette question alla rejoindre toutes celles qui n'étaient pas élucidées.

De là, je reportai mon attention sur la porte du cabinet de travail. Je voyais à présent, plus clairement, les résultats des assauts terrifiants qu'elle avait eu à subir ; et j'admirais la façon dont elle avait résisté, même en tenant compte des contreforts dont je l'avais consolidée. Il n'y avait pas de traces de coups – à dire vrai, aucun n'avait été porté – mais la porte avait été littéralement arrachée de ses gonds sous l'effet d'une force énorme et silencieuse. Un détail m'affecta profondément : la tête d'un des contreforts

avait traversé le panneau sur lequel elle était appliquée. Cela suffisait à montrer l'effort énorme exercé par ces créatures, et combien elles avaient été près de réussir.

Je continuai ma tournée autour de la maison sans rien trouver d'autre qui présentât un intérêt, sauf sur le derrière ; je trouvai là le morceau de tuyau que j'avais arraché du mur ; il était dans l'herbe haute, sous la fenêtre fracassée.

Je rentrai dans la maison, verrouillai de nouveau la porte de derrière et montai à la tour. J'y passai l'après-midi à lire. Je jetais de temps en temps un coup d'œil sur les jardins. Si la nuit était calme, j'avais décidé de pousser le lendemain jusqu'au puits. Je pourrais peut-être apprendre là quelques détails sur ce qui avait pu se produire. La journée se termina, la nuit arriva et se passa à peu de choses près comme les précédentes.

Le lendemain matin, il faisait beau et clair ; j'étais décidé à mettre mon projet à exécution. Pendant le petit déjeuner, j'étudiai soigneusement la question ; ensuite, j'allai chercher mon fusil de chasse dans le cabinet de travail. Je pris en outre, après l'avoir chargé, un pistolet, petit mais massif. J'étais tout à fait fixé : s'il y avait un danger quelconque, c'était du côté du puits qu'il se trouvait, et je tenais à être prêt à toute éventualité.

Nous sortîmes, Pepper et moi, par la porte de derrière. Après une rapide inspection des jardins, je me dirigeai vers le puits. En chemin, je ne cessai d'être aux aguets, le fusil prêt. Pepper courait devant moi sans avoir l'air d'hésiter. Pensant qu'il n'y avait donc pas de danger imminent, j'accélérai mon allure à sa suite. Il avait à présent atteint le sommet du puits et il reniflait, en suivant le bord, pour reconnaître son chemin.

Une minute après, j'étais à côté de lui, et je regardais dans le puits. Je pouvais à peine croire que ce fût le même endroit tant il avait changé. Le ravin sombre et boisé qui existait une quinzaine auparavant n'était plus là ; le ruisseau qui coulait paresseusement, dissimulé par les feuillages, non plus. Je vis à

la place un gouffre aux bords déchiquetés, partiellement occupé par une mare bourbeuse. Tout un côté du ravin était dépouillé de sa végétation et laissait apparaître le roc nu.

Un peu sur ma gauche, le bord du puits semblait s'être également effondré ; une fissure profonde en forme de V s'était creusée dans la paroi rocheuse. Cette faille partait de la partie supérieure du ravin pour descendre presque jusqu'à l'eau et s'enfonçait dans le flanc de la gorge sur une

distance d'environ douze mètres. Son ouverture avait au moins six mètres de largeur, et, en descendant, la fissure semblait se rétrécir et ne plus avoir que deux mètres. Mais, plus que cette cassure stupéfiante, ce qui attira mon attention, c'était un grand trou, à une certaine distance en descendant dans la faille, juste dans l'angle du V. Il était d'un contour très net et, comme forme, ne différait pas tellement d'une porte voûtée ; mais il était dans l'ombre et je ne pouvais le voir bien distinctement.

L'autre versant du puits avait conservé sa végétation ; mais celle-ci était tellement arrachée par endroits et couverte partout de poussière et de saleté qu'on avait de la peine à la considérer comme telle.

D'après ma toute première impression, il y avait eu un glissement de terrain, mais je voyais maintenant que cette explication ne suffisait pas à rendre compte de tous les changements que je pouvais constater. Et l'eau ?... Je me

retournai soudain, car je venais de m'apercevoir qu'il y avait, quelque part sur ma droite, un bruit d'eau courante. Je ne voyais rien ; mais à présent que mon attention avait été attirée, je pouvais reconnaître que cela venait de quelque part à l'extrémité est du puits.

Je me dirigeai lentement de ce côté ; le bruit se précisait à mesure que j'avancais et je ne tardai pas à me trouver juste au-dessus de l'endroit d'où il sortait. Même ainsi, je n'en voyais pas la cause ; jusqu'au moment où je me suis mis à genoux et où j'ai penché la tête par-dessus la falaise. Là, le bruit me parvenait avec netteté ; je vis, en dessous de l'endroit où je me tenais, un torrent limpide sortant d'une petite fissure dans la paroi du puits, bondissant par-dessus les blocs de rochers et allant se jeter dans le petit lac en dessous. Un peu plus loin sur le bord de la falaise, j'en vis un autre, et, au-delà, encore deux, plus petits. Cela aidait à comprendre pourquoi il y avait une telle quantité d'eau dans le puits, surtout si les éboulements de pierres et de terre avaient bouché l'issue dans le fond.

Cependant, je me creusais la tête pour trouver la raison de l'aspect bouleversé de ces lieux : ces ruisselets, cette énorme faille, plus loin en remontant le ravin ! Il fallait plus qu'un simple glissement de terrain pour l'expliquer, me semblait-il. Je pouvais imaginer un tremblement de terre, ou une grande explosion, comme ayant pu créer un tel état de choses. Mais rien de ce genre ne s'était produit. Je me remémorais ce grand bruit, suivi d'un nuage de poussière, qui s'élevait tout droit dans

l'atmosphère. Mais je secouais la tête d'un air incrédule. Non ! ce ne pouvait pas être le bruit produit par la chute des rocs et de la terre que j'avais entendu ; la poussière

qui s'était envolée, cela était naturel. Cependant, malgré tous mes raisonnements, j'éprouvais une impression désagréable ; cette théorie ne me donnait pas satisfaction. Mais que pouvait-on proposer d'autre qui soit seulement à moitié aussi plausible ? Pendant que je procédais à mon examen, Pepper était resté assis dans l'herbe. Comme je me dirigeais vers le côté nord du ravin, il se leva pour me suivre.

Lentement, en regardant attentivement dans toutes les directions, je fis le tour du puits, mais je ne trouvai pas grand-chose de nouveau. De l'extrémité ouest, je pouvais voir les quatre chutes d'eau en enfilade. Elles se trouvaient à une grande distance de la surface de la mare – environ quinze mètres, d'après mes calculs.

Je flânai encore un moment dans les parages ; j'ouvrais mes yeux et mes oreilles sans rien constater de suspect. Tout était remarquablement calme ; à part le murmure continu de l'eau, à l'extrémité, aucun bruit ne venait rompre le silence.

Pendant tout ce temps, Pepper ne donna aucun symptôme de malaise. Cela semblait indiquer, à mon point de vue, que, pour l'instant du moins, il n'y avait pas de créatures porcines dans le voisinage. Autant que je pouvais voir, il s'était principalement

intéressé à gratter et à flairer l'herbe qui bordait le puits. Par moments, il s'éloignait du bord et courait vers la maison, comme s'il avait suivi des traces invisibles ; mais il revenait toujours au bout de quelques minutes. Il était à peine douteux qu'il suivait les traces des choses porcines ; et le fait même que chaque piste semblait le ramener au puits prouvait bien que les brutes s'en étaient toutes retournées là d'où elles étaient venues.

À midi, je rentrai à la maison pour le repas. Pendant l'après-midi, je fis quelques recherches dans les jardins, en compagnie de Pepper ; mais sans tomber sur aucun indice de la présence des créatures.

Une fois, alors que nous passions à travers les fourrés, Pepper se précipita dans les buissons en aboyant furieusement. Pris de terreur, je fis un saut en arrière, braquai mon fusil, prêt à toute éventualité ; mais j'éclatai bientôt d'un rire nerveux car Pepper ne tarda pas à reparaître, en train de poursuivre un malheureux chat. À l'approche du soir, j'abandonnai les recherches et rentrai à la maison. Alors que nous dépassions un groupe touffu d'arbustes, sur notre droite, Pepper disparut ; je l'entendis flairer et gronder à l'intérieur de ce couvert avec beaucoup de méfiance. J'écartai les

branchages du canon de mon fusil et je regardai. Il n'y avait rien à voir, sauf que de nombreuses branches étaient pliées et

brisées ; comme si un animal y avait fait son gîte peu de temps auparavant. Il s'agissait probablement de l'une des créatures porcines, la nuit de l'attaque.

Le lendemain, je repris mes recherches dans les jardins, mais sans résultat. J'en avais terminé vers le soir, ayant acquis la certitude qu'aucune des choses n'était restée cachée par là. À dire vrai, j'y ai souvent pensé depuis, je voyais juste dès le début : peu après leur attaque manquée, elles étaient parties.

LE PUIITS SOUTERRAIN

Il s'écoula encore une semaine, pendant laquelle je passai le plus clair de mon temps autour de l'ouverture du puits.

Quelques jours plus tôt, j'avais abouti à cette conclusion : l'ouverture voûtée, à l'angle de la grande crevasse, était le passage qu'avaient emprunté les choses porcines pour sortir de quelque endroit maudit des entrailles de la terre. Je ne devais apprendre que plus tard à quel point j'étais près de la vérité.

On comprendra aisément que j'aie été terriblement curieux – et angoissé dans le même temps – d'apprendre à quel lieu infernal accédait ce trou ; cependant, je n'avais jamais, jusque-là, été très enclin à tenter une exploration. J'étais beaucoup trop

obsédé par l'horreur que m'inspiraient ces créatures porcines pour envisager de m'aventurer de mon plein gré en des lieux où je risquais d'en rencontrer.

Cependant, avec le temps, ce sentiment s'affaiblit progressivement ; si bien que, quelques jours après, la pensée m'étant venue qu'on pourrait peut-être se laisser glisser dans la fissure pour jeter un coup d'œil dans le trou, je n'y étais plus aussi opposé que j'avais pu l'imaginer. Je ne crois pas toutefois que, même alors, j'aie eu vraiment l'intention de tenter une entreprise d'aussi folle hardiesse. Tout ce qu'on pouvait dire, c'était qu'entrer dans ce trou lugubre pouvait signifier la mort certaine. Et, pourtant, la curiosité humaine est si tenace qu'en définitive mon désir essentiel était de découvrir ce qu'il y avait au-delà de cette entrée ténébreuse.

Lentement, le temps passant, ma terreur des choses porcines alla rejoindre les émotions du passé – un souvenir à peine croyable, désagréable, mais rien d'autre.

Un jour enfin, ayant écarté toutes les idées que je me faisais, je pris une corde à la maison, je la fixai solidement à un arbre robuste, au sommet de la faille, à une petite distance du bord du puits, en laissant tomber l'autre bout dans le vide jusqu'à ce qu'elle arrive à se balancer juste à l'ouverture du trou sombre.

Alors, avec précautions, en me demandant à chaque instant si je ne me risquais pas à quelque folie, je me laissai lentement

descendre, à l'aide de la corde, jusqu'au trou. Une fois là, sans lâcher la corde, je m'arrêtai pour regarder à l'intérieur. Tout était obscur et silencieux. Cependant, au bout d'un moment, il me sembla entendre quelque chose. Je retins mon souffle, j'écoutai ; mais tout était silencieux comme la tombe et je recommençai à respirer normalement. Au même instant, j'entendis le même bruit, encore une fois. On aurait dit une respiration pénible – grave, puis aiguë. Je restai une seconde pétrifié, incapable de faire un mouvement. Mais les bruits s'étaient arrêtés de nouveau, je ne pouvais plus rien entendre.

Alors que je me tenais ainsi debout, plein d'anxiété, mon pied détacha un caillou, qui tomba à l'intérieur du gouffre avec un bruit sourd. Le bruit fut repris sur-le-champ et répété une douzaine de fois ; chacun des échos était un peu plus faible que le précédent et semblait partir de l'endroit où je me trouvais, comme pour s'en aller très loin. Le silence revenant, j'entendis à nouveau cette respiration étouffée. À chaque inspiration que je faisais, j'en entendais une autre qui lui répondait. Les bruits semblaient se rapprocher de plus en plus ; et alors, j'en entendis plusieurs autres, mais plus faibles et plus distants. Je ne saurais dire pourquoi je ne me suis pas alors accroché à la corde pour y grimper et échapper au danger. C'était comme si je m'étais trouvé paralysé. Je suis à grosses gouttes, j'essayais d'humecter mes lèvres. Mon gosier était devenu soudain très sec, j'étais secoué d'une toux rauque. Une douzaine d'affreuses toux gutturales me répondirent aussitôt, comme par dérision.

Je scrutais désespérément l'obscurité, mais rien n'apparaissait. J'éprouvais une étrange suffocation, et, de nouveau, je fus pris d'une toux sèche. L'écho s'en empara aussitôt, avec des montées et des descentes, pour s'éteindre lentement dans un silence ouaté. Tout cela me parut très grotesque.

Je pensai alors à quelque chose ; je me retins de respirer. L'autre respiration s'arrêta aussitôt. Je me remis à respirer, et cela recommença. Mais, à présent, je n'avais plus peur. Je savais que ces bruits étranges ne provenaient pas d'une créature porcine qui m'aurait guetté, que c'était simplement l'écho de ma propre respiration.

Cependant, j'avais eu tellement peur que je fus heureux de pouvoir monter en rampant dans la fissure et me hisser au moyen de la corde. J'étais bien trop ébranlé et nerveux pour tenter actuellement de pénétrer dans ce trou noir, si bien que je m'en retournai à la maison. Le lendemain matin, je

me sentais mieux dans mon assiette, mais je ne pus cependant trouver le courage d'aller explorer cet endroit.

Pendant tout ce temps-là, le niveau de l'eau dans le puits avait lentement monté et il se trouvait à présent assez près de l'ouverture. À cette allure, il serait à la hauteur du plancher une semaine plus tard. Je me rendais donc compte qu'à moins de procéder très rapidement à mes recherches, cela ne me serait

bientôt plus possible ; l'eau monterait, monterait, jusqu'à ce que l'ouverture elle-même se trouve submergée.

C'est probablement cette pensée qui m'a poussé à agir ; mais quoi que ce fût, deux jours plus tard, j'étais au sommet de la crevasse, entièrement équipé pour cette expédition.

Cette fois, j'étais absolument décidé à ne pas me dérober et à aller au fond des choses. Dans cette intention, j'avais emporté, outre la corde, un paquet de chandelles, avec l'intention de les utiliser comme des torches ; ainsi que mon fusil de chasse à double canon. J'avais passé à ma ceinture un lourd pistolet de cavalerie chargé de chevrotines.

Comme précédemment, je nouai la corde à l'arbre. Puis, ayant attaché mon fusil en travers de mes épaules avec un morceau de grosse corde, je me laissai descendre par-dessus le bord du puits. Voyant cela, Pepper, qui ne m'avait pas quitté des yeux, se mit sur ses pattes et courut vers moi, moitié en aboyant, moitié en m'adressant une sorte de gémissement qui pouvait passer pour une mise en garde. Mais j'étais résolu à aller jusqu'au bout de mon entreprise, et je lui dis de se coucher. J'aurais beaucoup aimé l'emmener, mais c'était presque impossible dans les circonstances telles qu'elles se présentaient. Quand mon visage se trouva au niveau du bord du puits, il me lécha ; puis il prit ma manche entre ses dents et se mit à tirer vigoureusement. Il était évident qu'il voulait m'empêcher d'y aller. Cependant, j'avais pris ma décision : je n'avais aucune intention d'abandonner. Je lui dis sévèrement de me lâcher et je

poursuivis ma descente en laissant le pauvre vieux en haut à aboyer et à pleurer comme un chiot perdu.

Je descendis avec précautions de prise en prise. Je savais qu'en glissant, je tombais à l'eau.

En parvenant à l'entrée, je lâchai la corde, détachai le fusil de mes épaules. Après un dernier coup d'œil au ciel – qui se couvrait rapidement, d'après ce que je pus remarquer – j'avançaï de deux pas, pour être à l'abri

du vent, et j'allumai l'une des chandelles. Je la tins au-dessus de ma tête, je serrai bien fort mon fusil et je me mis à avancer en regardant bien de tous les côtés.

Pendant une minute, je n'entendis rien d'autre que les gémissements désespérés de Pepper. Je pénétrai plus avant dans l'obscurité et je les entendis de moins en moins. Au bout d'un moment, rien ne me parvenait plus. Le sentier descendait un peu, puis allait à gauche. Il continuait dans la même direction jusqu'au moment où je m'aperçus qu'il me conduisait droit sur la maison.

J'avançaï avec de grandes précautions en m'arrêtant à chaque instant pour prêter l'oreille. J'avais fait peut-être cent mètres quand il me parut entendre soudain un bruit étouffé, quelque part plus bas, dans ce couloir. Le cœur battant, j'écoutai. Le bruit se précisait et semblait se rapprocher. Je pouvais à présent l'entendre distinctement. C'était un bruit de pattes qui

couraient. Dans ces premiers moments de frayeur, je restai là, hésitant, ne sachant si je devais avancer ou reculer. Réalisant soudain que c'était la meilleure chose à faire, je m'adosai à la paroi rocheuse de droite, je levai ma chandelle au-dessus de ma tête et j'attendis, le fusil à la main, en maudissant la curiosité insensée qui m'avait conduit là.

Je n'eus pas longtemps à attendre ; quelques secondes seulement, et deux yeux émergeant de l'obscurité vinrent réfléchir la lumière de ma chandelle. Je levai mon fusil en me servant de ma seule main droite et je me hâtai de viser. Au moment où je faisais ce geste, quelque chose bondit hors de l'obscurité en poussant des aboiements joyeux qui éveillèrent des échos, comme le tonnerre. C'était Pepper. Comment il avait réussi à descendre dans la faille, je n'arrivais pas à l'imaginer. Mais, en le caressant d'une main un peu nerveuse, je m'aperçus qu'il était trempé. J'en conclus qu'en essayant de me suivre, il était tombé à l'eau ; de là, il ne lui avait pas été difficile de grimper.

J'attendis une minute, le temps de me remettre, et je poursuivis mon chemin. Pepper me suivait tranquillement. J'étais heureux de le sentir près de moi. Il me tenait compagnie et, dans une certaine mesure, en l'ayant sur mes talons, je me sentais plus courageux. Je savais aussi avec quelle rapidité son ouïe fine détecterait éventuellement la présence de toute créature indésirable au sein de cette obscurité.

Nous avons ainsi avancé lentement pendant quelques minutes ; le sentier nous menait toujours directement à la maison. S'il continuait assez loin, nous nous trouverions bientôt exactement au-dessous. J'ouvris la marche, en avançant avec précautions, pendant encore cinquante mètres. Et puis je m'arrêtai, en levant la lumière. Heureusement que je l'ai fait ! Car trois pas plus loin, le sentier cessait d'exister et il y avait à la place un gouffre noir qui me donna le frisson.

Je m'avançai avec circonspection et je regardai vers le bas ; mais je ne voyais rien. Alors, j'allai sur la gauche du passage pour voir si le sentier ne se continuait pas. Là, contre la paroi, je trouvai une piste étroite d'un mètre de largeur au maximum, qui montait. Je m'y engageai avec précautions ; mais je ne tardai pas à le regretter. Car, après quelques pas, le chemin, déjà fort étroit, se réduisait à une simple corniche, avec d'un côté cette muraille de roc s'élevant bien haut et, de l'autre côté, un gouffre béant. Je ne pouvais pas m'empêcher d'imaginer la situation désespérée dans laquelle je me serais trouvé si j'avais été attaqué en cet endroit, sans avoir la place de me retourner, et alors que le simple recul de mon fusil aurait suffi à me précipiter la tête la première dans le précipice.

À mon grand soulagement, la piste s'élargissait brusquement un peu plus loin, pour reprendre ses dimensions antérieures. Je remarquai à présent que le sentier s'orientait régulièrement vers la droite ; au bout de quelques minutes, je m'aperçus que je ne

progressais plus ; je faisais simplement le tour du gouffre.
J'étais évidemment parvenu à l'extrémité du grand passage.

Cinq minutes plus tard, je me retrouvais à mon point de départ ; j'avais fait le tour complet de ce que je croyais être un vaste puits, dont l'entrée devait avoir au moins cent mètres de diamètre.

Pendant quelque temps, je restai là, perdu dans mes réflexions.
« Qu'est- ce que tout cela veut dire ? » Telle était la question qui ne cessait de se poser.

J'eus une idée, et je cherchai partout une pierre. Je trouvai un fragment de rocher de la taille d'un petit pain. Je plantai la chandelle dans une crevasse du sol, je m'écartai du bord et, après avoir pris un peu d'élan, je lançai la pierre dans le gouffre - mon idée étant de l'envoyer assez loin pour qu'elle ne heurte pas les parois. J'avançai d'un pas et prêtai l'oreille ; mais tout resta parfaitement silencieux et, pendant au moins une bonne minute, aucun bruit ne nous parvint de l'obscurité.

J'en conclus que la profondeur du trou devait être immense ; car, si la pierre avait heurté quoi que ce fût, elle était assez grosse pour déclencher dans cet étrange endroit une série d'échos ininterrompus. La caverne m'avait déjà renvoyé, en les multipliant à l'infini, le bruit de mes pas. L'endroit était terrifiant ; j'aurais volontiers rebroussé chemin en laissant sans solution

les mystères de ces solitudes ; mais cela serait revenu à m'avouer battu.

J'eus une idée pour essayer d'avoir une vue du gouffre. En plaçant mes chandelles sur le pourtour du trou, je pourrais avoir, au moins, un vague aperçu de cet endroit.

Je comptai quinze chandelles dans le paquet que j'avais apporté ; ma première intention, comme je l'ai déjà dit, ayant été d'en faire une seule et unique torche. J'entrepris de les planter régulièrement autour de la bouche du puits, à une vingtaine de mètres les unes des autres.

Après avoir achevé le cercle, je me mis dans le passage et je m'efforçai de me faire une idée de l'endroit. Mais je m'aperçus aussitôt que le nombre de chandelles était tout à fait insuffisant. Elles parvenaient à peine à faire ressortir l'obscurité du puits. Mais elles me confirmèrent dans l'opinion que je m'étais faite sur la dimension de son ouverture ; elles ne me permettaient pourtant pas de distinguer rien de ce que j'aurais voulu voir ; cependant, le contraste qu'elles faisaient avec les épaisses ténèbres me plaisait étrangement. C'était comme si quinze étoiles minuscules avaient brillé à travers la nuit souterraine.

Bien que je sois resté là sans bouger, Pepper poussa un hurlement subit, qui fut repris par l'écho et répété avec des variations effroyables qui s'éteignirent lentement. Je levai vivement la chandelle que j'avais conservée et je baissai les

yeux sur le chien ; au même instant, je crus entendre un ricanement diabolique qui sortait des profondeurs silencieuses du puits. Je sursautai ; puis je me dis que c'était, probablement, l'écho du hurlement de Pepper.

Ce dernier s'était éloigné de moi et avait avancé de quelques pas dans le passage ; il reniflait le sol rocheux ; je crus l'entendre laper. J'allai près de lui en tenant ma chandelle assez bas. En marchant, j'entendais que mon soulier était plein d'eau ; la lumière se reflétait sur quelque chose de brillant qui passait sous mes pieds et allait rapidement vers le puits. Je me baissai davantage et regardai ; puis je laissai échapper une exclamation de surprise.

D'un point situé plus haut sur le sentier, de l'eau s'écoulait à flots en direction de la grande ouverture, en grossissant de seconde en seconde.

De nouveau, Pepper poussa un hurlement profond, courut à moi, saisit ma veste et tenta de m'entraîner vers l'entrée. Je le renvoyai d'un geste d'impatience et allai rapidement vers le mur de gauche. S'il arrivait quelque chose, je devais être adossé au mur.

Tandis que je regardais avec inquiétude le haut du sentier, ma chandelle fit naître un reflet tout en haut du passage. Au même instant, j'entendis un grondement d'abord faible, mais qui s'amplifia et qui finit par emplir le gouffre d'un vacarme

assourdissant. Du puits vint un écho profond et caverneux, comme le sanglot d'un géant. J'avais bondi de côté, sur l'étroite corniche cernant le puits ; en me retournant, je vis comme un grand mur d'écume tout balayer à côté de moi et se jeter tumultueusement dans le puits. Une pluie de gouttelettes d'eau fut projetée, éteignit ma chandelle et me mouilla jusqu'aux os. Je tenais toujours mon fusil. Les trois chandelles les plus proches s'éteignirent ; mais la plus éloignée donnait encore une lueur tremblotante. Après cette première cataracte, le flot se régularisa pour prendre la forme d'un cours d'eau d'environ trente centimètres de profondeur ; je ne pus m'en apercevoir qu'après avoir réussi à sauver l'une des chandelles allumées et être parti en reconnaissance. Par bonheur, Pepper m'avait suivi au moment où je sautais sur la corniche, et, maintenant, très assagi, il se collait contre moi.

Un bref examen me permit de voir que l'eau occupait tout le passage et s'écoulait à une vitesse vertigineuse. Pendant que j'étais là, le flot avait déjà grossi. Pour savoir ce qui s'était passé, j'en étais réduit aux conjectures. D'une façon ou d'une autre, l'eau qui était dans le ravin avait fait irruption dans le passage. Dans ce cas, son volume ne ferait qu'augmenter au point qu'il finirait par devenir impossible de m'en aller. Cette pensée était à elle seule terrifiante. Il fallait partir le plus vite possible.

Je pris mon fusil par la crosse et sondai l'eau. J'en avais un peu au- dessous des genoux. Elle faisait un bruit assourdissant en

s'engouffrant dans le puits. Après avoir appelé Pepper, j'entrai dans l'eau en utilisant mon fusil comme un bâton. L'eau se mit immédiatement à bouillonner au-dessus de mes genoux, presque en haut de mes hanches, et elle se précipitait à une grande vitesse. Pendant un court moment, je perdais presque pied ; mais la pensée de ce qui se trouvait derrière moi me donna une énergie féroce et, pas à pas, j'avançai.

Tout d'abord, je ne sus rien de Pepper. J'avais assez de mal à me tenir sur mes jambes ; si bien que, lorsqu'il fit son apparition à côté de moi, je fus au comble de la joie. Il pataugeait courageusement. C'est un grand chien, avec de longues pattes minces, et je suppose que l'eau a moins de prise sur lui que sur moi. En tout cas, il se débrouillait beaucoup mieux. Il marchait devant, comme un guide, et semblait me venir en aide sciemment en brisant la force de l'eau. Nous avançons ainsi pas à pas, en nous donnant beaucoup de mal, en haletant, jusqu'au moment où nous nous trouvâmes avoir franchi sans encombre une centaine de mètres. Est-ce parce que je me suis mis à faire moins attention, ou bien parce que le sol rocheux est devenu glissant, je ne sais. Toujours est-il que je suis tombé la tête la première. L'eau déferla immédiatement sur moi en cataracte et m'entraîna à une vitesse terrifiante vers ce gouffre sans fond. Je me débattais frénétiquement, mais il m'était impossible de reprendre pied. J'étais dans une situation désespérée, j'étouffais, je coulais. Presque aussitôt, je me sentis

saisi par mon vêtement, et je cessai d'être entraîné. C'était Pepper. Ne me voyant plus, il était revenu en courant à travers cet affreux tourbillon pour me chercher, il m'avait saisi et il me tenait en attendant que je puisse me remettre sur pieds.

J'ai le souvenir d'avoir vu, pendant un moment, plusieurs lumières. Mais je n'en suis pas tout à fait sûr. Si mes impressions sont exactes, j'ai dû être entraîné jusqu'à l'extrême bord de cet horrible gouffre avant que Pepper ne réussisse à m'arrêter. Et les lumières ne pouvaient pas être autre chose, bien entendu, que les chandelles que j'avais laissées allumées un peu plus loin. Mais, comme je l'ai dit, je n'ai aucune certitude. Mes yeux étaient pleins d'eau et j'avais été vivement secoué.

J'étais donc là, avec mon fusil inutilisable, sans lumière, l'esprit confus et triste, avec l'eau qui montait toujours ; je ne pouvais compter que sur mon vieil ami Pepper pour m'aider à sortir de ce lieu infernal.

Je faisais face au torrent. C'était le seul moyen d'éviter pour un moment d'être emporté ; le vieux Pepper lui-même n'aurait pas pu me maintenir longtemps contre ce raz de marée sans mon aide, même aveugle.

Une minute peut-être s'écoula, mais c'en furent au moins cinq pour moi ; et puis, peu à peu, je repris mon chemin tortueux. Ainsi commença la plus sinistre lutte contre la mort ; mais je comptais bien en sortir victorieux. Lentement, furieusement, presque sans espoir, j'ai déployé toutes sortes d'efforts ; et le

fidèle Pepper me conduisait, me tirait, pour monter, pour avancer, jusqu'à ce que je voie enfin devant moi briller une lumière bénie.

C'était l'entrée. Quelques mètres encore et je parvenais à l'ouverture, avec l'eau qui sortait de toutes parts pour venir bouillonner autour de ma taille.

Je comprenais à présent la cause de la catastrophe. Il pleuvait très fort, à torrents même. La surface de la mare était arrivée au niveau de l'ouverture

- mais non ! elle était au-dessus. La mare s'était trouvée gonflée par la pluie et avait prématurément grossi ; car, à la vitesse que mettait le ravin à se remplir, il aurait encore fallu deux jours pour que l'eau atteigne l'entrée.

Par bonheur, la corde qui m'avait servi à descendre pendait dans l'ouverture, au-dessus des eaux qui faisaient irruption. J'en pris le bout, que je nouai solidement autour du corps de Pepper ; et puis, rassemblant mes dernières forces, je commençai à escalader la paroi. Quand je parvins sur le bord du puits, j'étais au dernier degré de l'épuisement. J'avais encore un effort à fournir : hisser Pepper jusqu'à ce qu'il se trouve en sûreté.

Lentement et péniblement, je halai sur la corde. Une ou deux fois, je crus être obligé d'abandonner ; car Pepper était lourd et j'étais exténué. Cependant, renoncer aurait signifié une mort

certaine pour le pauvre vieux chien, et rien que cette pensée m'incitait à déployer des efforts surhumains. Je n'ai qu'un souvenir très confus de la fin de tout cela. Je me souviens d'avoir tiré, à n'en plus finir. Je me rappelle vaguement avoir vu surgir le museau de Pepper sur le bord du puits après cette interminable épreuve. Et puis tout sombra dans le noir.

LA TRAPPE DE LA GRANDE CAVE

Je crois m'être évanoui ; car la chose dont je me souviens ensuite, c'est d'avoir ouvert les yeux en pleine obscurité. J'étais couché sur le dos, une jambe repliée sous l'autre, Pepper me léchait les oreilles. J'étais horriblement courbatu, ma jambe était insensible depuis le genou jusqu'au pied. Je suis resté couché ainsi pendant quelques minutes, complètement hébété ; et puis, lentement, je me suis mis sur mon séant, au prix d'un gros effort, et j'ai regardé autour de moi.

La pluie s'était arrêtée, mais les arbres continuaient à s'égoutter, tristement. Un bruit continu d'eau courante montait du puits. J'avais froid, je frissonnais. Mes vêtements étaient trempés, j'avais mal partout. La vie revint très lentement dans ma jambe engourdie et, au bout d'un moment, je tentai de

me mettre debout. J'y parvins à la deuxième tentative ; mais j'étais-chancelant et particulièrement faible. J'avais l'impression que j'allais tomber malade et je trouvai moyen d'aller, en trébuchant à chaque pas, dans la direction de la maison. Je marchais d'une façon désordonnée, tout s'embrouillait dans ma tête. Des élancements aigus me traversaient les membres à chaque enjambée.

J'avais peut-être fait trente pas quand un cri de Pepper attira mon attention et me fit me retourner tout d'un coup vers lui. Le vieux chien essayait de me suivre, mais il ne pouvait pas à cause de la corde qui m'avait servi à le hisser, mais qui était restée attachée autour de son corps, tandis que l'autre bout n'était toujours pas dénoué de l'arbre. J'étais sans forces ; je me battis un moment avec les nœuds qui étaient serrés et mouillés ; je n'arrivais pas à les défaire. Alors, je pensai à mon couteau et, en un instant, la corde était coupée.

Comment je parvins à la maison, je le sais à peine, et je me rappelle encore moins les jours qui suivirent. Il y a une chose dont je suis certain, c'est que sans ma sœur, son affection et ses soins inlassables, je ne serais pas en train d'écrire ce récit en ce moment.

Lorsque je repris conscience, ce fut pour m'apercevoir que j'étais resté couché près de deux semaines. Il fallut encore une semaine pour que j'aie la

force d'aller me promener dans les jardins. Même alors, je n'étais pas assez solide pour pousser jusqu'au puits. J'aurais voulu demander à ma sœur jusqu'à quelle hauteur l'eau était montée ; mais j'estimais sage de ne pas faire allusion devant elle à ce genre de question. Dès cette époque, je m'étais fait une règle de ne jamais parler des choses étranges qui pouvaient se passer dans cette vaste maison ancienne.

Il fallut encore deux jours pour que je trouve le moyen d'aller jusqu'au puits. Pendant ces quelques semaines d'absence, un changement prodigieux s'était opéré. Au lieu du ravin divisé en trois parties, je voyais un grand lac dont la surface paisible réfléchissait la lumière. L'eau était montée jusqu'à ne plus être distante du bord du puits que d'une brasse. Le lac n'était agité qu'en un point, au-dessus de l'endroit où, très loin sous les eaux silencieuses, s'ouvrait l'entrée du vaste puits souterrain. Là, il y avait un bouillonnement continu et, par moments, une sorte de gargouillis sanglotant montait étrangement des profondeurs. En dehors de cela, il n'y avait rien à dire de ce qui se cachait en dessous. J'en vins à admirer la façon merveilleuse dont les choses s'étaient arrangées. L'entrée de l'endroit d'où étaient venues les choses porcines était murée et j'avais l'impression qu'il n'y avait plus rien à craindre de ce côté. Mais j'avais en même temps la sensation que je n'en apprendrais jamais davantage sur l'origine de ces terribles choses. C'était complètement fermé et dissimulé pour toujours à la curiosité des hommes.

Sachant ce que l'on sait sur ce trou infernal, il est étrange de constater à quel point cette appellation de puits était appropriée. On se demande d'où vient ce nom et quand il a été donné. On conclut tout naturellement que ce sont la forme et la profondeur du ravin qui ont suggéré ce nom de « puits ».

Cependant, n'est-il pas possible que sa signification aille plus loin, qu'il y ait là une allusion au puits prodigieux qui s'enfonce loin dans la terre sous la vieille maison ? Sous cette maison ! Même aujourd'hui, cette idée est pour moi étrange et terrible. Car j'ai prouvé, sans laisser place à la moindre hésitation, que le puits s'ouvre exactement sous la maison, celle-ci étant soutenue, quelque part au-dessus de son centre, sur une sorte de voûte de roc solide.

Il se trouva ainsi que, ayant l'occasion de descendre dans les caves, j'eus l'idée de rendre visite au grand caveau où se trouve la trappe et de voir si tout était dans l'état où je l'avais laissé.

En arrivant là, je m'avançai lentement vers le centre jusqu'à ce que j'arrive à la trappe. Les pierres y étaient bien empilées, exactement comme elles étaient la dernière fois. J'avais une lanterne et je me dis que le moment serait bien choisi pour aller voir ce qu'il y avait sous le grand panneau de chêne. Je posai la lanterne par terre, je saisis l'anneau et j'ouvris la porte. Au même instant, la cave se remplit d'un bruit de tonnerre qui prenait naissance très loin en dessous. Un vent humide me souffla au visage en m'apportant un nuage de fines

gouttelettes. Je relâchai donc la trappe, très vite, avec un étonnement mêlé de peur.

Je restai là un moment, intrigué, mais pas spécialement effrayé. Il y avait longtemps que j'étais délivré de la peur hallucinante des choses porcines ; mais j'étais certainement nerveux et étonné. Alors, je fus pris d'une idée soudaine, et, très énervé, je soulevai la lourde porte. Je la laissai dressée debout, je pris la lanterne, me mis à genoux et l'introduisis dans l'ouverture. Je recevais le vent humide et les gouttelettes d'eau dans la figure, si bien que je ne pouvais rien voir. Même quand mes yeux furent dégagés, je ne pouvais toujours rien voir que l'obscurité et des tourbillons de gouttelettes d'eau.

Voyant qu'il était inutile de distinguer quoi que ce fût avec une lumière placée si haut, je cherchai dans mes poches un morceau de corde pour faire descendre la lanterne dans l'ouverture. Mais, en la manipulant, je la laissai glisser dans le trou noir. Je la regardai tomber pendant un bref instant, et je vis la lumière briller sur un tourbillon d'écume blanche à vingt-cinq ou trente mètres plus bas. Puis, elle disparut. Mon hypothèse se vérifiait ; je connaissais la cause de cette humidité et de ce bruit. La grande cave était en communication avec le puits par l'intermédiaire de la trappe qui s'ouvrait juste au-dessus ; et cette humidité venait des gouttelettes s'élevant au-dessus de l'eau et tombant dans les profondeurs.

En un instant, j'avais ainsi l'explication de certaines choses qui m'avaient intrigué jusque-là. À présent, je pouvais comprendre

pourquoi les bruits – la première nuit de l'invasion – me faisaient l'impression de venir directement de sous mes pieds. Et le ricanement qui s'était fait entendre quand j'avais soulevé la trappe pour la première fois ! Quelques choses porcines avaient dû se trouver juste au-dessous de moi.

Je fus frappé par une autre pensée. Est-ce que toutes les créatures étaient noyées ? Pouvaient-elles se noyer ? Je me rappelais que je n'avais pu trouver aucune trace indiquant que mes coups de feu avaient bien porté.

Étaient-elles douées de vie, dans le sens où nous l'entendons, ou bien étaient-elles des goules ? J'étais là, dans l'obscurité, à fouiller dans mes poches pour trouver des allumettes, et ces pensées se pressaient dans ma tête. À présent, j'avais ma boîte à la main ; j'en grattai une puis j'allai fermer la trappe, j'entassai les pierres dessus et sortis des caves.

Ainsi, je suppose que l'eau continue à couler dans un bruit de tonnerre dans ce gouffre sans fond de l'Enfer. J'éprouve quelquefois un désir inexplicable de descendre dans la grande cave, de soulever la trappe et de scruter son impénétrable noirceur, au milieu de cette bruine. Ce désir devient parfois impératif, irrésistible. Je ne suis pas poussé par la seule curiosité, mais c'est plutôt comme si une influence inexplicable était à l'œuvre. Cependant, je n'y descends jamais ; j'ai l'intention de combattre cette envie étrange, et de m'en

débarrasser, comme je le ferais d'une tendance impie à vouloir me détruire.

L'idée qu'une force intangible puisse s'exercer peut sembler déraisonnable. Cependant, mon instinct m'avertit qu'il n'en est rien. Dans ces questions, il vaut mieux se fier à son instinct qu'à sa raison.

Une idée s'impose à moi avec de plus en plus d'insistance : j'habite une bien étrange maison, et une maison terrible. Et j'ai commencé à me demander si j'agis bien sagement en y restant. Cependant, si j'en parlais, où donc pourrais-je aller pour trouver la solitude, le sentiment de sa présence[1]

, sans lequel ma pauvre vieille vie ne serait pas tolérable ?

LA MER DU SOMMEIL

Pendant longtemps après le dernier incident relaté dans mon journal, j'ai sérieusement envisagé de quitter cette maison, et je l'aurais probablement fait sans un grand et merveilleux événement dont je vais maintenant parler.

Quelle heureuse inspiration j'ai eue de rester ici – en dépit de ces visions, de ces apparitions de choses inconnues et

inexplicables ; car, si j'étais parti, je n'aurai pas revu le visage de celle que j'aimais. Peu de gens l'ont su ; aujourd'hui, à part ma sœur Mary, tout le monde l'ignore, mais en effet, j'ai aimé un être... que j'ai perdu, hélas !

Je voulais écrire l'histoire de ces jours de bonheur de jadis ; mais ce serait rouvrir de vieilles blessures ; cependant, pourquoi m'en soucier après ce qui est arrivé ? Car elle est sortie de l'inconnu pour venir à moi. D'une étrange manière, elle m'a averti ; elle m'a mis violemment en garde contre cette maison ; elle m'a supplié de la quitter ; mais elle a reconnu que, si je m'étais trouvé ailleurs, elle ne serait pas venue m'y retrouver. Mais, cependant, elle continuait à me mettre en garde avec beaucoup d'insistance ; elle me disait que cette maison était depuis longtemps abandonnée au Diable, soumise à des lois sinistres dont personne ici-bas ne sait rien. Et... je lui demandais encore une fois si elle viendrait me voir ailleurs, et elle restait sans répondre.

C'est ainsi que j'ai été dans cet endroit qu'elle désignait, dans les chers discours qu'elle m'adressait, sous le nom de Mer du Sommeil. Je m'étais attardé à lire dans mon cabinet de travail ; j'ai dû m'assoupir sur mon livre. Je me suis réveillé en sursaut et je me suis mis sur mon séant. J'ai regardé un moment autour de moi, intrigué, avec l'impression qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. La pièce était comme envahie par une sorte de brume qui ouatait les contours des meubles.

Cette brume s'épaissit graduellement ; elle semblait ne sortir de rien. Et puis une douce lumière blanche se répandit dans la pièce. Les flammes des chandelles brûlaient toujours, mais elles étaient devenues plus pâles. Je regardai d'un côté et de l'autre et je constatai que je pouvais encore

distinguer tous les meubles ; mais sous un aspect curieusement irréel ; c'était plutôt comme si des fantômes de meubles avaient pris leur place.

Je les vis graduellement s'effacer, jusqu'à s'anéantir. Je regardai de nouveau les bougies. Elles brillaient faiblement ; elles devinrent de plus en plus irréelles, puis s'éteignirent. La pièce était pleine d'une pénombre blanche, mais cependant doucement rayonnante, comme une brume lumineuse. Au-delà, je ne voyais plus rien. Les murs eux-mêmes s'étaient évanouis.

Je perçus bientôt un bruit faible et continu qui se frayait un chemin à travers le silence environnant. Je tendis l'oreille attentivement. Il se faisait plus net et je crus bientôt entendre la respiration d'un océan immense. Je ne peux pas dire combien de temps cela dura, mais, au bout d'un moment, il me sembla que je pouvais percer ce brouillard.

Lentement, je m'aperçus que j'étais sur le bord d'une mer immense et silencieuse. Cette plage s'étendait à perte de vue, sur ma gauche et sur ma droite, et son contour était doux. Devant moi, il y avait l'immensité paisible d'un océan endormi.

Il me semblait par moments voir luire un vague reflet sous sa surface, mais je n'en étais pas sûr. Derrière moi, se dressaient, jusqu'à une hauteur vertigineuse, des falaises noires et arides. Au-dessus, le ciel était d'une couleur uniformément grise et froide. Ces lieux étaient éclairés par un extraordinaire globe de lumière pâle qui flottait un peu au-dessus de l'horizon lointain et répandait sur les eaux calmes une écume de lumière.

Au-delà du doux murmure de la mer, c'était un calme total. Je restai là un long moment, examinant toutes ces étrangetés. Il me sembla voir alors une bulle d'écume blanche émerger des profondeurs et, je ne sais toujours pas comment, j'avais les yeux posés sur – mais non ! – je regardais dans son visage – que dis-je – dans son âme ; elle me regardait à son tour avec une telle expression, où la joie se mêlait à la tristesse, que je courus aveuglément vers elle ; je lui criai des choses étranges, dans une véritable angoisse faite de souvenirs, de terreur, d'espoir, je lui demandai de venir me retrouver. Mais elle restait là, posée sur la mer, et se contentait de secouer tristement la tête. Dans ses yeux luisait encore la vieille tendresse, cette lumière terrestre, que j'étais arrivé à reconnaître entre mille choses depuis que nous étions séparés.

Devant ce refus, j'étais de plus en plus désespéré ; j'essayais de marcher dans l'eau pour aller jusqu'à elle ; je le voulais, mais je ne le pouvais pas. Quelque chose me retenait, il y avait comme une invisible barrière et j'étais contraint de rester où j'étais et de

lui crier, de toute mon âme : « Oh ! ma Chérie ! ma Chérie !... » Je ne pouvais rien dire d'autre, mais je le disais intensément. Et alors, elle est venue, très vite, elle m'a touché, et c'était comme si le ciel s'était entrouvert. Quand je tendis les mains vers elle, elle m'écarta pourtant de ses mains tendres mais impératives, et j'étais déconcerté...

Note - À partir d'ici, l'écriture devient indéchiffrable en raison du mauvais état du manuscrit. Je transcris ci-dessous certains fragments lisibles. (L'éditeur.)

FRAGMENTS

(Passages lisibles des feuilles détériorées.)

... à travers les larmes... le bruit de l'éternité dans mes oreilles, nous avons été séparés... Elle que j'aime. Ô ! mon Dieu !...

Je restai abasourdi pendant un long moment, puis je me retrouvai seul dans la nuit. Je compris que je retournais, une fois de plus, dans l'univers connu. Je sortis bientôt de cette immense obscurité. J'avais été parmi les étoiles... un long moment... le Soleil, très loin, là-bas.

J'entrai dans le golfe qui sépare notre système des autres soleils extérieurs. En traversant très vite les ténèbres qui nous séparent, je surveillais régulièrement notre Soleil qui augmentait en éclat et en dimensions. Une fois, je me retournai pour

regarder les étoiles et je les vis, en quelque sorte, glisser dans mon sillage, se détacher sur l'immensité de la nuit, si rapide était la course de mon esprit.

Je me rapprochais de notre système, je pouvais à présent voir briller Jupiter. Un peu plus tard, je distinguai la lueur froide et bleue de la Terre... J'eus un moment de désarroi. Tout ce qui entourait le Soleil avait l'aspect d'objets brillants, se déplaçant à grande vitesse. À l'intérieur, près de la magnificence déchaînée du Soleil, tournaient en cercle deux points lumineux et, plus loin, il y avait une tache bleue, brillante, dont je savais que c'était la Terre. Elle faisait le tour du Soleil dans un laps de temps qui ne paraissait pas durer plus d'une minute terrestre.

... plus près à grande vitesse. Je voyais les émanations de Jupiter et de Saturne qui tournoyaient, à des vitesses incroyables, sur d'énormes orbites. Et je me rapprochais sans cesse, contemplant cet étrange spectacle - la ronde des planètes autour du Soleil. C'était comme si le temps s'était trouvé aboli pour moi ; si bien que, pour mon esprit désincarné, une année n'était rien de plus qu'un simple instant pour une âme liée à la Terre.

La vitesse des planètes semblait s'accélérer ; peu après, je regardais le Soleil, entouré de cercles de feu de différentes couleurs, comme des chevelures - le périple des planètes se pressant à une vitesse énorme autour de ce foyer central...

... le Soleil grossissait comme s'il avait bondi à ma rencontre... Et à présent, je me trouvais sur le trajet des planètes extérieures et je volais rapidement, vers le point où la Terre, étincelante à travers la splendeur bleue de son orbite, comme au travers d'un brouillard ardent, faisait le tour du Soleil à une vitesse monstrueuse...

Note - L'examen le plus attentif ne m'a pas mis en mesure de déchiffrer plus avant la partie endommagée du manuscrit. Celui-ci redevient lisible à partir du chapitre intitulé : Un bruit dans la nuit.

UN BRUIT DANS LA NUIT

J'en arrive maintenant au plus étrange des événements qui se soient produits dans ma maison des mystères. Cela s'est passé très récemment - il y a moins d'un mois, et je suis presque certain que ce que j'ai vu est, en réalité, la fin de, tout. Voici cependant mon histoire.

Je ne sais pas comment cela se passe ; mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais pu relater les événements à mesure qu'ils se produisaient. C'était comme si j'avais été obligé d'attendre un

instant pour recouvrer mon équilibre, pour assimiler, s'il y avait lieu, les choses que j'avais entendues ou vues. Il n'y a aucun doute, il faut qu'il en soit ainsi ; en attendant, je vois les choses avec plus d'exactitude, je me trouve, pour les exposer par écrit, dans un état d'esprit plus calme et plus objectif. Cela soit dit en passant.

Nous sommes en ce moment à la fin novembre. Mon histoire a trait à des événements qui se sont déroulés pendant la première semaine de ce mois.

Il était environ onze heures du soir. Pepper et moi, nous nous tenions mutuellement compagnie dans le cabinet de travail ; je lisais, si étonnant que cela puisse paraître, la Bible. Depuis ces derniers jours, je m'étais pris d'un intérêt croissant pour ce grand livre vénérable. Un tremblement très net se mit soudain à agiter la maison ; on entendit au loin comme un bourdonnement qui s'amplifia rapidement pour devenir un hurlement étouffé. Cela me rappelait, en énorme, le bruit que fait une pendule lorsque le cran d'arrêt est retiré et que le ressort se dévide d'un seul coup. Le bruit semblait venir de très haut, dans les ténèbres. Il n'y eut pas de répétition. Je regardai Pepper. Il dormait paisiblement.

Graduellement, ce bruit diminua, et il fut suivi d'un long silence.

La fenêtre du bout de la pièce, qui s'avance très loin de sorte qu'elle est exposée à la fois à l'est et à l'ouest, s'éclaira aussitôt. J'étais intrigué ; après un instant d'hésitation, je traversai la

pièce et tirai le volet. Je vis à l'horizon le Soleil se lever régulièrement, d'une manière parfaitement perceptible. Je pouvais le voir se déplacer vers le haut du ciel. En une minute, semblait-il, il avait atteint la cime des arbres au travers desquels je le regardais. Il montait, il montait... Il faisait à présent grand jour.

J'entendis un bourdonnement aigu de moustique. Je regardai autour de moi et je compris que cela venait de la pendule. Le temps que je la regarde, elle avait avancé d'une heure. L'aiguille des minutes se déplaçait autour du cadran plus vite qu'une aiguille normale. Celle des heures allait très vite, de division en division. J'étais médusé. Un moment après, du moins il me sembla, les deux chandelles s'éteignirent, presque en même temps. Je me retournai rapidement du côté de la fenêtre ; j'avais vu en effet l'ombre des croisées sur le sol avancer vers moi, comme si une grande lampe avait été promenée devant la fenêtre.

À présent, le Soleil s'était élevé très haut dans le ciel ; on le voyait se déplacer. Il passa au-dessus de la maison dans un mouvement extraordinaire. Lorsque la fenêtre entra dans l'ombre, j'assistai à un spectacle aussi étonnant. Les nuages - il faisait beau - ne traversaient pas le ciel tranquillement ; ils vagabondaient à toute vitesse, comme si le vent avait soufflé à la vitesse de cent cinquante kilomètres à l'heure. Et ils changeaient en même temps de forme à raison d'un millier de

fois par minute, comme s'ils avaient été animés d'une vie étrange ; et ils disparaissaient. D'autres arrivaient et se trouvaient escamotés de la même façon.

À l'ouest, je vis le Soleil plonger d'un mouvement sans heurt, mais d'une incroyable rapidité. À l'est, les ombres de toute chose s'avançaient à la rencontre de la pénombre qui arrivait. Le mouvement des ombres était visible à mes yeux – celles des arbres agités par le vent suivaient un cheminement furtif et contorsionné. C'était un étrange spectacle.

La pièce commença vite à s'obscurcir. Le Soleil glissait vers l'horizon et semblait devoir disparaître à mes yeux, presque d'un seul coup. Dans la grisaille de cette soirée accélérée, j'aperçus le croissant d'argent de la Lune tomber du ciel au sud en se dirigeant vers l'ouest.

La soirée semblait se fondre dans une nuit presque instantanée. Au-dessus de ma tête, les nombreuses constellations allaient vers l'ouest, dans une ronde étrange et silencieuse. La Lune traversa comme en tombant les mille dernières brasses de l'abîme de la nuit, et il n'y eut plus que la lumière des étoiles...

Vers cet instant, le bourdonnement cessa, dans le coin de la pièce. La pendule s'était arrêtée. Quelques minutes passèrent et je vis le ciel s'éclairer à l'est. Une aube grise se répandait sur toute cette obscurité et cachait les

étoiles. Au-dessus de ma tête se déplaçait, sans transition, un vaste ciel de nuages gris, lourds et roulant sans cesse – un ciel nuageux qui, pendant toute une journée ordinaire de la Terre aurait dû paraître immobile. Le Soleil m'était caché ; mais, d'un moment à l'autre, le monde allait s'éclairer et s'assombrir sous des vagues de lumière subtile et d'ombre...

La lumière se déplaçait toujours vers l'ouest, et la nuit tomba sur la Terre. Une forte pluie l'accompagnait, semblait-il, ainsi qu'un vent faisant un bruit extraordinaire, comme si le mugissement d'un ouragan durant une nuit entière s'était trouvé concentré dans l'espace de moins d'une minute.

Ce bruit cessa, presque immédiatement, et les nuages se dispersèrent ; je pus ainsi, une fois de plus, apercevoir le ciel. Les étoiles se déplaçaient vers l'ouest à une vitesse étourdissante. Le bruit du vent avait cessé, mais un nouveau bruit, confus et incessant, était dans mes oreilles. Il me vint à l'esprit, pour la première fois, que je n'avais jamais été une seconde sans l'entendre, et que c'était le bruit du monde.

J'accédais ainsi à plus de compréhension quand la lumière apparut à l'est. Quelques battements de cœur, tout au plus, et le Soleil se hâtait de se lever. Je le vis à travers les arbres et, aussitôt après, il se trouvait au-dessus. Plus haut... plus haut... et tout était lumière. Décrivant une courbe rapide, il parvint à son apogée, puis tomba vers l'ouest. Je voyais le jour rouler au-dessus de ma tête sous une forme tangible. Quelques petits nuages voltigèrent en direction du nord, puis se dissipèrent. Le

Soleil plongea d'un seul coup net et rapide et, en quelques secondes, j'étais environné de pénombre.

En direction du sud et de l'ouest, la Lune plongeait rapidement. La nuit était déjà venue. Une minute, sembla-t-il, et la Lune tomba à travers les brasses de ciel nocturne qui lui restaient à parcourir. Encore une minute, ou à peu près, et vers l'est le ciel s'illuminait à l'approche de l'aube. Le Soleil bondit sur moi avec une soudaineté effrayante, et s'éleva encore plus vite vers le zénith. Puis quelque chose de nouveau apparut. Un nuage noir d'orage surgit au sud et eut l'air de parcourir en un seul instant tout le ciel. En le voyant approcher, je remarquai que son bord antérieur claquait comme un monstrueux voile noir dans le ciel, en se tordant et en ondulant rapidement ; c'était d'une ressemblance impressionnante. En un instant, l'atmosphère était envahie par la pluie, cent éclairs descendaient vers la Terre comme une douche de feu. Dans le même temps, le bruit du monde

était noyé sous le mugissement du vent, et le choc assourdissant des coups de tonnerre me faisait mal aux oreilles.

La nuit arriva au milieu de cet orage ; en l'espace d'une autre minute, l'orage passa et le même bourdonnement continu, le bruit du monde, se faisait à nouveau entendre. Au-dessus de ma tête, les étoiles glissaient rapidement vers l'ouest ; et quelque chose, peut-être la vitesse particulière qu'elles avaient

atteinte, me fit concevoir pour la première fois cette notion : le monde effectuait une révolution. Il me semblait soudain que le monde – une énorme masse sombre – accomplissait devant les étoiles une révolution visible.

L'aube et le Soleil eurent l'air d'apparaître en même temps, tellement la vitesse de rotation du monde s'était accrue. Le Soleil s'élevait suivant une longue courbe régulière. J'avais à peine conscience d'être arrivé au soir tellement il était bref. Je regardais à présent les constellations en déplacement et la Lune qui se hâtait vers l'ouest. En quelques secondes, seulement, d'après ce qu'il me semblait, elle glissait rapidement en descendant à travers le ciel bleu nocturne, et puis elle était partie. Et presque aussitôt, c'était le matin.

À présent, tout paraissait subir une nouvelle accélération. Le Soleil balaya le ciel d'un seul coup, disparut derrière l'horizon au couchant, et la nuit arriva aussi vite.

Tandis que le jour suivant commençait et finissait, je me rendis compte que la Terre s'était soudain recouverte d'une couche de neige. La nuit vint et, presque immédiatement après, le jour. Pendant la brève apparition du Soleil, la neige avait disparu, et une fois de plus, c'était la nuit.

Ainsi allaient les choses ; malgré les phénomènes incroyables que j'avais déjà vus, je ne cessais d'éprouver la plus vive terreur. Voir le Soleil se lever et se coucher dans un laps de temps pouvant s'évaluer en secondes ; voir (après un petit instant) la

Lune bondir – sous forme d’un disque pâle et grandissant sans cesse – monter dans le ciel et glisser avec une étrange rapidité d’un bout à l’autre de la grande voûte bleue, voir ensuite le Soleil lui succéder, surgir du ciel au levant, comme pour la poursuivre ; et encore une fois voir revenir la nuit, le défilé rapide et étincelant des constellations, c’était beaucoup trop pour qu’on pût y croire. Cependant, il en était ainsi – la journée passait de l’aube au crépuscule, la nuit glissait vite vers le jour, toujours de plus en plus vite.

Les trois derniers passages m’avaient permis de voir la Terre recouverte de neige qui, la nuit, pendant quelques secondes, prenait un aspect incroyablement bizarre sous la lumière rapidement mouvante de la lune qui montait et descendait. À présent, cependant, le ciel était caché par une mer de nuages couleur de plomb qui se balançaient, s’éclairaient et s’obscurcissaient alternativement à l’arrivée du jour puis de la nuit.

Les nuages détalait et disparaissaient ; j’eus encore une fois la vision du Soleil jaillissant et de la nuit qui allait et venait comme une ombre.

Le monde tournait sur lui-même, de plus en plus vite. À présent, quelques secondes suffisaient à l’écoulement d’un jour et d’une nuit ; et pourtant, cette vitesse augmentait encore.

C'est un peu plus tard que je remarquai ceci : le Soleil commençait à avoir derrière lui comme une traînée de feu, certainement due à la vitesse apparente à laquelle il traversait le ciel. Et, comme les jours allaient de plus en plus vite, chacun étant plus rapide que le précédent, le Soleil se mettait à prendre l'aspect d'une grande comète flamboyante[2] qui, à de courts intervalles réguliers, traversait le ciel dans un sillage de feu. D'une façon encore plus vraie, la Lune présentait, elle aussi, la nuit, l'aspect d'une comète ; une boule de feu pâle, singulièrement claire, qui laissait des traînées de flammes sans chaleur. Les étoiles n'étaient plus à présent que de fins cheveux de feu se détachant sur la nuit.

Une fois, je me détournai de la fenêtre et jetai un regard sur Pepper. À la lueur de l'éclair que représentait une journée, je le vis qui dormait paisiblement, et je repris le cours de mes observations.

Le soleil était en train de bondir au-dessus de l'horizon à l'est, comme une fusée stupéfiante à laquelle il ne fallait pas plus d'une ou deux secondes pour se précipiter du levant au couchant. Je n'étais plus en mesure de voir le passage des nuages dans le ciel, qui s'était plus ou moins obscurci. Les nuits étaient si brèves qu'elles ne présentaient même plus la caractéristique essentielle de la nuit, d'être obscure ; de même, les chevelures lumineuses des étoiles volantes, qui n'apparaissaient plus que faiblement. La vitesse augmentant, le

Soleil commença à se balancer très lentement du sud au nord, puis, de nouveau, très lentement du nord au sud.

Les heures passaient ainsi, et mon esprit était plongé dans une grande confusion.

Pendant tout ce temps-là, Pepper sommeillait. Ensuite, me sentant seul et désemparé, je l'appelai doucement ; il n'en tint aucun compte. Je l'appelai une seconde fois, un peu plus fort ; il continuait à ne pas bouger. J'allai à l'endroit où il était couché et le touchai du pied, pour le réveiller. Il tomba aussitôt en pièces. Ce fut bien ainsi que cela se passa : il s'effondra littéralement pour ne plus représenter qu'un petit tas d'os et de poussière.

Pendant une minute peut-être, je restai à contempler ce tas informe qui avait été Pepper. J'étais frappé de stupeur. Comment cela avait-il pu se produire ? Car je ne saisis pas tout de suite la signification sinistre de cette petite colline de cendres. Tandis que je la remuais du pied, il me vint à l'esprit que cela ne pouvait s'être produit qu'en un grand laps de temps ; des années et des années.

À l'extérieur, cette lumière voltigeante, exténuante, avait pris possession du monde ; dans la maison, devant ce petit tas de poussière et d'ossements sur le tapis, j'essayais de comprendre ce que cela signifiait. Mais je ne pouvais fournir de pensée cohérente.

En jetant un coup d'œil circulaire dans la pièce, je remarquai pour la première fois son aspect vétuste et poussiéreux. Il y avait partout de la saleté ; empilée en petit tas dans les coins, répandue sur les meubles. Le tapis était entièrement caché par ces détritrus envahissants. Des nuages de poussière jaillissaient sous mes pas, entraient dans mes narines, et ma respiration devenait sifflante comme celle d'un asthmatique.

Mon regard revint aux restes de Pepper et je me demandai à haute voix si les années s'étaient vraiment écoulées, si ce que j'avais pris pour une vision était la réalité. Une nouvelle idée me vint à l'esprit. Rapidement, mais, je le remarquais pour la première fois, en chancelant quelque peu, j'allai me regarder dans le grand miroir. Il était tellement recouvert de crasse qu'il ne réfléchissait plus rien. Je le nettoyai de mes mains tremblantes et je pus bientôt me voir. Mes appréhensions se trouvaient confirmées. Au lieu de l'homme grand, encore vigoureux que j'étais et qui paraissait à peine cinquante ans, j'avais devant moi un vieillard voûté et décrépît, aux épaules affaissées, au visage ridé. Mes cheveux, qui, quelques heures auparavant, étaient encore presque noirs comme le charbon, étaient à présent d'un blanc d'argent. Seuls les yeux étaient restés brillants. Je pus retrouver peu à peu dans cet homme hors d'âge quelques traits de ressemblance avec celui que j'étais auparavant.

Je me détournai et allai en chancelant jusqu'à la fenêtre. Je savais à présent que j'étais vieux, et cela expliquait ma démarche incertaine. Pendant un moment, je regardai avec mélancolie ce paysage brouillé par des changements incessants. Dans ce laps de temps, un an s'était écoulé, et je quittai la croisée en faisant un geste de colère. Cela me permit de voir que mes mains étaient agitées du tremblement de la vieillesse ; un bref sanglot franchit mes lèvres.

Dans un grand état d'agitation, j'allais et venais entre la fenêtre et la table, mon regard allait de ci, de là, je me sentais mal à mon aise. Comme cette pièce était délabrée ! L'épaisse couche de poussière noire adhérait partout. Le pare-feu n'était plus qu'une vague forme de rouille. Les chaînes de la pendule avaient rouillé depuis longtemps, et les poids qu'elles soutenaient, et qui n'étaient plus que deux petits cônes de vert-de-gris, étaient tombés sur le sol.

Je croyais voir l'ameublement tomber en poussière sous mes yeux. Ce n'était pas une idée que je me faisais car l'étagère à livres, qui était fixée au mur, s'effondra dans un bruit de bois pourri qui n'en peut plus ; les volumes se répandirent sur le plancher en emplissant la pièce d'un épais nuage de poussière.

Comme je me sentais fatigué ! Il me semblait entendre craquer mes articulations à chaque pas que je faisais. Je m'inquiétais de ma sœur. Était-elle morte, comme Pepper ? Tout s'était produit si vite, si soudainement. Ce devait être le début de la fin de toute chose ! J'eus l'idée de la chercher ; mais j'étais trop las.

Et puis, elle avait eu une attitude bizarre à l'égard de ces derniers événements. Ces derniers événements ! Je répétais ces mots et je ris faiblement. Je venais de me rendre compte que je parlais d'une époque remontant à un demi-siècle. Un demi-siècle ! Ce pouvait être aussi bien le double !

J'allai lentement à la fenêtre et regardai encore une fois. Je ne peux mieux décrire le défilé du jour et de la nuit, à ce moment, que comme une sorte de clignotement gigantesque et pesant. Le déroulement du temps continuait à s'accélérer ; la nuit, la Lune ne m'apparaissait plus que comme une traînée ondulante de feu pâle, qui passait d'une simple ligne lumineuse à une nébuleuse en forme de ruban, s'amenuisait encore une fois et, périodiquement, disparaissait.

Le clignotement des jours et des nuits s'accélérait. Les journées étaient devenues sensiblement plus sombres et un étrange crépuscule avait en quelque sorte pris possession de l'atmosphère. Les nuits étaient tellement plus lumineuses que l'on pouvait à peine discerner les étoiles, sauf ici et là une ligne de feu en forme de chevelure qui semblait se balancer un peu, en même temps que la Lune.

Plus vite, toujours plus vite, le clignotement du jour et de la nuit se poursuivait ; et, soudain, il me sembla que ce clignotement s'était éteint et qu'à sa place régnait une lumière relativement stable, répandue sur le monde par un éternel fleuve de feu qui

marquait un flux et un reflux d'une puissance stupéfiante, allant du nord au sud et inversement.

Le ciel était devenu beaucoup plus sombre, à sa couleur bleue se mêlait un voile épais, comme si une énorme obscurité en sortait pour se répandre sur la Terre. Mais il y avait aussi dans ce ciel une terrible clarté, et un vide étrange. À intervalles réguliers, une traînée fantomatique de feu allait en se balançant vers ce fleuve solaire, s'évanouissait pour reparaître. C'était la trajectoire à peine visible de la Lune.

En regardant encore une fois le paysage, je pris conscience d'une sorte de « voilement » brouillé qui provenait soit du fleuve solaire qui se balançait lourdement, soit des changements incroyablement rapides qui se produisaient à la surface de la Terre. À chaque instant, il arrivait que la Terre fût recouverte d'une neige qui s'évanouissait aussi vite, comme si un géant invisible avait fait « voleter » le drap blanc étendu sur le sol.

Le temps s'enfuyait et ma lassitude devenait de moins en moins supportable. Je quittai la fenêtre, traversai la pièce ; le bruit de mes pas était étouffé par l'épaisse couche de poussière. Chacun me coûtait un effort plus grand que le précédent. Tandis que j'avancais de ma démarche incertaine, mes membres et mes articulations étaient le siège de douleurs intolérables.

Arrivé près de l'autre mur, je marquai un arrêt et m'interrogeai sur mes propres intentions. Je regardai à ma gauche et

j'aperçus mon vieux fauteuil. L'idée de m'y asseoir m'apporta un vague sentiment de réconfort ; peut-être ma mélancolie et mon angoisse s'en trouveraient-elles apaisées. Cependant, j'étais si las, si vieux, si fatigué, que je ne pouvais me résoudre à faire autre chose que de rester debout là où j'étais ; j'aurais pourtant bien voulu franchir ces quelques mètres. Je restais debout, la tête me tournait. Le plancher me semblait convenir au repos ; mais il était recouvert d'une

couche de poussière si épaisse et si noire... Dans un énorme effort de volonté, je réussis à me diriger vers mon fauteuil. J'y parvins en poussant un grognement de soulagement, et je m'assis.

Tout semblait devenir de plus en plus sombre. C'était tellement étrange et imprévu. La nuit dernière, j'étais relativement vigoureux, malgré mon âge. Et, à présent, quelques heures plus tard à peine !... Je regardai le petit tas de poussière qui avait été Pepper. Des heures ! J'eus un rire faible et amer. Un rire grinçant, un rire de crécelle qui ébranla mes sens déclinants.

J'ai dû m'assoupir pendant un certain temps. Ensuite, j'ai ouvert les yeux en sursautant. Quelque part, au milieu de la pièce, il y avait eu un bruit étouffé, un bruit de chute. Je regardai et je vis vaguement un nuage de poussière qui s'élevait au-dessus d'un entassement de débris. Une autre chose tomba bruyamment près de la porte. C'était l'une des commodes ; mais j'étais

fatigué et je n'y fis pas très attention. Je fermai les yeux et restai là, comme étourdi, dans un état de demi-conscience. Une ou deux fois, j'entendis des bruits atténués, comme s'ils m'étaient parvenus à travers un épais brouillard. Ensuite, je dus m'endormir.

LE RÉVEIL

Je me réveillai en sursaut. Pendant un moment, je me demandai où j'étais. Puis la mémoire me revint...

La pièce rayonnait toujours d'une étrange lumière - moitié soleil, moitié lune. Je me sentais plus frais ; mes courbatures, ma fatigue semblaient avoir disparu. Au-dessus de ma tête, la rivière de flammes montait et descendait, vers le nord puis vers le sud, dans un demi-cercle dansant de feu. Je le voyais soudain, comme un ros dans le métier à tisser du temps, remettant à leur place les navettes des années ; c'était du moins ce que j'imaginai. Car le déroulement du temps s'était tellement accéléré qu'on ne se rendait plus du tout compte du passage du Soleil de l'est à l'ouest. Le seul mouvement apparent du flux solaire était son oscillation du nord au sud, qui

était à présent devenu si rapide qu'on l'aurait mieux désigné comme un frémissement.

Tandis que je regardais au-dehors, me revint, on ne sait trop pourquoi, le souvenir de ce dernier voyage parmi les Mondes Extérieurs[3]. Je me rappelais la vision qui m'était venue soudain, au moment où j'approchais du système solaire ; des planètes qui tourbillonnaient à toute vitesse autour du Soleil – comme si le temps avait cessé de tout gouverner et si la Machine de l'Univers était libre de parcourir une éternité en quelques instants ou en quelques heures. Le souvenir se dissipa, en même temps que cette idée plus ou moins bien comprise d'après laquelle j'aurais pu être admis à jeter un coup d'œil dans certaines périodes appartenant aux années futures. Je contemplais de nouveau le tremblement de ce fleuve solaire. La vitesse paraissait augmenter à mesure que je regardais. Pendant cette période d'observation, plusieurs existences s'écoulèrent.

Une chose me frappa soudain, comme à la fois sérieuse et grotesque : j'étais encore en vie. Je pensais à Pepper et je me demandais comment il se faisait que je n'eusse pas subi le même sort. Il avait atteint l'âge de mourir, il était mort, à la date normale, probablement. Et moi j'étais encore vivant, des centaines de milliers de siècles après le nombre d'années qui m'était imparti.

Je rêvai pendant quelque temps. « Hier... » Mais je m'arrêtai aussitôt. Hier ! Il n'y avait pas d'hier. L'hier dont je parlais avait été englouti dans l'abîme des années, des siècles. C'en était trop d'y penser, je m'en sentais tout étourdi.

Je me détournai bientôt de la fenêtre et je fis des yeux le tour de la pièce. Elle me paraissait différente – singulièrement différente. Je savais à présent ce qui me la faisait paraître si étrange à mes yeux. Elle était nue ; il n'y avait plus aucun meuble. Ma stupéfaction se dissipa peu à peu car je me rappelais que c'était là le dénouement inévitable de ce processus de décrépitude que j'avais vu se commencer avant de m'endormir. Des milliers, des millions d'années !

Il y avait sur le sol une couche de poussière qui arrivait à mi-hauteur de l'appui de la fenêtre. Cette couche s'était, pendant mon sommeil, démesurément épaissie ; elle représentait la poussière d'un nombre indicible de siècles. Sans aucun doute, des parcelles de l'ancien mobilier avaient contribué à en augmenter le volume ; et les restes réduits en poudre de Pepper, mort depuis longtemps, s'y étaient mêlés.

Je pensai immédiatement à quelque chose : je n'avais aucun souvenir d'avoir enfoncé jusqu'au genou dans la poussière après m'être réveillé. À dire vrai, un nombre de siècles incroyable s'était écoulé depuis que je m'étais approché de la fenêtre ; mais ce n'est évidemment rien en comparaison du temps incommensurable qui s'était écoulé, je le concevais, pendant que je dormais. Je me rappelais à présent m'être

endormi, alors que j'étais assis dans mon vieux fauteuil. Était-il parti... ? Je jetai un coup d'œil vers l'endroit où il se trouvait. Bien entendu, il n'y avait pas de fauteuil. Avait-il disparu avant mon réveil, ou ensuite ? S'il était tombé en poussière sous mon poids, j'aurais été certainement réveillé par le choc. Je me rappelai alors que l'épaisse couche qui recouvrait le plancher aurait suffi à amortir ma chute. Il était donc possible que j'y aie dormi pendant un million d'années ou davantage.

Tout en agitant ces pensées, je regardai de nouveau, à tout hasard, l'endroit où mon fauteuil s'était trouvé. Pour la première fois, je remarquai qu'il n'y avait aucune trace de mes pas entre cet endroit et la fenêtre. Mais alors, des siècles s'étaient écoulés depuis que je m'étais réveillé – des dizaines de milliers d'années !

Mon regard restait posé sur l'endroit où s'était jadis trouvé mon fauteuil. Soudain, je cessai d'être distrait pour devenir attentif. Je distinguai à l'endroit où il se trouvait une longue ondulation, entourée d'une épaisse couche de poussière. Cependant, ce qu'il y avait là n'était pas caché au point que je ne puisse dire ce qui causait cette sorte de pli de terrain. Je savais que c'était un corps humain – et cela me faisait frissonner d'horreur

– mort depuis des siècles, couché là, sous l'endroit où j'avais dormi. Il était couché sur son côté droit, le dos tourné vers moi. Je pouvais reconnaître, suivre des yeux la moindre courbe, le

contour adouci saupoudré de poussière noire. J'essayais de trouver une explication à sa présence. J'étais de plus en plus déconcerté, et une idée me vint : il gisait à l'endroit précis où il aurait dû tomber quand le fauteuil s'était effondré.

Une idée commença à prendre corps dans mon esprit, qui en fut tout ébranlé, car elle était hideuse, insupportable ; mais cela ne l'empêchait pas de prendre la force d'une conviction. Le corps qui se trouvait sous ce linceul de poussière était, ni plus ni moins, mon enveloppe charnelle. Je n'essayai pas de le prouver. Je le savais désormais et je m'étonnais de ne pas m'en être douté plus tôt. J'étais désincarné.

J'essayai d'adapter mes pensées à ce problème nouveau. Avec le temps – combien de milliers d'années, je ne sais – j'avais atteint une certaine sérénité qui me permettait de prêter attention à ce qui se passait autour de moi.

Je voyais à présent que le monticule allongé s'était effondré pour arriver au même niveau que la poussière répandue tout autour. De nouvelles particules impalpables s'étaient déposées au-dessus de ce mélange de poussière de tombe, moulue par les siècles. Le dos tourné à la fenêtre, je restai là un long moment. Je reprenais peu à peu mon sang-froid, et, pendant ce temps, le monde glissait vers l'avenir à travers les millénaires.

Je me mis bientôt à passer une inspection de la pièce. Je constatai que le temps commençait son œuvre de destruction en s'attaquant cette fois à cette étrange maison si ancienne.

Elle avait quelque chose de différent de toutes les autres maisons, et je n'en voulais pour preuve que le fait qu'elle ait résisté à tant d'années. Je ne crois pas avoir jamais pensé qu'elle pourrait se dégrader. Pourquoi, je n'aurais pu dire. C'est après avoir longuement médité sur la question que j'ai pleinement compris ceci : si les pierres avec lesquelles on l'avait édifiée étaient sorties d'une quelconque carrière terrestre, elle était assez ancienne pour que ces pierres aient été réduites en

poussière. Eh bien, oui ! c'était incontestablement ce qu'elles commençaient à faire, mais maintenant seulement. Le plâtre était complètement tombé des murs ; même les boiseries des pièces avaient disparu depuis bien des siècles.

J'étais là en contemplation quand, derrière moi, un morceau de verre, détaché d'une des vitres taillées en forme de diamant, tomba avec un bruit mat au milieu de la poussière accumulée sur le rebord de la fenêtre et se réduisit à un petit tas de débris. En me retournant, je vis un jour entre deux pierres du mur extérieur. Évidemment, le mortier était en train de tomber...

Au bout d'un instant, je me tournai encore une fois vers la fenêtre et regardai au-dehors. Je découvris alors que la vitesse du temps était devenue énorme. L'oscillation du fleuve solaire était assez rapide pour amener le demi-cercle de flammes à se mélanger et à se fondre dans une couche de feu qui recouvrait la moitié du ciel au sud, depuis l'est jusqu'à l'ouest.

Je quittai des yeux le ciel pour regarder plus bas, dans les jardins. Ils étaient réduits à un brouillard vert pâle et sale. J'avais l'impression qu'ils se trouvaient plus haut que par le passé ; qu'ils étaient plus rapprochés de ma fenêtre, comme s'ils s'étaient élevés d'un seul bloc. Ils étaient cependant encore beaucoup plus bas que moi ; car le rocher qui se trouve par-dessus l'ouverture du puits sur lequel la maison est bâtie est voûté jusqu'à une grande hauteur.

C'est plus tard que je remarquai un changement dans la couleur constante des jardins. Le vert pâle et sale devenait de plus en plus pâle ; il tendait vers le blanc. Après un grand laps de temps, les jardins devinrent gris verdâtre et restèrent ainsi très longtemps. Finalement, cependant, cette grisaille commença à s'effacer, comme avait fait le vert, pour passer à un blanc mort. Et cela subsista constant et sans changement. Je sus ainsi que, finalement, la neige recouvrait tout le monde septentrional.

Et ainsi, par millions d'années, le temps s'avavançait toujours à travers l'éternité, s'acheminait vers la fin... une fin à laquelle, aux jours lointains de la vie terrestre, j'avais pensé vaguement, dans les brumes de la spéculation. Et à présent, elle arrivait d'une façon dont personne n'aurait pu rêver.

Je me rappelle que, vers cette époque, je me mis à éprouver une curiosité intense, bien que morbide, pour la façon dont se produiraient les choses

lorsque viendrait la fin – mais je me semblais étrangement dépourvu d'imagination.

Cependant, le processus de dégradation se poursuivait. Les quelques vestiges de verre avaient depuis longtemps disparu ; à chaque instant, un petit bruit sourd, un petit nuage de poussière venaient annoncer qu'un nouveau fragment de mortier, un morceau de pierre étaient tombés.

Je levai de nouveau les yeux pour regarder cette nappe de feu qui s'agitait au-dessus de moi dans le firmament et descendait au loin dans le ciel du sud. J'eus à ce moment l'impression qu'elle avait perdu un peu de son éclat primitif – qu'elle était d'une couleur plus sombre et moins étincelante.

Je portai mon regard, encore une fois, sur le brouillard blanc qui représentait le paysage du monde, pour les reposer, parfois, sur la nappe de feu qui s'assombrissait, et qui était le Soleil, tout en le cachant. Par moments, je regardais derrière moi dans l'ombre de la grande pièce silencieuse, qui s'épaississait, avec son tapis lourd de poussière immobile accumulée par les siècles...

J'observais ainsi les siècles qui s'enfuyaient, perdu dans des pensées et des interrogations annihilantes pour l'âme, et gagné par un épuisement nouveau.

LA ROTATION SE RALENTIT

C'est peut-être un million d'années plus tard que je me suis aperçu, sans doute possible, que la nappe de feu qui éclairait le monde était vraiment en train de s'assombrir.

Il s'écoula encore une longue période, et ensuite toute cette énorme flamme avait viré à une couleur sombre, cuivrée. Peu à peu, elle s'assombrit, passant du cuivre au rouge cuivre et de là à une lourde teinte pourpre sombre, qui contenait un curieux reflet de sang.

La lumière diminuait d'intensité, mais je ne percevais aucun ralentissement dans la vitesse apparente du Soleil. Il s'étalait toujours pour former ce voile aveuglant et vertigineux.

Le monde, du moins ce que je pouvais en voir, était plongé dans une ombre terrifiante, comme si l'on approchait de sa fin.

Le Soleil se mourait ; de cela on ne pouvait douter. La Terre continuait à avancer en tournant sur elle-même, à travers l'espace et les siècles. Je me rappelle avoir été, à cet instant, extraordinairement perplexe. J'errais dans le chaos où les théories fragmentaires modernes s'affrontent avec la tradition biblique sur la fin du monde.

Pour la première fois, un souvenir traversa ma mémoire : le Soleil et tout son système de planètes avaient traversé l'espace à une vitesse incroyable. Cette question se posa tout d'un coup :

Pour aller où ? J'examinai longuement cette question ; mais, finalement, me rendant compte de la futilité de mes cogitations, je laissai le cours de mes pensées s'orienter vers d'autres problèmes. Ce que je me demandais de plus en plus, c'était ceci : combien de temps la maison tiendrait-elle encore ? Je me demandais également si j'étais condamné à rester sur la Terre, ainsi désincarné, à travers l'époque de ténèbres qui, je le savais, était en route. Je revins à mes spéculations sur la direction que pouvait bien prendre le Soleil dans son voyage à travers l'espace... Et un grands laps de temps, encore une fois, s'écoula. Peu à peu, avec la fuite du temps, je commençai à sentir le froid d'un grand hiver. Avec le Soleil qui s'éteignait, je me rappelai qu'il était

inévitables que le froid devînt extraordinairement intense. Lentement, lentement, les siècles glissant dans l'éternité, la Terre semblait dans une obscurité plus épaisse et plus rouge. La flamme atténuée du firmament prit une teinte plus sombre et très trouble.

Il y avait un changement, j'en étais à présent convaincu. La draperie de feu qui claquait au-dessus de ma tête et qui descendait au loin pour s'enfoncer dans le ciel du sud, s'amenuisa et se contracta. Ainsi que l'on voit les rapides vibrations d'une corde de harpe, je vis une fois de plus le fleuve

solaire osciller d'une manière vertigineuse entre le nord et le sud.

La ressemblance avec une nappe de feu disparaissait lentement et je vis clairement la pulsation du fleuve solaire se ralentir. Cependant, il vibrait encore avec une inconcevable rapidité. L'état de l'arc de feu ne cessait de diminuer. Au-dessous, le monde s'assombrissait, devenait une contrée fantomatique aux contours indistincts.

Le fleuve de flammes au-dessus de ma tête se balançait plus lentement, toujours plus lentement ; jusqu'à ce que, finalement, il oscille du nord au sud avec une grande amplitude, et comme une lourdeur. Un battement durait plusieurs secondes. Au bout d'un temps assez long, chaque oscillation de cette grande ceinture se mit à durer près d'une minute, si bien qu'au bout de pas mal de temps je cessai de distinguer ce mouvement ; et le fleuve de feu se transforma en une rivière au cours régulier qui traversait le ciel mort de sa flamme atténuée.

Après une période mal définie, l'arc de feu se mit à paraître moins net, plus estompé, fut traversé parfois de bandes noirâtres. La marche en avant, sans heurts, cessa ; je pus constater un assombrissement momentané mais régulier du monde. Cela s'accrut jusqu'à ce que, une fois de plus, la nuit descende sur la Terre déclinante à des intervalles courts mais réguliers.

Les nuits devenaient de plus en plus longues, et il en était de même des journées. Finalement, le jour et la nuit arrivèrent à durer quelques secondes, et le Soleil se montra à nouveau sous la forme d'une boule à peine visible, d'un rouge cuivré dans le brouillard se formant sur son parcours. Correspondant aux lignes obscures que l'on voyait par endroits sur son sillage, on pouvait à présent voir sur le Soleil lui-même, à demi caché, de grandes ceintures sombres.

Les années s'enfuyaient les unes après les autres dans le passé, les journées et les nuits s'écoulaient en quelques minutes. Le Soleil n'avait plus

cet aspect de queue ; il se levait et se couchait sous forme d'un prodigieux globe de bronze ardent, entouré par endroits de bandes rouge sang ; à d'autres endroits, de ces bandes sombres dont j'ai déjà parlé. Ces cercles, aussi bien les rouges que les noirs, variaient d'épaisseur. Pendant un certain temps, je ne fus pas en mesure d'expliquer leur présence. L'idée me vint ensuite qu'il était peu vraisemblable que le Soleil se refroidît régulièrement dans toute sa masse ; ces marques étaient dues, probablement, aux différences de température entre les régions ; le rouge correspondait aux parties où la chaleur était encore élevée, le noir à celles qui, déjà, étaient relativement froides.

Cela me parut bizarre que le Soleil dût ainsi se refroidir suivant des anneaux bien définis ; jusqu'au moment où je me suis

rappelé qu'il pouvait s'agir de portions isolées auxquelles l'énorme vitesse de rotation du Soleil donnait l'aspect d'une ceinture. Le Soleil était en lui-même beaucoup plus grand que celui que j'avais connu jadis ; j'en conclus qu'il devait se trouver bien plus près.

La Lune[4] continuait à se montrer la nuit, mais petite et éloignée ; la lumière qu'elle réfléchissait était si triste et si faible qu'on aurait cru voir plutôt un fantôme de la Lune de jadis.

Peu à peu, la durée des jours et des nuits augmentait ; elle arrivait à être égale à quelque chose comme une heure de la vieille Terre ; le Soleil se levait et se couchait sous la forme d'un grand disque de bronze rouge traversé de barres d'un noir d'encre. Vers cette époque, je m'aperçus que je pouvais à nouveau distinguer clairement les jardins. Car le monde était devenu très calme, mais restait sans changement. En réalité, l'expression de

« jardins » n'est pas exacte ; car il n'y avait pas de jardins – rien que je connus. À la place, je voyais une vaste plaine, s'étendant très loin. Un peu sur ma gauche, il y avait une chaîne de collines peu élevées. Tout était uniformément recouvert de neige, et celle-ci formait par endroit des monticules de glace et des crêtes.

C'est seulement à ce moment-là que j'ai pu m'apercevoir de l'abondance de la chute de neige. Dans certains endroits, la couche était très épaisse, comme en témoignait la présence

d'une grande colline abrupte et onduleuse, un peu plus loin sur ma droite ; il n'était cependant pas impossible qu'elle fût due, en partie, à une surélévation du sol. Ce qui était assez surprenant, c'était que la chaîne de collines située à ma gauche, dont

j'ai parlé déjà, n'était pas entièrement recouverte par cette neige universelle ; au contraire, je pouvais apercevoir par endroits ses pentes nues et sombres. Partout et toujours régnaient cette désolation et cet incroyable silence de mort. Ce terrible et immuable silence d'un monde qui se meurt.

Pendant tout ce temps, la durée des nuits et des jours augmentait d'une manière perceptible. Chaque jour occupait déjà deux heures, peut-être, pour aller de l'aube au crépuscule. La nuit, j'avais été surpris de ne trouver au-dessus de ma tête que des étoiles peu nombreuses et très petites mais extraordinairement brillantes ; ce que j'attribuais à la noirceur particulière mais aussi à la pureté d'atmosphère des nuits.

Loin au nord, je pouvais discerner un vague brouillard qui ne différait pas tellement de la Voie lactée. C'était peut-être une constellation extrêmement éloignée ; ou bien – cette pensée me vint subitement – l'univers sidéral que j'avais connu et qui serait à présent, et pour toujours, resté en arrière – un petit brouillard d'étoiles, très loin dans les profondeurs de l'espace.

Les nuits et les jours continuaient à s'allonger lentement. Le Soleil se levait chaque fois plus sombre que lorsqu'il s'était couché. Et la largeur des ceintures sombres augmentait.

Vers cette époque, il s'est produit un événement nouveau. Pour un court espace de temps, le Soleil, la Terre et le ciel se sont soudain obscurcis, ont été comme effacés. J'ai eu le sentiment - j'ai été en somme prévenu (je ne pouvais apprendre grand-chose par la vue) que la Terre recevait une très importante chute de neige. Et puis, en un instant, le voile qui avait occulté toute chose se dissipa et je pus y voir de nouveau. C'était un magnifique spectacle. La dépression au sein de laquelle se trouvent la maison et ses jardins était remplie de neige[5]. Celle-ci venait jusqu'au bord de ma fenêtre. Partout, une grande étendue blanche reflétait vaguement les lueurs cuivrées du Soleil agonisant. D'un horizon à l'autre, le monde s'était transformé en une plaine sans ombre.

Je regardai le Soleil. Il brillait d'une lueur extraordinaire, maussade. Je le voyais comme au travers d'un verre fumé. Tout autour, le ciel était devenu noir, d'une noirceur en même temps limpide, effrayante par sa proximité, son insondable profondeur, son hostilité absolue. J'y plongeai longuement mon regard, surpris, ébranlé, terrifié. Il était si proche. Si j'avais été un

enfant, j'aurais pu traduire cette sensation que j'éprouvais, et ma détresse, en disant que le ciel avait perdu son toit.

Un peu plus tard, je me suis retourné et j'ai regardé autour de moi dans la pièce. Tout était recouvert d'un mince linceul de ce blanc envahissant. Je ne pouvais l'apercevoir que vaguement, en raison de la lumière très incertaine qui, désormais, régnait sur le monde. Il adhérait aux murs ruinés ; l'épaisse couche de douce poussière laissée par les années, dans laquelle on enfonçait jusqu'aux genoux, n'était plus visible nulle part.

Cependant, elle ne s'était nulle part déplacée, mais elle recouvrait sur une épaisseur bien régulière toute la surface de la vieille et vaste pièce. De plus, voilà plusieurs milliers d'années qu'il n'y avait pas eu de vent. Mais il y avait la neige[6] comme je l'ai dit.

Et, sur toute son étendue, la Terre était silencieuse. Et il régnait un froid comme aucun homme vivant n'en avait jamais connu.

Dans la journée, la Terre était à présent illuminée par une lumière lugubre. La décrire dépasserait mes forces. C'était comme si j'avais regardé cette vaste plaine à travers une mer couleur de bronze.

Il était évident que le mouvement de rotation du globe s'amortissait continuellement.

La fin arriva presque immédiatement. La nuit avait été la plus longue qu'on eût jusque-là connue ; et quand le Soleil moribond fit son apparition, finalement, au bord du monde, j'étais

tellement las de l'obscurité que je l'accueillis comme un ami. Il s'éleva régulièrement jusqu'à ce qu'il ait parcouru vingt degrés au-dessus de l'horizon. Puis il s'arrêta soudain et, après un étrange mouvement rétrograde, il resta suspendu, immobile – comme un grand bouclier dans le ciel[7]. La frange circulaire du Soleil était la seule à rester brillante – il n'y avait plus qu'elle, plus une mince traînée de lumière aux environs de l'équateur.

Peu à peu, cette traînée de lumière s'éteignit à son tour ; et ce qui restait désormais de notre vaste et glorieux Soleil ne fut plus qu'un grand disque mort, bordé d'un cercle étroit de lumière d'un rouge de bronze.

L'ETOILE VERTE

Le monde était plongé dans une obscurité féroce, glaciale, intolérable. À l'extérieur tout était silencieux... silencieux ! De la pièce plongée dans l'ombre me parvenait de temps en temps le bruit sourd[8] produit par quelque chose qui tombait – des morceaux de pierre en décomposition. Il s'écoula un certain temps, puis la nuit prit possession du monde et l'enveloppa de couches superposées de noirceur impénétrable.

Il n'y avait pas de ciel nocturne comme nous le connaissons. Même les quelques étoiles éparses s'étaient effacées définitivement. J'aurais aussi bien pu me trouver dans une pièce close, sans lumière, d'après ce que je pouvais voir. Simplement, dans la pénombre impalpable, en face, brûlait cette vaste chevelure de feu lugubre. Au-delà, il n'apparaissait pas un rayon dans l'immensité de la nuit qui m'entourait ; sauf, loin au nord, cette douce brume lumineuse qui continuait à éclairer vaguement.

Les années avançaient silencieusement. Combien il s'écoula de temps, je ne le saurais jamais. J'attendais là, et il me semblait que des éternités venaient et s'en retournaient, subrepticement ; et je guettais toujours. Par moments, je pouvais voir seulement luire le bord du Soleil ; car il avait commencé à venir et à s'en aller – il s'allumait pendant un instant et s'éteignait de nouveau.

D'un seul coup, au cours d'une de ces périodes de vie, une flamme traversa la nuit – un éclat rapide qui éclaira pour un instant la Terre défunte, qui me fit apercevoir sa solitude. La lumière semblait venir du Soleil ; elle partait en diagonale d'un point voisin de son centre. Pendant un moment, je regardai, bouleversé. Alors, cette flamme bondissante s'éteignit et les ténèbres revinrent. Mais à présent il ne faisait plus aussi sombre : le Soleil était ceint d'une mince ligne de lumière blanche, éclatante. Je regardai avec une attention soutenue : un volcan était-il entré en éruption sur le Soleil ? Mais j'écartai aussitôt

cette idée. J'avais l'impression que la lumière était beaucoup trop blanche et étendue pour avoir cette origine.

Une autre idée me vint spontanément : l'une des planètes intérieures était tombée dans le Soleil et, sous le choc, était devenue incandescente. Cette

théorie me séduisait comme plus vraisemblable et comme rendant mieux compte de la taille et de l'état extraordinaires de cette lueur qui venait d'inonder si opinément le monde défunt.

Plein d'intérêt et très ému, je regardais à travers l'obscurité cette ligne de feu qui coupait de blanc la nuit. Il y avait une chose qu'elle me disait à ne pas s'y tromper : le Soleil continuait à tourner à une vitesse considérable[9] Je sus ainsi que les années continuaient à s'enfuir à une allure incalculable ; cependant, en ce qui concernait la Terre, la vie, la lumière et le temps étaient des notions appartenant à une époque perdue dans la nuit des millénaires.

Après cet embrasement unique, la lumière n'avait plus pris d'autre forme que celle d'une bande circulaire d'un feu ardent. Maintenant, toutefois, tandis que je regardais, elle commença à s'enfoncer lentement dans une teinte rouge et ensuite dans une couleur sombre, d'un rouge cuivré ; tout à fait comme avait fait le Soleil. Bientôt, elle sombra dans une teinte plus foncée ; mais, un peu plus tard, elle se mit à varier ; avec des périodes d'éclat

et ensuite d'extinction. Ainsi, après un long moment, elle disparut.

Longtemps auparavant, le bord du Soleil, dont le feu ne faisait plus que couvrir, était complètement mort. Et le monde noir et complètement silencieux, en cet instant suprême du futur, poursuivait son périple obscur autour de la masse énorme du Soleil défunt.

Mes pensées, pendant cette période, peuvent à peine se décrire ; d'abord, elles étaient chaotiques et incohérentes. Mais, ensuite, les siècles venant et s'en allant, mon âme semblait s'imprégner de l'essence même de cette solitude oppressante et de cette horreur qui régnaient sur la Terre.

Avec ce sentiment, vint une merveilleuse clarté de pensée, et je réalisai, avec désespoir, que le monde pourrait errer à jamais à travers cette nuit immense. L'espace d'un instant, je fus gagné par cette idée malsaine, qui s'accompagnait d'une sensation de désolation insupportable, à tel point que j'aurais pu pleurer comme un enfant. Cependant, avec le temps, ce sentiment s'atténuait insensiblement et un espoir irraisonné me gagna. J'attendais patiemment.

De temps en temps parvenait à mes oreilles le bruit sourd de particules qui tombaient par terre, dans la pièce, derrière moi. J'entendis une fois un grand bruit et je tournai instinctivement la tête pour voir ce que c'était ; j'oubliais pour un instant la nuit impénétrable qui faisait disparaître les

détails de toute chose. En un instant, mon regard sonde les cieux, se tourna involontairement vers le nord. Oui, la lueur de la nébuleuse apparaissait toujours. À dire vrai, j'aurais presque cru qu'elle paraissait plus nette. Pendant un long moment, je ne l'ai pas quittée des yeux ; je sentais, dans mon âme solitaire, que sa douce lueur représentait, dans un certain sens, un lien avec le passé. C'est étrange de voir à quelles vétilles on se raccroche pour se réconforter ! Cependant, si seulement j'avais su... Mais j'y arriverai le moment venu.

Je restai très longtemps à guetter sans éprouver le moins du monde le besoin de dormir qui, aux temps lointains de la vie terrestre, me serait déjà venu. Comme je l'aurais vu venir avec plaisir, ne serait-ce que pour passer le temps, loin de mes perplexités et de mes pensées !

Plusieurs fois, mes méditations furent troublées par le bruit peu agréable que faisait en tombant quelque important fragment de maçonnerie ; et, une fois, il me sembla entendre murmurer derrière moi dans la pièce. IP était pourtant rigoureusement inutile d'essayer de voir quoi que ce fût. Une pareille obscurité est à peine concevable. Elle était palpable, hideusement brutale pour les sens ; c'était comme si quelque chose de mort s'était pressé contre moi – quelque chose de doux et d'une froideur de glace.

Cependant, le malaise et la détresse prenaient possession de mon esprit ; je n'en fus délivré que pour sombrer dans les méditations les plus moroses. J'avais l'impression que je devais les combattre ; peu après, dans l'espoir de me distraire de ces pensées, je me mis à la fenêtre, regardai le nord, à la recherche de cette blanche nébuleuse que je continuais à considérer comme le reflet brumeux de l'univers que nous avions quitté. Au moment même où je levais les yeux, je frissonnai d'étonnement : cette lumière diffuse s'était concentrée en une seule grande étoile d'un vert vif.

Tandis que je regardais cette étoile, médusé, une idée me traversa l'esprit : au lieu de s'en éloigner, comme j'avais cru d'abord qu'elle le faisait, la Terre s'en rapprochait. Ensuite, il ne pouvait s'agir de l'univers que la Terre avait quitté, mais peut-être d'une étoile isolée, appartenant à quelque vaste constellation dissimulée dans les insondables profondeurs de l'espace. Je la regardais avec un mélange de crainte et de curiosité en me demandant quelle chose nouvelle allait m'être révélée.

Pendant un moment, je fus occupé par de vagues pensées et spéculations, cependant que mon regard restait rivé à ce point lumineux, qui était seul à

briller dans l'obscurité insondable. L'espoir me revint et je me sentis délivré de cette oppression qui m'étouffait. Quelle que fût

la destination vers laquelle la Terre se déplaçait, elle se rapprochait au moins des royaumes de la lumière. La lumière ! Il faut avoir vécu une éternité au sein d'une nuit silencieuse pour comprendre quelle horreur cela représente d'en être privé.

Lentement, mais sûrement, l'étoile grandissait à mes yeux, jusqu'à briller avec autant d'éclat que la planète Jupiter aux jours anciens de la vie terrestre. Non seulement sa taille augmentait mais sa couleur devenait plus impressionnante ; elle me rappelait une énorme émeraude avec ses rayons de feu qui scintillaient dans le vide.

Les années s'écoulaient en silence ; l'Etoile Verte grandit jusqu'à devenir une énorme tache de feu dans le ciel. Un peu plus tard, je vis une chose qui m'emplit de stupeur. C'était le contour fantomatique d'un vaste croissant qui se dessinait dans la nuit ; une gigantesque nouvelle Lune qui semblait sortir de l'obscurité environnante. Je la regardais, complètement médusé. Elle semblait relativement proche et je me demandais, très intrigué, comment la Terre était arrivée à s'en approcher autant sans que je l'aie vue jusque-là.

La lumière émise par l'Etoile devenait plus vive ; peu après, je m'aperçus qu'on pouvait de nouveau apercevoir – bien qu'indistinctement – la surface de la Terre. Je suis resté un moment à regarder en essayant de distinguer un détail, mais la lumière était insuffisante. J'abandonnai bientôt et je regardai à nouveau l'Etoile. Pendant le court laps de temps où j'avais regardé ailleurs, elle avait considérablement grossi et

paraissait, à mes yeux stupéfaits, avoir la taille du quart d'une pleine lune. Elle émettait une lumière extraordinairement intense ; cependant sa couleur était abominablement insolite ; si bien que le peu que je pouvais voir du monde avait un aspect irréel ; cela ressemblait plus à un paysage d'ombre qu'à quoi que ce soit d'autre.

Pendant tout ce temps-là, le grand croissant prenait un éclat de plus en plus vif qui commençait à se teinter nettement de vert. L'Etoile augmentait régulièrement de taille et d'éclat ; elle paraissait largement aussi grande que la moitié d'une pleine lune ; elle devenait de plus en plus brillante ; tandis que le croissant projetait de plus en plus de lumière, qui n'en était pas moins d'une teinte verte sans cesse plus intense. Sous leurs éclats combinés, la solitude qui s'étendait devant moi suivant une progression régulière se fait de mieux en mieux visible. Je pus bientôt embrasser du regard toute

l'étendue du monde qui, sous cette lumière étrangère, paraissait terrible dans sa froide et abominable désolation.

Un peu plus tard, mon attention fut attirée par le fait que la grande Etoile de feu vert glissait lentement du nord pour aller vers l'est. Au début, j'en croyais à peine mes yeux ; mais il n'y eut bientôt plus de doute possible. Elle glissait peu à peu, et, à mesure, le grand croissant vert resplendissant se mettait à s'amenuiser, jusqu'à ne plus être qu'un simple arc lumineux sur

le ciel livide. Plus tard, il s'évanouit, disparut au point même d'où il avait surgi.

Vers ce moment-là, l'Etoile était arrivée à moins de trente degrés de l'horizon caché. Elle aurait pu rivaliser comme taille avec la Lune à son plein ; cependant, je ne pouvais toujours pas distinguer son disque. Ce fait me donna à penser qu'elle était encore extraordinairement éloignée ; et, cela étant, je compris que sa taille devait être énorme, qu'elle devait dépasser les facultés de compréhension ou d'imagination de l'homme.

Subitement, au moment même où je regardais, le bord inférieur de l'Etoile disparut, coupé par une ligne droite sombre. Une minute – ou un siècle – passa, et elle plongea plus bas jusqu'à disparaître à moitié. Très loin sur la vaste plaine, je vis une ombre monstrueuse qui effaçait tout, et qui gagnait rapidement. Il n'y avait plus qu'un tiers de l'Etoile qui fût visible. Puis, dans un éclair, l'explication de cet extraordinaire phénomène me sauta aux yeux. L'Etoile plongeait derrière l'énorme masse du Soleil mort. Ou plutôt, le Soleil, obéissant à son attraction, s'élevait vers elle[10], tandis que la Terre suivait dans son sillage. Comme ces pensées se développaient dans mon esprit, l'Etoile disparut ; elle était intégralement dissimulée par la masse prodigieuse du Soleil. Une fois de plus, une nuit impénétrable tombait sur la Terre.

L'obscurité s'accompagnait d'une intolérable impression de solitude et de terreur. Pour la première fois, je pensais au puits et à ses hôtes. Ensuite, me revint en mémoire la chose encore

plus terrible qui avait hanté les rivages de la Mer du Sommeil et qui s'était dissimulée dans les ombres de cette vieille maison. Qu'étaient-ils tous devenus ? Je me le demandais... je frissonnais au gré de pensées lamentables. Pendant un certain temps, je fus possédé par la peur, et je priai avec véhémence et incohérence pour qu'un rayon de lumière vienne dissiper la froide noirceur qui enveloppait le monde.

Combien de temps j'attendis, cela est impossible à dire - certainement très longtemps. Et puis, d'un seul coup, je vis une vague lueur devant moi. Elle se fit peu à peu plus nette. Soudain, un rayon de vive lumière verte traversa l'obscurité. Au même instant, je vis, loin dans la nuit, la ligne mince d'une flamme livide. En un instant, semblait-il, elle avait pris la dimension d'une grande tache de feu ; elle baignait le monde d'une lumière d'un vert émeraude. Elle grandit régulièrement jusqu'à ce que - ce qui se produisit rapidement - l'Etoile Verte apparaisse de nouveau. Mais, à présent, on pouvait à peine l'appeler une étoile ; car elle avait atteint de telles proportions qu'elle était incomparablement plus grande que le Soleil des temps révolus.

Je m'aperçus alors que je pouvais voir le bord du Soleil mort, qui brillait comme un grand croissant de Lune. Lentement, sa face éclairée s'élargit devant moi jusqu'à ce que la moitié de son diamètre devienne visible ; et l'Etoile commença à plonger

sur ma droite. Le temps passait, la Terre allait de l'avant, traversant lentement la face extraordinaire du Soleil mort[11].

Peu à peu, tandis que la Terre poursuivait son chemin, l'Etoile tombait encore plus sur la droite ; jusqu'à ce que, finalement, elle arrive à briller derrière la maison en envoyant un flot de rayons que brisaient les murs squelettiques lorsqu'ils les traversaient. Je regardai au-dessus, je vis que la plus grande partie du plafond avait disparu, ce qui me permettait de constater que les étages supérieurs étaient encore plus en ruine. Le toit était, évidemment, parti intégralement ; et je pouvais voir pénétrer obliquement à l'intérieur le rayonnement vert de l'Etoile.

LA FIN DU SYSTEME SOLAIRE

Du contrefort où s'étaient trouvées à l'époque les fenêtres à travers lesquelles j'avais assisté à cette première aube fatale, je pouvais voir que le Soleil avait démesurément grandi depuis que l'Etoile avait éclairé le monde pour la première fois. Il était si grand que son bord inférieur paraissait presque toucher l'horizon lointain. J'avais l'impression qu'il se rapprochait encore

à mesure que je l'observais. La radiation verte qui illuminait la Terre glacée devenait régulièrement plus intense.

Les choses en restèrent ainsi pendant longtemps. Et puis, tout à coup, j'ai vu le Soleil changer de forme, diminuer de taille, comme avait fait la Lune dans le passé. Au bout d'un instant, seul un tiers de la partie éclairée se trouva tournée vers la Terre. L'Etoile se déplaça vers la gauche.

Peu à peu, le monde se déplaçant, l'Etoile se mit à briller une fois de plus devant la maison. Tandis que le Soleil ne se montrait que sous la forme d'un grand arc de feu vert. Un instant, sembla-t-il, et le Soleil s'était évanoui. L'Etoile était complètement visible. Alors, la Terre vint dans l'ombre noire du Soleil et tout ne fut que nuit. Nuit, noir, sans étoiles, intolérable.

Assailli par des pensées tumultueuses, je guettais à travers la nuit. J'attendais. Cela aurait pu être pendant des années. Et alors, dans la maison obscure qui se trouvait derrière moi, le silence figé du monde fut rompu. Je crus entendre le martèlement étouffé de nombreux pieds, un bruit léger, comme un murmure inarticulé. Je me retournai et vis une multitude d'yeux. Ils grossissaient ; ils venaient, semblait-il, vers moi. Je restais là et, pendant un instant, je fus incapable de bouger. Alors un hideux bruit porcin prit naissance dans la nuit ; sur ce, je sautai par la fenêtre, je sortis dans le monde gelé. J'ai la notion confuse d'avoir couru un moment ; et ensuite, j'ai attendu – simplement attendu. Plusieurs fois, j'entendis des cris perçants, mais toujours à distance. À part ces bruits, je n'avais

aucune idée de ce qui se passait autour de la maison. Le temps allait de l'avant. Je n'avais pas conscience de grand-chose sauf d'une sensation de froid, de désespoir, de terreur.

Un siècle passa, sembla-t-il, puis vint une lueur qui annonçait l'arrivée de la lumière. Alors, comme une émanation d'un autre monde, le premier rayon de l'Etoile Verte passa par-dessus le bord du Soleil obscur et éclaira le monde. Il frappa un grand édifice ruiné, à quelque deux cents mètres de là. C'était la maison. Je vis un spectacle terrifiant – par-dessus ses murs rampait une légion de choses immondes, qui recouvraient presque complètement le vieux bâtiment, depuis la base jusqu'aux tours chancelantes. Je pouvais les voir distinctement ; c'étaient les créatures porcines.

Le monde vint dans la lumière de l'Etoile et je vis qu'elle paraissait à présent s'étendre sur un quart des cieux. L'éclat de sa lumière livide était si terrifiant qu'il semblait remplir le ciel de ses flammes tremblantes. Alors, je vis le Soleil. Il était si rapproché que la moitié de son diamètre se trouvait sous l'horizon ; et comme le monde tournait en passant devant lui, un dôme stupéfiant de feu couleur d'émeraude parut se dresser vers le ciel. De temps en temps, je jetais un regard vers la maison ; mais les choses porcines ne semblaient pas se douter de ma présence à proximité.

Des années parurent s'écouler, lentement. La Terre arrivait presque au centre du disque du Soleil. La lumière du Soleil Vert – comme on doit désormais l'appeler – brillait à travers les interstices qui étaient béants dans les murs en ruine de la vieille maison en leur donnant l'air d'être environnés de flammes vertes. Les créatures porcines rampaient toujours autour des murs.

On entendit soudain un grondement violent de voix porcines et, du centre de la maison privée de son toit, s'éleva une grande colonne de feu rouge sang. Je vis les petites tours tordues et les clochetons s'embraser ; mais leur aspect contourné subsistait. Les rayons du Soleil Vert frappaient la maison, mêlés aux lueurs rougeoyantes ; celle-ci avait ainsi l'aspect d'un foyer de flammes rouges et vertes.

Je regardais, fasciné, jusqu'à ce qu'une sensation irrésistible de danger imminent attire mon attention. Je levai les yeux et j'acquis la conviction que le Soleil s'était rapproché ; il était en fait si près qu'il semblait être suspendu au-dessus du monde. Alors – je ne sais pourquoi – je fus emporté vers d'étranges hauteurs, je me mis à flotter comme une bulle dans ce terrible rayonnement.

Loin au-dessous de moi, je voyais la Terre, avec la maison en flammes transformée en une montagne de feu qui montait de plus en plus haut. Tout autour, le terrain semblait lumineux. Et, à

certains endroits, de lourdes colonnes de fumée jaune s'élevaient de la Terre. On aurait dit que ce foyer communiquait le feu au monde entier. Je pouvais apercevoir vaguement les choses porcines. Elles paraissaient tout à fait intactes. Alors le sol parut se creuser soudain et la maison, avec toutes les ignobles créatures qu'elle contenait, disparut dans les profondeurs de la Terre en envoyant dans les hauteurs un nuage étrangement coloré de rouge. Je me souvins du puits de l'Enfer sous la maison.

En un instant, j'inspectai les alentours. L'énorme masse du Soleil s'éleva au-dessus de moi. Sa distance à la Terre diminuait rapidement. Soudain, la Terre parut se lancer en avant. En un moment, elle avait traversé l'espace qui la séparait du Soleil. Je n'entendis aucun bruit ; mais de la face de cet astre jaillit une langue de feu ardent sans cesse grandissante. Une véritable cataracte de feu aveuglant eut l'air de bondir presque jusqu'au lointain Soleil Vert. Cette langue de feu parut s'élancer presque jusqu'au lointain Soleil Vert - traversant la lumière d'émeraude d'une véritable cataracte de feu aveuglant. Elle atteignit sa limite, et disparut ; et, sur le Soleil, brillait une large tache de blanc incandescent - la tombe de la Terre.

Le Soleil était très proche de moi, à présent. Bientôt je m'aperçus qu'il montait plus haut ; jusqu'à ce que, finalement, je passe au-dessus dans le vide. Le Soleil Vert était si énorme que son étendue paraissait remplir tout le ciel en face de moi. Je

regardai vers le bas et notai que le Soleil était juste au-dessous de moi.

Une année a pu s'écouler – à moins que ce ne soit un siècle – et je restai ainsi suspendu, seul. Le Soleil se montra loin en avant – une masse circulaire, noire, se détachant sur la splendeur en fusion du grand Orbe Vert. Près d'un bord, je remarquai l'apparition d'une lueur rougeoyante indiquant l'endroit où la Terre était tombée. Je vis par là que le Soleil, mort depuis longtemps, continuait à accomplir ses révolutions ; avec cependant une grande lenteur.

Loin à ma droite, je croyais capter par moments un vague éclat de lumière blanchâtre. Je fus longtemps à me demander si ce n'était pas là un effet de mon imagination. Je regardai un moment en me posant de nouvelles questions ; jusqu'à ce que, finalement, j'aie compris que c'était la réalité. Cette lumière devenait plus vive, et, bientôt, glissa hors du vert un globe

pâle du blanc le plus doux. Il s'approcha, et je vis qu'il était apparemment entouré d'une robe de nuages émettant une douce lumière. Le temps passa...

Je jetai un coup d'œil du côté du Soleil qui diminuait. Il n'était plus qu'une tache sombre sur la face du Soleil Vert. Je le vis diminuer sans cesse, comme s'il se lançait vers l'orbe supérieur à une vitesse énorme. Je regardais. Qu'allait-il arriver ? J'étais extraordinairement secoué, car je me rendais compte qu'il allait

entrer en collision avec le Soleil Vert. Il n'était pas plus gros qu'un pois, et j'observais de tous mes yeux pour être le témoin de la fin de notre système - de ce système qui avait régi le monde à travers tant de siècles, tant de chagrins et de joies, et à présent...

Quelque chose traversa soudain mon champ de vision en m'empêchant de rien voir du spectacle auquel j'assistais avec une telle passion. Je ne vis pas ce qu'il était advenu du Soleil mort ; mais j'ai toutes les raisons de supposer - à la lumière de ce que j'ai vu ensuite - qu'il a sombré dans le feu étrange du Soleil Vert et disparu.

Une extraordinaire question prit alors naissance dans mon esprit ; est-ce que ce stupéfiant globe de feu vert ne serait pas le grand Soleil Central - le grand Soleil autour duquel notre univers et d'innombrables autres gravitent ? Tout se brouillait dans ma tête. Je pensais à la fin probable du Soleil mort, et une autre hypothèse s'esquissa : les étoiles mortes ont-elles choisi le Soleil Vert pour être leur tombe ? Cette idée me séduisait, elle ne me paraissait absolument pas grotesque ; mais plutôt possible et même probable.

LES GLOBES CÉLESTES

Bien des pensées se pressaient dans mon esprit. Je ne pouvais rien faire d'autre que de regarder devant moi, submergé dans un océan de doute, d'étonnement et de souvenirs douloureux.

Plus tard, quand je suis sorti de cet état, j'ai regardé autour de moi, ébloui. Devant le spectacle qui s'offrait à mes yeux, je me suis demandé si je n'étais pas encore plongé dans le tumulte visionnaire de mes propres pensées. De ce vert qui régnait partout avait surgi un fleuve sans fin de globes doucement miroitants dont chacun était entouré d'un moutonnement de nuages immaculés. Tant au-dessus qu'au-dessous de moi, ils allaient jusqu'à une distance inconnue ; non seulement ils cachaient le rayonnement du Soleil Vert mais ils lui substituaient une lumière douce qui se diffusait autour de moi et qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà vu et de ce que je devais voir ensuite.

Je remarquai bientôt qu'il y avait dans ces sphères une sorte de transparence, un peu comme si elles avaient été faites d'un cristal couvert de buée à l'intérieur duquel aurait brillé une lueur douce et atténuée. Elles allaient, passaient devant moi, continuellement, glissaient en avant à une vitesse réduite ; mais plutôt comme si elles avaient eu l'éternité devant elles. Je les regardai pendant un long moment sans en voir la fin. Parfois, dans cette nébulosité, je croyais apercevoir des visages ; mais étrangement vagues, comme s'ils étaient faits pour partie de

matière et pour partie de ce brouillard au sein duquel on les voyait.

J'attendis, passif, pendant un long moment ; je me sentais de plus en plus satisfait. Je ne ressentais plus cette solitude infinie, mais plutôt l'impression d'être moins seul que je ne l'avais été depuis des siècles et des siècles. Cette satisfaction se précisait au point que je me serais parfaitement contenté de flotter à jamais avec ces globes célestes.

Les siècles passaient, je voyais de plus en plus souvent ces visages embrumés, et avec une précision grandissante. Peut-être était-ce parce que mon âme se trouvait mieux adaptée à mon entourage, je ne peux rien dire, mais c'était probable. Je suis certain aujourd'hui d'avoir pris de plus en plus

conscience d'un nouveau mystère et d'avoir franchi les confins de quelque région inconnue – mystérieuse, impalpable – d'une forme d'existence insoupçonnée.

Cet énorme torrent de sphères lumineuses continuait à déferler devant moi au même régime – par innombrables millions ; et elles arrivaient toujours sans que rien pût faire prévoir la fin, ni même un ralentissement de rythme.

Je flottais silencieusement sur l'éther lorsque je me sentis soudain irrésistiblement attiré par l'un des globes qui passaient. En un instant, je me trouvai à côté de lui. Puis je me glissai à

l'intérieur sans éprouver la moindre résistance. Pendant un court moment, je ne vis rien ; j'attendais avec curiosité.

Presque aussitôt, un bruit vint rompre cet inconcevable silence. C'était comme le murmure d'un grand océan paisible – une mer qui respirait dans son sommeil. Le brouillard qui m'empêchait d'y voir s'amenuisait, commençait à se dissiper ; et je pus bientôt poser à nouveau mes yeux sur la surface silencieuse de la Mer du Sommeil.

Je regardai sans oser en croire mes yeux. Je promenai les yeux autour de moi. À une courte distance au-dessus de l'horizon brumeux, flottait le grand globe de feu pâle, comme je l'avais vu antérieurement. À ma gauche, loin de l'autre côté de la mer, je découvris bientôt une ligne vague, comme si elle avait été faite d'un fin brouillard. Je devinai que ce devait être le rivage où mon amour et moi nous étions rencontrés pendant ces périodes merveilleuses de vagabondage des âmes qui m'avaient été accordées au cours de ma vie terrestre et qui remontaient à des temps très anciens.

Un autre souvenir, confus, me revint. Celui de la chose informe qui avait hanté les rivages de la Mer du Sommeil. Le gardien de cet endroit silencieux et sans écho. Je me rappelais ces détails en même temps que d'autres, et je savais, sans pouvoir en douter, que c'était toujours la même mer que je contemplais. Je fus à cette pensée envahi par un sentiment de surprise mêlée de joie, bouleversé par l'espoir de revoir peut-être mon amour. Je regardai avec attention tout autour de moi, mais je ne la vis

pas. Je perdis espoir un moment. Je priai avec ferveur et continuai à regarder, anxieusement... Comme la mer était calme !

Très loin au-dessous de moi, je voyais les nombreuses traînées de feu changeant qui avaient déjà attiré mon attention. Je me demandais quelle en

était la cause ; je me rappelais aussi que j'avais eu l'intention d'interroger à leur sujet ma chérie, en même temps que sur bien d'autres sujets, mais j'avais été contraint de la quitter avant d'avoir pu dire la moitié de ce que je voulais.

Mes pensées me revinrent d'un bond. J'avais conscience que quelque chose venait de me toucher. Je me retournai vivement. Dieu ! Comme Tu es miséricordieux : c'était elle ! Elle me regarda dans les yeux avec une ardente impatience et je la regardai à mon tour, avec toute la ferveur de mon âme. J'aurais voulu la tenir dans mes bras ; mais la glorieuse pureté de son visage me tint à l'écart. Et puis ses bras chéris sortirent de la brume qui l'entourait. Son murmure, aussi doux que le bruissement d'un nuage qui passe, arriva jusqu'à moi. « Mon Chéri ! » dit-elle. Ce fut tout. Mais j'avais entendu, et, au bout d'un moment, je la tenais contre moi. Mes prières étaient exaucées – à jamais.

Puis elle parla de bien des choses, et je l'écoutai. Je l'aurais volontiers écoutée pendant tous les siècles à venir. Par moments, je lui répondais dans un souffle et je faisais venir au

visage de son âme, une fois de plus, cette couleur indescriptible de délicatesse – la fleur de l'amour. Ensuite, je parlai plus librement ; elle écoutait chaque parole et y répondait délicieusement ; si bien que je me trouvais déjà au Paradis.

Elle et moi ; et rien que le vide immense et silencieux pour nous voir ; rien que les eaux paisibles de la Mer du Sommeil pour nous entendre.

Depuis longtemps, la multitude des sphères flottantes entourées de nuages s'était fondue dans le néant. Ainsi, nous affrontions le visage de profondeurs insondables et nous étions seuls. Ô Dieu ! certes je serais ainsi dans les temps à venir, mais jamais plus solitaire. Elle était là, à moi. Sur cette pensée, ainsi que sur d'autres, j'espérai pouvoir vivre encore quelques-unes des années qui nous restaient.

LE SOLEIL NOIR

Combien de temps nos âmes sont-elles ainsi restées entre les bras de la joie, je ne peux le dire. Mais, subitement, je fus arraché à ma félicité par l'affaiblissement de la lumière pâle et douce qui éclairait la Mer du Sommeil. Je me tournai vers l'immense Orbe Blanc avec le pressentiment d'une calamité. Il

s'incurvait sur un côté, comme si une ombre noire convexe passait devant lui. La mémoire me revint. C'était ainsi que l'obscurité était venue avant notre dernière séparation. Je me tournai vers mon amour comme pour l'interroger. Prenant soudain conscience de mon malheur, je remarquai à quel point, en si peu de temps, elle avait pu devenir floue et irréelle. Sa voix semblait venir de loin. Le contact de ses mains n'était pas plus que l'effleurement d'un vent d'été et s'affaiblissait encore.

Une bonne moitié de l'immense globe était déjà ensevelie. Je fus pris de désespoir. Était-elle sur le point de me quitter ? Allait-elle être obligée de partir, comme elle l'avait déjà fait ? Je l'interrogeai anxieusement, terrifié, et elle, en se blottissant plus près de moi, m'expliqua de cette étrange voix lointaine qu'elle devait irrévocablement me quitter avant que le Soleil des Ténèbres – c'est le nom qu'elle lui donna – fasse disparaître toute lumière. Devant la confirmation de mes appréhensions, je fus submergé par le désespoir ; je restai sans voix et je ne pus que contempler les plaines tranquilles de la mer silencieuse.

Comme l'obscurité se répandit vite sur la face de l'Orbe Blanc ! En réalité, cela a dû durer longtemps, au-delà de ce que l'homme peut concevoir.

Finalement, la Mer du Sommeil assombrie ne fut plus éclairée que par un pâle croissant de feu. Pendant tout ce temps, mon amour m'avait tenu dans ses bras ; mais cette caresse était si légère que j'en avais à peine conscience. Nous attendions là ensemble, elle et moi ; indifférents à tout, sauf à notre chagrin.

Dans la lumière déclinante son visage apparaissait, envahi par l'ombre, se mélangeant à la brume crépusculaire qui nous entourait.

Quand la mer ne fut plus éclairée que par une lignes incurvée de douce lumière, elle me lâcha, m'éloigna d'elle avec tendresse. J'entendais sa

voix : « Je ne peux pas rester davantage, mon chéri. » Et sa phrase s'acheva dans un sanglot.

Elle semblait s'éloigner de moi en flottant, elle devint invisible. Sa voix sortait encore faiblement des ténèbres, en semblant venir de très loin : « Un petit moment... » Puis elle s'éteignit dans le lointain. Un souffle, et la Mer du Sommeil sombra dans la nuit. Loin sur ma gauche, je crus voir pendant un court instant une douce lueur. Elle se dissipa et, au même instant, je m'aperçus que je n'étais plus au-dessus de la mer immobile, mais, une fois encore, suspendu dans l'espace infini avec devant moi le Soleil Vert, éclipsé à présent par une énorme sphère noire.

Totalement déconcerté, je regardais, presque sans le voir, l'anneau de flammes vertes qui dépassaient le bord sombre. Même dans le chaos de mes pensées, je m'étonnais de leurs formes extraordinaires. J'étais assailli par une multitude de questions. Je pensais plus à elle, que j'avais vue si peu de temps auparavant, qu'au spectacle que j'avais devant les yeux. Je ne songeais qu'à mon chagrin et à l'avenir. Étais-je condamné à

être à jamais séparé d'elle ? Même dans les jours lointains de l'existence terrestre elle avait été moi, mais seulement pendant très peu de temps ; et puis elle m'avait quitté et je pensais que c'était pour toujours. Depuis, je ne l'avais plus revue qu'en ces occasions, sur la Mer du Sommeil.

J'étais envahi par un ressentiment féroce et des questions lamentables se posaient à moi. Pourquoi n'avais-je pas pu partir avec mon amour ? Pour quelle raison étions-nous séparés ? Pourquoi devais-je attendre seul, tandis qu'elle restait assoupie à travers les années sur le sein calme de la Mer du Sommeil ? La Mer du Sommeil ! Mes pensées devenaient moins amères pour s'orienter vers de nouvelles questions. Où était-elle ? Nous venions à peine, mon amour et moi, d'être séparés alors que nous nous trouvions à sa surface, et voilà qu'elle avait totalement disparu. Elle ne pouvait pas se trouver bien loin ! Et l'Orbe Blanc que j'avais vu caché par l'ombre du Soleil des Ténèbres ! Mes yeux ne quittaient pas le Soleil Vert - éclipié. Qu'est-ce qui l'avait éclipié ? Était-ce une grande étoile morte qui tournait autour de lui ? Était-ce le Soleil Central - comme j'en étais arrivé à l'envisager - une étoile double ? Cette pensée m'était venue, presque spontanément ; mais pourquoi ne serait-ce pas cela ?

Mes pensées revenaient à l'Orbe Blanc. Étrange, qu'il ait été... Je m'arrêtai. Une idée soudaine m'était venue. L'Orbe Blanc et le Soleil Vert ! Étaient-ils un seul et même astre ? Mon imagination revenait en arrière, et

je me rappelai le globe lumineux vers lequel je m'étais senti attiré on ne savait pourquoi. C'était curieux de l'avoir oublié, même pour un instant. Où étaient les autres ? Je revenais au globe dans lequel j'étais entré. J'y réfléchis un instant et les choses s'éclaircirent. Je concevais qu'en entrant dans ce globule impalpable, j'étais passé dans une autre dimension jusque- là invisible. Là, le Soleil Vert se voyait encore ; mais sous la forme d'une stupéfiante sphère de pâle lumière blanche, comme s'il avait laissé apparaître son fantôme et non sa substance matérielle.

Je méditai longuement sur ce sujet. Je me rappelais comment, en pénétrant dans la sphère, j'avais immédiatement cessé de voir les autres. Je continuai encore pendant un nouveau laps de temps à retourner dans mon esprit ces différents détails.

En un instant, mes pensées s'orientèrent sur d'autres questions. Je me rapprochais du présent, et je me mis à regarder autour de moi, et à voir. Pour la première fois, j'apercevais ces innombrables rayons, d'une subtile nuance violette, qui perçaient la pénombre dans toutes les directions. Ils partaient du voisinage flamboyant du Soleil Vert. Ils semblaient se développer sous mes yeux et, en peu de temps, je vis qu'ils étaient innombrables. La nuit en était pleine ; ils émergeaient du Soleil Vert, en éventail. J'en conclus que ce qui me mettait en mesure de les voir, c'était le fait que l'éclipse avait intercepté le

rayonnement du Soleil. Ils se répandaient directement dans l'espace et se dissipaient.

Peu à peu, en regardant, je m'aperçus que de petits points d'une lumière extrêmement vive suivaient le parcours des rayons. Ils paraissaient pour un grand nombre provenir du Soleil Vert, d'autres du vide, dans la direction du Soleil ; mais aucun ne quittait le rayon au long duquel il se déplaçait. La vitesse de ces points était inconcevable ; et c'était seulement lorsqu'ils approchaient du Soleil Vert ou s'en éloignaient que je pouvais les distinguer, sous la forme de taches de lumière isolées. Plus loin du Soleil, ils prenaient la forme de lignes de feu ardent à l'intérieur du violet.

La découverte de ces rayons et de ces étincelles mobiles m'intéressait prodigieusement. Où conduisaient-ils en profusion aussi incalculable ? Je pensais aux mondes de l'espace... Et ces étincelles ! Des messagers ? Possible, l'idée était fantastique, mais je n'avais pas l'impression qu'elle le fût tellement. Messagers ! Des messagers du Soleil Central !

Une idée faisait lentement son chemin. Le Soleil Vert était-il le siège d'une vaste intelligence ? Cette notion était bouleversante. Des visions de l'indicible prirent naissance, vaguement. Étais-je arrivé au siège de l'Éternel ? Je repoussai cette idée pendant un moment. Elle était trop stupéfiante. Cependant...

Des pensées immenses et vagues avaient pris naissance en moi. Je me sentis soudain terriblement nu. Et une Présence terrible me secoua.

Et le ciel !... Était-ce une illusion ?

Mes pensées allaient et venaient, sans liens entre elles. La Mer du Sommeil – et elle ! Le ciel... D'un bond je revins au présent. Quelque part, un immense corps noir surgissait silencieusement du vide qui se trouvait derrière moi. C'était une étoile morte qui se hâtait vers l'endroit où se trouve la sépulture des étoiles. Il évoluait entre l'endroit où je me trouvais et les Soleils Centraux – en les effaçant de ma vue, en me plongeant dans une nuit impénétrable.

Un siècle, et je revis les rayons violets. Un long moment après – des éternités certainement – une lueur circulaire se développa dans le ciel, devant moi, et je vis le bord de l'étoile qui s'en allait se détacher en sombre devant elle. Je sus ainsi qu'elle se rapprochait des Soleils Centraux. Bientôt, je vis l'anneau brillant du Soleil Vert apparaître nettement dans la nuit. L'Etoile était passée dans l'ombre du Soleil Mort. Ensuite, j'ai simplement attendu. Les étranges années s'écoulaient lentement et je regardais toujours, attentivement.

La chose que j'attendais finit par arriver, soudainement, d'une manière terrible. Un grand embrasement de lumière aveuglante. Le jaillissement d'une flamme blanche à travers le vide obscur. Pendant un temps indéfini, elle s'éleva comme un gigantesque

champignon de feu. Elle cessa de grossir. Et puis, avec le temps, elle se mit à plonger en arrière, lentement. Je voyais à présent qu'elle émanait d'une énorme tache lumineuse près du centre du Soleil Noir. D'énormes flammes continuaient d'en sortir et de s'élever. En dépit de sa taille, la tombe de l'Etoile n'était rien de plus que la lueur de Jupiter sur l'étendue d'un océan si on la comparait à l'inconcevable masse du Soleil Mort.

Je peux remarquer ici qu'il n'y aura jamais de mots pour évoquer l'énorme masse des Soleils Centraux.

LA NÉBULEUSE NOIRE

Les années se fondaient dans le passé, les siècles, les millénaires. La lumière de l'étoile incandescente tourna au rouge vif.

C'est plus tard que je vis la Nébuleuse Noire – tout d'abord, un nuage impalpable, assez loin sur ma droite. Ce nuage grandit régulièrement pour devenir une tache sombre dans la nuit. Combien de temps je regardai, cela est impossible à dire ; car le temps, tel que nous le comptons, appartenait au passé. Ce monstre sans forme, terrifiant de noirceur, se rapprochait. On aurait dit qu'il traversait la nuit en somnolant, un brouillard de

l'enfer. C'était comme si un rideau avait été tiré devant moi. Un étrange frémissement de peur me saisit, et un étonnement nouveau.

Cette vague lueur verte qui avait régné pendant tant de millions d'années avait maintenant laissé la place à des ténèbres impénétrables. Je regardai autour de moi, sans bouger. Un siècle s'enfuit, et il me semblait voir passer devant moi, par instants, des lueurs rouges.

Je regardais avec insistance et je crus bientôt voir des masses circulaires qui semblaient rouges, au sein de cette obscurité nébuleuse. Elles paraissaient naître de cette masse environnante. Au bout d'un instant, ma vue s'étant habituée, je les distinguai mieux : c'étaient des sphères d'une teinte rouge semblables, par leur taille, aux globes lumineux que j'avais vu si longtemps auparavant.

Elles passaient continuellement devant moi. Je me sentis peu à peu gagné par un malaise particulier, un mélange de répugnance et de crainte. Cela concernait ces orbes qui passaient et semblait résulter d'une connaissance intuitive plutôt que raisonnée.

Quelques-uns des globes étaient plus brillants que d'autres ; et c'est dans l'un de ceux-ci qu'un visage regardait, soudain. C'était, par ses traits, un visage humain ; mais si torturé par le malheur que je le regardais, abasourdi. Je n'aurais jamais imaginé pareil chagrin et je le voyais là. Douleur

supplémentaire, ces orbes, qui brillaient d'un tel éclat, n'y voyaient pas. Je l'aperçus encore un instant, puis il disparut dans l'obscurité ambiante.

Ensuite, j'en ai vu d'autres – ils avaient tous cette expression de chagrin sans espoir – et ils étaient aveugles.

Au bout d'un long moment, je m'aperçus que je me trouvais plus près des orbes. Mon malaise augmenta. Cependant, j'avais moins peur de ces globes étranges qu'auparavant, avant d'avoir vu leurs habitants affligés ; la sympathie était venue atténuer la peur.

Ensuite, il n'y eut plus de doute : j'étais entraîné plus près des sphères rouges, et bientôt, je flottai parmi elles. Au bout d'un instant, j'en vis une qui venait sur moi. J'étais dans l'incapacité de m'écarter de son chemin. Une minute plus tard, elle était sur moi, j'étais noyé dans un brouillard rouge foncé. Il s'éclaircit et je restai là à contempler, très troublé, l'immense étendue de la Plaine du Silence. Elle m'apparaissait exactement comme je l'avais vue la première fois. J'avançais régulièrement à sa surface. Loin en avant, brillait le grand anneau rouge sang[12] qui éclairait ces lieux. Tout autour s'étendait l'extraordinaire désolation immobile qui m'avait tellement impressionné pendant mes explorations précédentes.

Je vis ensuite, surgissant de la brume rouge, les pics lointains de cet énorme amphithéâtre de montagnes où un nombre

indicible de siècles auparavant m'étaient apparues pour la première fois les choses terrifiantes qui se cachent sous bien des aspects et où, vaste et silencieuse, sous la surveillance de mille dieux muets, se dresse la réplique de cette maison des mystères qui a été engloutie dans le feu de l'enfer, avant que la Terre ne donne ce baiser au Soleil et ne disparaisse à jamais.

Je pouvais voir la crête de cet amphithéâtre de montagnes, mais il fallut un grand moment pour que les parties inférieures apparaissent. C'était peut-être dû à l'étrange buée rouge qui paraissait accrochée à la surface de la Plaine. Que ce soit cela ou autre chose, je finis par les voir.

Encore après, j'étais arrivé si près des montagnes qu'elles semblaient me surplomber. Puis je vis la grande crevasse qui s'ouvrait devant moi et j'y glissai sans le vouloir.

J'arrivai ensuite sur l'énorme arène. Là, à deux lieues environ, se dressait la maison, énorme, monstrueuse et silencieuse, juste au centre de cet extraordinaire amphithéâtre. Aussi loin que portait ma vue, je n'y voyais aucun changement ; on aurait pu croire que je l'avais vue la veille pour la dernière fois. Tout autour, les montagnes sombres et sinistres me contemplaient de toute leur hauteur silencieuse.

Loin sur ma droite, parmi des pics inaccessibles, se profilait la masse énorme du grand Ane-dieu. Plus haut, je voyais la forme hideuse de la terrible déesse, sortant de la brume rouge, à des

milliers de brasses au-dessus de moi. À gauche, je distinguai la monstrueuse Chose-Sans-Yeux, grise et impénétrable. Plus loin, reposant sur sa corniche élevée, se montrait la Goule livide, une tache de sinistre couleur parmi les montagnes sombres.

Je traversai lentement la grande arène – en flottant. À mesure, je reconnaissais les formes vagues de bien d'autres horreurs cachées qui hantaient ces hauteurs suprêmes.

J'approchais peu à peu de la maison et mes pensées se reportaient en arrière, franchissant les abîmes des années. Je me rappelais le spectre terrifiant qui hantait ces lieux. Après un court instant, je vis que j'étais directement entraîné vers la masse énorme de cet édifice silencieux.

À cet instant, je pris conscience avec indifférence d'une impression de plus en plus grande de surdité chassant la peur que j'aurais autrement éprouvée en approchant de cet édifice inquiétant. Je le regardais en tout cas avec calme, comme l'homme envisage les malheurs à travers une brume tabagique.

En peu de temps, j'étais arrivé assez près de la maison pour pouvoir en distinguer bien des détails. Plus je regardais, plus se trouvaient confirmées mes impressions très anciennes sur la parfaite ressemblance de ma maison avec cette étrange demeure. À part sa taille énorme, je n'apercevais aucune différence.

Je fus soudain gagné par un immense étonnement. J'étais arrivé en face de cet endroit où la porte extérieure conduisant

dans le cabinet de travail est située. Là, en travers du seuil, se trouvait un grand morceau de pierre de chaperon identique – mises à part la dimension et la couleur – à celui qui s'était trouvé arraché au cours de ma bataille avec les créatures du puits.

Je m'en rapprochai et mon étonnement s'accrut, car je notai que la porte était partiellement sortie de ses gonds, exactement de la même façon que la porte de mon cabinet après qu'elle eut été forcée sous les assauts des choses porcines. Ce spectacle amena une suite de pensées et je me mis à songer vaguement que l'attaque sur cette maison pouvait avoir une signification beaucoup plus profonde que je ne l'avais imaginé jusqu'ici. Je me rappelais comment, il y avait très longtemps, aux temps lointains de la vie terrestre, j'avais à moitié soupçonné que, d'une façon inexplicable, cette maison dans

laquelle je vivais était en rapport[13] – pour utiliser un terme admis – avec l'autre édifice stupéfiant situé au milieu de cette plaine incomparable.

À présent, cependant, une chose commençait à s'imposer à moi : je n'avais que vaguement saisi ce que signifiait la réalisation de mes soupçons. Je commençais à comprendre avec une clarté dépassant les facultés humaines que l'attaque que j'avais repoussée était, d'une manière extraordinaire, en relation avec une attaque sur cet étrange édifice.

J'abandonnai ce sujet avec une curieuse inconséquence pour me reporter avec curiosité sur les matériaux particuliers ayant servi à construire la maison. Ils étaient – comme je l'ai indiqué plus haut – d'un vert foncé. Cependant, maintenant que je m'en étais tellement approché, je m'apercevais qu'ils se modifiaient avec le temps, légèrement cependant – en brillant et en s'effaçant, tout à fait comme les vapeurs du phosphore dans l'obscurité quand on s'en est frotté la main.

Ensuite, mon attention a été attirée ailleurs. Je m'étais approché de la grande entrée. Là, j'ai eu peur pour la première fois ; car d'un seul coup, les énormes portes ont pivoté en arrière, et je me suis trouvé entraîné entre elles, sans rien pouvoir faire. À l'intérieur, tout était noirceur impalpable. En un instant, j'avais franchi le seuil, les grandes portes s'étaient refermées silencieusement, je me trouvais enfermé dans un endroit sans lumière.

Pendant un moment, il m'a semblé que j'étais suspendu immobile au sein de l'obscurité. Ensuite, je me rendis compte que je me déplaçais de nouveau. Pour aller où, je ne pouvais pas le dire. Soudain, loin au-dessous de moi, il m'a semblé entendre comme un rire léger et porcin. Il s'en fut, et le silence qui s'ensuivit était chargé d'horreur.

Alors, quelque part devant moi, une porte s'ouvrit ; une brume légère, lumineuse, passa à travers et je flottai lentement dans une pièce qui me semblait étrangement familière. Aussitôt, se produisit un bruit déroutant, déchirant, qui m'assourdit. Je vis

flamber devant mes yeux toute une perspective de visions brumeuses. J'étais abasourdi, et cela dura l'espace d'un moment éternel. Alors, la vue me revint. Cette sensation d'être étourdi, plongé dans le brouillard, se dissipa, et je me remis à voir clairement.

PEPPER

J'étais de nouveau assis dans mon fauteuil, au milieu de ce vieux cabinet de travail. Mon regard faisait le tour de la pièce. Pendant une minute, elle eut l'air de trembler étrangement - d'une manière irréaliste et immatérielle. Cela cessa et je vis que rien n'était changé. Je regardai la fenêtre du bout - le volet était levé.

Je me mis sur mes pieds, en tremblant. Un léger bruit venant de la porte attira mon attention. Je regardai de ce côté. Pendant un court instant, il me sembla qu'on était en train de la fermer doucement. Je regardai et je crus m'être trompé - elle paraissait hermétiquement close.

Par des efforts successifs, je parvins à aller jusqu'à la fenêtre et je regardai dehors. Le soleil était juste en train de se lever, il éclairait la broussaille sauvage des jardins. Je restai peut-être

là une minute, à regarder. Je me passai la main sur le front, confusément.

Ensuite, dans le désordre de mes sens, une pensée subite me vint. Je me retournai vite et j'appelai Pepper. Il n'y eut pas de réponse et je titubai à travers la pièce, dans un rapide accès de terreur. En même temps, j'essayais de prononcer son nom ; mais mes lèvres restaient muettes. J'arrivai à la table, je me penchai vers lui, avec un serrement de cœur. Il était couché à l'ombre de la table, et, de la fenêtre, je n'avais pu le voir distinctement. Enfin, je me penchai et repris ma respiration. Il n'y avait pas de Pepper ; à sa place, je tendais la main vers un petit tas allongé de poussière grise, comme de la cendre...

Je suis resté dans cette position, à moitié accroupi, pendant quelques minutes. J'étais étourdi – frappé de stupeur. Pepper était réellement passé dans le pays des ombres.

LES PAS DANS LE JARDIN

Pepper est mort ! Même à présent, il y a des moments où j'ai peine à le croire. Plusieurs semaines se sont écoulées depuis que je suis revenu de cet étrange et terrible voyage à travers l'espace et le temps. Quelquefois, pendant mon sommeil, j'en

rêve et je revois en imagination toute cette suite d'événements terrifiants. Lorsque je me réveille, mes pensées ne s'en détachent pas. Ce Soleil – ces Soleils, étaient-ils vraiment les grands Soleils Centraux autour desquels gravitent tout l'univers et les ciels inconnus ? Qui le dira ? Et les globes brillants qui flottent à jamais dans la lumière du Grand Soleil ! Et la Mer du Soleil sur laquelle ils flottent ! Comme tout cela semble incroyable. S'il n'y avait pas Pepper, même après tous les événements extraordinaires dont j'ai été témoin, j'aurais tendance à imaginer qu'il s'agit d'un rêve gigantesque. Alors, il y a cette terrifiante Nébuleuse Noire (avec ses multitudes de sphères rouges) qui se déplace toujours dans l'ombre du Soleil Noir, glissant sur son extraordinaire orbite, éternellement enveloppée de ténèbres. Et ces visages qui me regardaient ! Dieu, est-ce qu'ils existent, est-ce qu'une chose pareille existe réellement ?... Il reste ce petit tas de cendre grise sur le plancher de mon cabinet. Je ne permettrai pas qu'on y touche.

À certains moments, quand j'ai été plus calme, je me suis demandé ce qu'il était advenu des planètes extérieures du système solaire. L'idée m'est venue qu'elles ont peut-être échappé à l'attraction du Soleil et qu'elles tourbillonnent dans l'espace. Ce n'est naturellement qu'une hypothèse. Il y a tellement de choses sur lesquelles je me pose des questions.

À présent que je suis en train d'écrire, j'en profite pour noter que quelque chose d'horrible est sur le point de se produire. La nuit dernière, ce qui s'est passé m'a plongé dans une terreur plus

profonde que l'affaire du puits. Je vais donc la transcrire ici et, s'il arrive quelque chose d'autre, je m'efforcerai de le noter immédiatement. J'ai l'impression qu'il y a plus dans cette dernière affaire que dans toutes les autres. Même à présent, en écrivant, je suis encore tout remué, et nerveux. D'une façon ou d'une autre, je crois que la mort n'est pas loin. Ce n'est pas que je craigne la mort - dans le sens où l'on entend ce mot. Cependant, il y a cette chose dans l'air, qui

m'inspire la peur - une horreur froide et intangible. Je l'ai ressentie la nuit dernière. C'était ainsi :

J'étais assis dans mon cabinet, en train d'écrire. La porte donnant sur le jardin était entrouverte. Par instants, on entendait vaguement le bruit métallique de la chaîne du chien. Cette chaîne est celle du chien que j'ai acheté depuis la mort de Pepper. Je ne veux pas de lui dans la maison - non, pas après Pepper. Cependant, je trouve qu'il vaut mieux avoir un chien dans cet endroit. Ce sont des êtres merveilleux.

J'étais très absorbé dans mon travail ; le temps passait vite. Soudain, j'entendis un bruit léger dans le sentier, dans le jardin - p't, p't, p't ; ce curieux bruit furtif allait et venait. Je me redressai et regardai par la porte ouverte. Le bruit reprit - p't, p't, p't. Il paraissait s'approcher. Je regardai dans le jardin, avec un soupçon de nervosité ; mais la nuit cachait tout.

Alors, le chien poussa un long gémissement et je sursautai. Pendant peut-être une minute, je scrutai tout du regard ; mais je n'entendais rien. Au bout d'un instant, je ramassai la plume que j'avais laissée tomber et je repris mon travail. Le sentiment de nervosité s'était dissipé ; car j'imaginai que le bruit que j'avais entendu était simplement celui que faisait le chien en marchant autour de sa niche à la distance que lui permettait sa chaîne.

Il s'écoula peut-être un quart d'heure ; et puis, presque aussitôt, le chien hurla de nouveau et sur un ton tellement plaintif que je sautais sur mes pieds et laissai tomber ma plume en faisant des taches d'encre sur la page à laquelle je travaillais.

« Au diable ce chien ! » murmurai-je en voyant les malheurs que j'avais faits. Pendant que je parlais ainsi, on entendait de nouveau cet étrange p't, p't, p't. C'était affreusement proche – presque devant la porte, me disais-je. Je savais dès cet instant que ce ne pouvait pas être le chien ; sa chaîne ne lui aurait pas permis de venir si près.

Le grognement du chien se reproduisit et je remarquai, dans mon subconscient, qu'il se teintait d'une légère frayeur.

Dehors, sur l'appui de la fenêtre, je pouvais voir Tip, le chat de ma sœur. Au moment où je le regardais, il se dressa sur ses pattes et agita la queue. Il resta un instant dans cette position, paraissant fixer quelque chose dans la direction de la porte. Puis il commença à s'en retourner en suivant l'appui de la

fenêtre. En parvenant à la fin du mur, il ne pouvait aller plus loin. Il resta là, raidi, gelé, dans une attitude d'extraordinaire terreur.

Effrayé et intrigué, je pris une canne et allai silencieusement jusqu'à la porte ; je pris avec moi l'une des chandelles. J'étais arrivé à quelques pas lorsque je me sentis traversé d'une terreur particulière, palpitante et réelle ; d'où elle venait, quelle en était la cause, je ne savais pas. J'étais tellement terrifié que je ne perdis pas une seconde ; je me retirai par le chemin le plus court, je marchai à reculons sans quitter la porte des yeux. J'aurais donné cher pour me ruer jusqu'à cette porte, la claquer et pousser les verrous ; car je l'avais fait réparer et renforcer si bien qu'elle était plus résistante que jamais. Comme Tip, je continuai ma retraite à reculons, presque inconsciemment, jusqu'à ce que je rencontre le mur. À ce moment, je sursautai avec nervosité et, plein d'appréhension, promenai un regard circulaire. Mes yeux rencontrèrent le râtelier d'armes et je fis un pas dans sa direction ; mais je m'arrêtai avec la curieuse sensation que ces armes à feu ne serviraient à rien. Au-dehors, dans les jardins, le chien gémissait d'une manière étrange.

Soudain, le chat poussa un long cri aigu, éperdu. Je regardai de son côté. Une chose lumineuse et fantomatique l'encerclait. Elle se transforma en une main lumineuse, transparente, sur laquelle luisait par intermittence une flamme d'un vert livide. Le chat fit entendre un dernier miaulement, terrible, je le vis brûler et fumer. J'eus un haut-le-corps, je m'appuyai au mur. Sur cette

partie de la fenêtre, il y avait une couche de saleté verte et fantastique. Elle me cachait la chose, mais la lueur du feu passait au travers. Une odeur de brûlé envahit la pièce.

P't, p't, p't... Quelque chose descendait le sentier du jardin, une légère odeur de moisi semblait arriver par la porte ouverte et se mélanger à celle de cette chose qui brûlait.

Le chien était silencieux depuis quelques instants. Puis, je l'entendis hurler d'une voix perçante, comme s'il avait souffert. Ensuite, il resta calme, à part de temps en temps un petit cri plaintif et effrayé.

Une minute se passa ; alors on entendit claquer la grille de clôture des jardins sur le côté ouest. Ensuite, plus rien ; même pas le gémissement du chien.

Je dois être resté là quelques minutes. Rassemblant ce qui me restait de courage, je me précipitai jusqu'à la porte, la fermai et la verrouillai. Ensuite, pendant une bonne demi-heure, je restai, désespéré, à regarder devant moi, tout raidi.

La vie revint lentement et je montai en tremblant me mettre au lit. C'est tout.

LA CHOSE QUI VENAIT DE L'ARENE

Ce matin de bonne heure, j'ai traversé les jardins. Tout était comme d'habitude. Près de la porte, j'ai examiné le sentier, à la recherche d'empreintes ; là encore, il n'y avait rien qui pût m'indiquer si j'avais ou non rêvé la nuit dernière.

C'est seulement en allant voir le chien que j'ai trouvé une preuve tangible établissant que quelque chose s'était passé. Quand j'ai été jusqu'à sa niche, il est resté à l'intérieur, blotti dans un coin, et il m'a fallu le cajoler pour le faire sortir. Quand il a finalement consenti à venir, c'était d'une façon étrangement peu courageuse et à contrecœur. En le caressant, j'eus mon attention attirée par une marque verdâtre sur son flanc gauche. En l'examinant, je m'aperçus que la fourrure et la peau avaient été brûlées ; on voyait la chair à vif et écorchée. La forme de la marque était curieuse ; elle faisait penser à l'empreinte d'une grande griffe ou d'une main.

Je restai là, pensif. Mon regard se tourna du côté de la fenêtre du cabinet de travail. Les rayons du soleil levant faisaient miroiter la tache de fumée qui se trouvait dans le coin inférieur et la faisaient curieusement passer du vert au rouge. Ah ! il y avait là sans aucun doute une autre preuve ; et, soudain, l'horrible chose que j'avais vue la veille au soir me revint en mémoire. Je regardai de nouveau le chien. Je connaissais à présent la cause de cette affreuse blessure qu'il avait sur le

flanc – je savais également que ce que j’avais vu le soir précédent s’était réellement passé. Je fus gagné par un grand malaise. Pepper ! Tip ! Et maintenant ce pauvre animal !... Je le regardai de nouveau et je vis qu’il léchait sa blessure.

« Pauvre bête ! » murmurai-je en me penchant pour lui caresser la tête.

Sur quoi, il se mit sur ses pattes, flaira et lécha ma main, tristement.

Puis je le quittai car j’avais à faire.

Après le dîner, je retournai le voir. Il paraissait inquiet et peu enclin à quitter sa niche. Ma sœur m’avait dit qu’il avait refusé toute nourriture. Elle semblait un peu intriguée, bien que loin de soupçonner qu’il y eût quelque chose à craindre.

La journée s’était passée sans grand événement. Après le thé, j’allai de nouveau jeter un coup d’œil au chien. Il paraissait mélancolique et quelque peu agité ; cependant, il persistait à ne pas vouloir sortir. Avant de fermer pour la nuit, j’écartai sa niche du mur pour me permettre de la surveiller de la petite fenêtre. L’idée m’était venue de le faire venir dans la maison ; mais, en y réfléchissant, j’avais décidé de le laisser dehors. Je ne peux pas dire qu’il y ait d’une façon quelconque moins à craindre dans la maison que dans les jardins. Pepper était dans la maison, et cependant...

Il est à présent deux heures. Depuis huit heures je surveille la niche de la petite fenêtre de mon cabinet. Toutefois, il ne s'est rien passé, et je suis trop fatigué pour continuer à veiller. Je vais aller me coucher.

Pendant la nuit, j'ai été agité, contrairement à mon habitude ; mais, vers le matin, j'ai pu dormir quelques heures.

Je me suis levé de bonne heure et, après le premier déjeuner, j'ai rendu visite au chien. Il était calme, mais très triste, il refusait toujours de quitter sa niche. J'aurais voulu qu'il y eût un vétérinaire dans le voisinage, j'aurais fait examiner cette pauvre bête. De toute la journée, il n'a pris aucune nourriture ; mais il avait un désir évident de boire ; il lapait l'eau avec avidité, et j'en ai été rassuré.

Le soir est venu ; je suis dans mon cabinet ; j'ai l'intention de suivre la même ligne de conduite que la nuit dernière, de surveiller la niche. La porte donnant sur le jardin est verrouillée. Je suis sincèrement heureux qu'il y ait des barreaux aux fenêtres...

Pendant la nuit : il est plus de minuit. Le chien est resté jusqu'à présent silencieux. De la fenêtre latérale, à ma gauche, j'aperçois vaguement sa niche. Pour la première fois, le chien bouge, j'entends le cliquetis de sa chaîne. Je m'empresse d'aller regarder. Le chien s'agite de nouveau et je vois une petite tache de lumière à l'intérieur de la niche. Elle se dissipe ; le chien s'agite de nouveau, et la lueur revient ; cela m'intrigue. Le chien

est calme et je vois nettement cette chose lumineuse. Elle apparaît distinctement. Il y a dans sa forme quelque chose qui m'est familier. Je me demande à quoi cela ressemble et je découvre que c'est à quatre doigts et un pouce. Comme une main ! Je me rappelle la forme de cette terrible blessure qu'il a sur le flanc. C'est cette blessure que je dois voir. Elle devient lumineuse la nuit. Pourquoi ? Les minutes se passent. Mon esprit est accaparé par cette chose nouvelle...

J'entends subitement un bruit dans les jardins. Un frisson me traverse. Le bruit approche. P't, p't, p't. Un picotement me parcourt la colonne vertébrale et remonte ; c'est comme si mes cheveux allaient se dresser sur ma tête. Le chien remue dans sa niche et pousse de petits gémissements de frayeur. Il a dû se tourner, car je ne vois plus sa blessure luminescente.

Les jardins sont silencieux et j'écoute encore, terrifié. Une minute se passe, puis une autre ; j'entends alors le bruit de pas, de nouveau. Il est tout proche, il semble descendre le sentier recouvert de gravier. Il est étrangement rythmé et décidé. Il cesse devant la porte ; je me dresse sur mes pieds, je reste debout, immobile. De la porte vient un bruit léger - le loquet se soulève lentement. Mes oreilles bourdonnent, j'ai l'impression d'avoir la tête comprimée...

Le loquet retombe avec un bruit métallique dans son logement. Ce bruit me fait de nouveau sursauter, torture mes nerfs déjà

tendus. Je reste longtemps debout, au milieu d'un calme de plus en plus accentué. Et puis, tout d'un coup, mes genoux se mettent à trembler, je suis obligé de m'asseoir rapidement.

Il se passe un certain temps et, peu à peu, je secoue cette terreur dont je suis possédé. Cependant, je reste assis. J'ai l'impression d'avoir perdu la faculté de me mouvoir. Je suis étrangement fatigué, j'ai tendance à m'assoupir. Mes yeux s'ouvrent et se ferment, je m'endors pour m'éveiller en sursaut, et ainsi de suite.

Quelque temps plus tard, je m'aperçois dans mon demi-sommeil que l'une des chandelles est en train de couler. Quand je me réveille complètement, elle s'est éteinte, et la pièce, qui n'est plus éclairée que par une seule bougie, est très sombre. Cette pénombre me trouble un peu. Je suis délivré de cette terreur affreuse et mon seul désir semble être de dormir... de dormir.

Bien qu'il n'y ait aucun bruit, je suis soudain réveillé – complètement. Je suis nettement conscient de l'approche de quelque mystère, de quelque présence envahissante. Jusqu'à l'air qui semble imprégné de terreur. Je me blottis dans mon fauteuil et je me contente de tendre l'oreille, anxieusement. Toujours aucun bruit. La nature elle-même semble morte. Alors, ce calme oppressant est rompu par un affreux gémissement du vent qui balaie les alentours de la maison et s'en va mourir au loin.

Je laisse errer mon regard à travers la pièce à moitié éclairée. Près de la grande pendule, à l'autre coin, il y a une grande ombre noire. Je la regarde un instant, terrifié. Et puis je m'aperçois que ce n'est rien, et je suis momentanément rassuré.

Ensuite, une pensée traverse mon cerveau : pourquoi ne pas quitter cette maison de mystère et de terreur ? Et alors, comme en réponse, j'ai la vision de la merveilleuse Mer du Sommeil - la Mer du Sommeil où il nous a été donné de nous rencontrer, elle et moi, après des années de séparation et de chagrin ; et je sais que je resterai ici, quoi qu'il arrive.

À travers la fenêtre latérale, je remarque la densité de l'obscurité nocturne. Mon regard s'en détourne et fait le tour de la pièce, se repose sur un objet puis sur un autre, tous plongés dans l'obscurité. Je me tourne soudain pour regarder la fenêtre à ma droite ; ma respiration s'accélère, je me penche en avant pour regarder avec effroi quelque chose qui se trouve à l'extérieur de la fenêtre, mais collé aux barreaux. Je suis en train de regarder une grande face de porc noyée dans la brume sur laquelle va et vient une flamme aveuglante d'une couleur verdâtre. C'est la chose de l'arène. De la gueule tremblante semble dégouliner continuellement une bave phosphorescente. Les yeux regardent dans la pièce, avec une expression impénétrable. Je reste assis, figé de terreur.

La chose s'est mise à bouger. Elle se tourne, lentement, vers moi. Elle me voit. Deux énormes yeux, inhumains à force d'être humains, percent la pénombre pour me voir. Je suis glacé

d'effroi ; cependant, je suis parfaitement conscient d'un fait que je note, hors de propos ; les étoiles sont entièrement effacées par la masse de cette gueule géante.

L'horreur me gagne de nouveau. Je suis en train de me lever de mon fauteuil sans savoir ce que je vais faire. Je suis debout, quelque chose me pousse irrésistiblement vers la porte qui donne sur les jardins. Je voudrais m'arrêter, mais je ne puis. Une puissance implacable s'oppose à ma volonté ; et, en dépit de ma résistance, j'avance lentement. Je fais du regard le tour de la pièce, je m'arrête à la fenêtre. La grande face de cochon a disparu, et j'entends de nouveau ce p't p't p't furtif. Il s'arrête à cette porte vers laquelle je suis entraîné...

C'est alors un silence profond, mais de courte durée, car vient le cliquetis du loquet qui se soulève lentement. Je suis envahi par le découragement. Je ne ferai pas un pas de plus. Je déploie des efforts énormes pour m'en

retourner, mais c'est comme si j'étais adossé à un mur invisible. Dans mon angoisse et ma terreur, je pousse un grand cri ; le son de ma voix est effrayant. De nouveau, c'est ce bruit métallique, et je frissonne, je sue de peur. J'essaie... de lutter, de me débattre, de rester en arrière, en arrière, mais c'est en vain...

Je suis à la porte et, machinalement, je regarde ma main qui s'avance pour ouvrir le verrou du haut. Elle le fait sans aucune intervention de ma volonté. Au moment où j'arrive au verrou, la

porte est encore violemment secouée, je reçois une bouffée d'air humide qui semble passer à travers ses interstices. Je tire le verrou lentement sans cesser de lutter silencieusement contre cette impulsion. Il sort de son logement avec un déclic et je me mets à trembler d'angoisse. Il y a deux autres verrous ; l'un au bas de la porte, l'autre, très massif, au milieu.

Je reste peut-être une minute, les bras pendants. L'influence qui m'obligeait à manœuvrer les fermetures de la porte semble avoir disparu. Aussitôt, à mes pieds, se produit un bruit métallique. Je baisse les yeux et je m'aperçois avec une terreur indicible que mon pied est en train de pousser en arrière le verrou du bas. Je suis assailli par une affreuse sensation d'impuissance... Le verrou sort de sa gâche avec un léger bruit, je chancelle sur mes pieds, je me rattrape au gros verrou central pour ne pas tomber. Une minute se passe, une éternité... Mon Dieu ! Venez à mon secours ! Je suis contraint d'agir sur cette dernière fermeture. Je ne le ferai pas ! Plutôt mourir que d'ouvrir à la Terreur qui se trouve de l'autre côté de la porte. Y a-t-il un moyen d'y échapper ?... Dieu ! au secours ! J'ai déjà tiré le verrou à moitié ! Un cri rauque de terreur sort de mes lèvres ; le verrou est tiré aux trois quarts et mes mains, inconsciemment, continuent à travailler à ma perte. Il n'y a plus qu'un petit morceau d'acier entre mon âme et Cela. Deux fois, je hurle, au comble de la terreur ; alors, dans un effort désespéré, j'éloigne mes mains. Mes yeux semblent aveugles. Une grande obscurité tombe sur moi. La nature est venue à mon secours. Je

sens que mes genoux m'abandonnent. On frappe violemment des coups rapprochés à la porte, et je tombe, je tombe...

J'ai dû rester couché là au moins deux heures. Quand je reviens à moi, l'autre chandelle est complètement consumée, la pièce est plongée dans une obscurité complète. Je ne peux pas me lever, car j'ai froid et je ne suis qu'une courbature. Mais mon cerveau est clair. Il n'est plus soumis à cette influence maléfique.

Je me mets à genoux, avec précautions, je tâte le verrou, cherche à tâtons le verrou central ; je le referme soigneusement ; puis celui du bas de la porte. Entre-temps, j'ai pu me remettre sur mes pieds et trouver ainsi le moyen de fermer le verrou du haut. Ensuite, je me remets à genoux et me fraie un chemin en rampant entre les meubles, pour aller jusqu'à l'escalier. Dans cette position, je suis sûr de ne pas être vu de la fenêtre.

J'arrive à l'autre porte et je sors du cabinet de travail en jetant par-dessus mon épaule un regard inquiet dans la direction de la fenêtre. Je crois apercevoir dans la nuit quelque chose d'impalpable, mais c'est peut-être pure imagination. À présent, je suis dans le couloir, puis dans l'escalier.

En arrivant dans ma chambre, je me glisse tout habillé dans mon lit, tire les couvertures sur moi. Au bout d'un moment, je commence à reprendre un peu confiance. Il m'est impossible de dormir, mais je suis heureux de trouver la chaleur des

couvertures. J'essaie de passer en revue les événements de la soirée ; mais, bien que ne trouvant pas le sommeil, je m'aperçois qu'il est inutile d'essayer d'avoir une pensée cohérente. Mon cerveau est étrangement vide.

Vers le matin, je commence à tousser d'une manière pénible. Je ne peux pas me reposer ; au bout d'un instant, je me lève et j'arpente la chambre. La triste lueur de l'aube hivernale commence à se montrer aux fenêtres et permet de distinguer l'inconfort et la nudité de cette vieille chambre. C'est étrange, au cours de toutes ces années, je n'ai jamais remarqué à quel point elle était triste. Un moment passe ainsi.

Du bruit m'arrive d'en bas. Je vais écouter à la porte de la chambre. C'est Mary qui s'affaire dans la grande et vieille cuisine pour préparer le premier déjeuner. Ça ne m'intéresse guère. Je n'ai pas faim. Mes pensées s'attardent cependant sur elle. Les étranges événements qui se sont produits dans cette maison ne semblent guère l'avoir affectée. À part l'incident des créatures du puits, elle ne semble pas avoir pris conscience de quoi que ce soit d'anormal. Elle est vieille, comme moi ; cependant, nous nous sommes bien peu préoccupés l'un de l'autre. C'est parce que nous n'avons rien de commun ; ou bien simplement parce que, comme nous sommes âgés, nous sommes plus préoccupés de tranquillité que de compagnie ? Cette question, avec d'autres, traverse mon esprit, et je réfléchis ; cela m'aide à détourner pour un moment mon attention des pensées déprimantes de la nuit.

Au bout d'un moment, je vais à la fenêtre, je l'ouvre et je regarde dehors. Le soleil est au-dessus de l'horizon ; l'air, bien que frais, est vif et léger. Mes pensées s'éclaircissent progressivement ; une sensation de sécurité, pour la minute présente, me gagne. Me sentant ainsi un peu plus heureux, je descends l'escalier et je sors dans le jardin pour aller voir le chien.

En approchant de sa niche, je suis accueilli par la même puanteur de moisi qui m'est venue aux narines hier soir à travers la porte. En essayant de chasser une frayeur momentanée, j'appelle le chien ; il n'en tient aucun compte ; je l'appelle encore une fois, puis je jette un petit caillou dans la niche. Il bouge péniblement, je crie de nouveau son nom ; mais il ne vient pas plus près. Ma sœur me rejoint bientôt, et joignant ses efforts aux miens, elle essaie de le caresser pour le faire sortir.

Au bout d'un petit moment, le pauvre chien se lève, se traîne hors de sa niche et avance en titubant d'une manière étrange. Il oscille d'un côté et de l'autre et, au grand jour, il cligne des yeux d'un air stupide. Son horrible blessure est plus étendue, beaucoup plus ; elle semble avoir pris un aspect blanchâtre et fongoïde. Ma sœur s'avance pour le caresser ; mais je l'en empêche et lui explique qu'il vaut mieux qu'elle ne s'en approche pas trop pendant quelques jours ; il est impossible de dire ce qu'il a au juste et il vaut mieux être prudent.

Une minute plus tard, elle s'en va et revient avec une terrine pleine de déchets divers, qu'elle pose par terre à côté du chien ; je la pousse jusqu'à lui en me servant d'une branche détachée à un arbuste. Bien que la viande soit tentante, il n'y prend pas garde, et il retourne à sa niche. Il a toujours de l'eau dans son écuelle, si bien qu'après quelques minutes de conversation, nous rentrons à la maison. Je peux voir que ma sœur est très intriguée par ce qui peut bien être arrivé à cet animal ; mais ce serait de la folie de lui faire seulement entrevoir la vérité.

La journée se déroule sans incident ; la nuit revient. Je suis décidé à répéter mon expérience. Je ne peux pas dire si cela est tellement sage, mais ma décision est prise. Depuis, pourtant, j'ai pris des précautions ; j'ai planté de gros clous à l'arrière de chacun des trois verrous de la porte donnant du cabinet de travail sur les jardins. Cela évitera au moins le retour du danger que j'ai couru la nuit dernière.

J'ai guetté de dix heures du soir à deux heures et demie du matin environ, mais rien ne s'est passé ; et, finalement, j'ai été en trébuchant

jusqu'à mon lit et je me suis vite endormi.

LA TACHE LUMINEUSE

Je me réveille soudain. Il fait encore nuit. Je me retourne une ou deux fois pour essayer de me rendormir, mais je n'y parviens pas. J'ai mal à la tête ; j'ai alternativement chaud et froid. Au bout de peu de temps, je renonce, je tends la main pour trouver des allumettes. J'ai l'intention d'allumer ma chandelle et de lire un moment ; ensuite, je pourrai peut-être me rendormir. Je tâtonne, puis je touche la boîte ; au moment de l'ouvrir, j'ai un sursaut : brillant au milieu de l'obscurité, je vois une tache phosphorescente. Je sors mon autre main et touche cette tache. Elle se trouve sur mon poignet. Vaguement inquiet, je gratte une allumette en hâte et je regarde ; mais je ne vois rien, à part une égratignure minuscule.

« Imagination », me dis-je en poussant un soupir de soulagement. L'allumette me brûle les doigts, je m'empresse de la jeter. Pendant que j'en cherche une autre, la chose brille de nouveau. Je sais à présent que ce n'est pas de l'imagination. Cette fois, j'allume la chandelle et j'examine ma main de plus près. Il y a une légère décoloration verdâtre autour de l'égratignure. Je suis à la fois intrigué et inquiet. Et puis, je pense à quelque chose. Le matin ayant suivi l'apparition de la chose, le chien, je m'en souviens, m'a léché la main ; jusque-là, je ne m'étais pas aperçu de cette petite plaie. Je suis pris d'une horrible terreur qui s'insinue de plus en plus dans ma tête - la blessure du chien brille la nuit. Un peu étourdi, je m'assis sur le

bord du lit et j'essayai de réfléchir ; mais en vain. Mon cerveau était paralysé par cette frayeur nouvelle.

Le temps a passé sans que j'y prenne garde. Une fois, je me suis levé en essayant de me persuader que je me suis trompé ; mais c'était inutile. Dans le fond de moi-même, il n'y avait pas de place pour le doute.

Je reste assis dans l'obscurité et le silence ; les heures passent, et je frissonne, désespéré...

Le jour est venu et reparti. C'est de nouveau la nuit.

Ce matin, de bonne heure j'ai tué le chien et je l'ai enterré à l'écart, au milieu des buissons. Ma sœur est bouleversée et terrifiée ; mais moi, je suis désespéré. En outre, cela est mieux ainsi. Cette ignoble chose avait gagné

jusqu'à cacher presque complètement son flanc gauche. Et moi... cette tache sur mon poignet s'est sensiblement développée. Plusieurs fois, je me suis surpris à marmonner des prières - apprises dans mon enfance. Dieu Tout-Puissant, venez-moi en aide ! Je vais devenir fou.

Six jours que je n'ai rien mangé. Je suis dans mon fauteuil. Ah ! mon Dieu ! Je me demande si quelqu'un a jamais ressenti l'horreur que la vie m'oblige à connaître. Je suis plongé dans la terreur. Je sens continuellement la brûlure de cette affreuse chose. Elle recouvre tout mon bras droit, le côté, et commence à

gagner mon cou. Demain, elle commencera à me ronger la figure. Je vais devenir une masse de pourriture vivante. Il n'y a pas moyen d'y échapper. Cependant, il m'est venu une idée, à la vue du râtelier d'armes, de l'autre côté de la pièce. Je l'ai de nouveau regardé avec le plus étrange des sentiments. Cette pensée se développe. Dieu, Tu le sais. Tu dois le savoir, la mort est mille fois préférable à Cela. Cela ! Jésus, par-donne- moi, mais je ne peux pas vivre, je ne le peux pas ! Je n'ose pas ! On ne peut plus rien pour moi. Il ne me reste plus aucune autre issue. Cela m'épargnera au moins cette horreur finale...

Je crois que j'ai dû m'assoupir. Je suis très faible. Oh ! tellement malheureux et si fatigué... si fatigué. Le froissement du papier met mon cerveau à l'épreuve. Mon ouïe présente une acuité surnaturelle. Je vais m'asseoir un instant et réfléchir...

Chut ! J'entends quelque chose, en bas - en bas, dans les caves. C'est un craquement. Mon Dieu ! on ouvre la grande trappe de chêne. Qui peut faire cela ? Le grattement de ma plume m'assourdit... Il faut que je tende l'oreille... Il y a des pas dans l'escalier ; d'étranges pas feutrés, qui montent et se rapprochent... Jésus, sois miséricordieux pour moi, qui suis un vieil homme. Il y a quelque chose qui tripote le bouton de la porte. Oh ! mon Dieu ! Viens à mon aide ! Jésus... La porte est en train de s'ouvrir... Lentement. Quelque ch

Note. – À la suite du mot inachevé, il est possible, sur le manuscrit, de voir une légère ligne à l'encre, ce qui donne à penser que la plume a glissé sur le papier ; peut-être par suite de la terreur ou de la faiblesse. (Note de l'éditeur.)

CONCLUSION

Je déposai le manuscrit et jetai un coup d'œil à Tonnison ; il était assis et regardait dans le noir. J'attendis une minute avant de parler.

« Eh bien ? » demandai-je.

Il se tourna lentement vers moi. Ses pensées paraissaient ailleurs, très loin. « Était-il fou ? demandai-je en désignant le manuscrit d'un léger mouvement de tête.

— Non ! » répondit-il.

J'entrouvrais les lèvres pour émettre un avis contraire ; car l'idée que je me fais de la santé mentale ne me permettrait pas de prendre cette histoire pour argent comptant ; mais je les refermai sans rien dire. La certitude qui se faisait jour dans la voix de Tonnison m'influença dans une certaine mesure. Je me

sentis soudain moins sûr de moi, bien que je ne fusse aucunement convaincu.

Après un moment de silence, Tonnison se leva avec raideur et entreprit de se déshabiller. Il ne semblait pas avoir envie de parler, si bien que je me taisais ; mais je suivis son exemple. J'étais las, mais encore plein de l'histoire que je venais de lire.

Tandis que je m'enroulais dans mes couvertures, le souvenir des vieux jardins tels que nous les avons vus me revint en mémoire. Je n'avais pas oublié la peur étrange que cet endroit avait fait naître dans nos cœurs ; et je commençais à être persuadé que Tonnison avait raison.

Il était tard quand nous nous sommes levés – près de midi ; car la plus grande partie de la nuit s'était passée à lire le manuscrit.

Tonnison était maussade et je ne me sentais pas dans mon assiette. La journée était plutôt sinistre ; il y avait un peu de fraîcheur dans l'air. Aucun de nous deux ne parla d'aller à la pêche. Nous avons dîné et, ensuite, nous nous sommes installés pour fumer silencieusement.

Peu après, Tonnison réclama le manuscrit ; je le lui remis et il passa la plus grande partie de l'après-midi à le parcourir lui-même.

Pendant qu'il était ainsi occupé, une pensée m'est venue :

« Que diriez-vous de jeter un nouveau coup d'œil à... ? » et je faisais un signe de tête vers l'aval du ruisseau.

« Rien ! » dit-il soudain et en levant les yeux. Et d'une certaine façon, je fus plus soulagé qu'ennuyé de sa réponse.

Je le laissai donc tranquille.

Un peu avant l'heure du thé, il me regarda avec curiosité.

« Désolé, mon vieux si je vous ai un peu rembarré il y a un instant ! (il y a un instant, fichtre ! il n'avait pas ouvert la bouche depuis trois heures). Mais je ne serais pas retourné là-bas... (Il faisait un geste de la tête) « ... à n'importe quel prix. Brr ! » Et il posa cette histoire des terreurs, des espoirs et de la détresse d'un homme.

Le lendemain matin, nous nous sommes levés tôt et nous sommes allés prendre notre bain habituel : nous avons partiellement secoué notre découragement de la veille. Notre premier déjeuner terminé, nous avons pris nos lignes et nous avons consacré la journée à notre sport favori.

À partir de ce jour, nous avons de notre mieux profité de nos vacances ; ce qui ne nous empêchait pas l'un et l'autre d'attendre avec une certaine impatience le retour de notre voiturier ; car nous avons la plus grande hâte de lui poser des questions et d'en poser par son intermédiaire aux habitants du petit hameau pour savoir s'ils pourraient, les uns ou les autres, nous donner des renseignements sur ce jardin étrange

abandonné au cœur d'un coin du pays presque complètement ignoré.

Ce jour arriva enfin. Le voiturier était là de bonne heure ; nous étions encore au lit. Avant que nous ayons eu le temps de constater sa présence, il était à l'entrée de la tente et il nous demandait si nous avions fait bonne pêche. Nous avons répondu affirmativement ; et puis, tous les deux ensemble, nous lui avons posé la question qui était au premier rang de nos préoccupations : savait-il quelque chose d'un vieux jardin et d'un grand puits, d'un lac à quelques kilomètres de là, en aval sur la rivière ? Avait-il également entendu parler d'une grande maison aux alentours ?

Non, il ne connaissait pas ; cependant, il avait entendu des rumeurs concernant une vieille et grande maison isolée dans la contrée sauvage ; mais s'il se rappelait bien, cet endroit était abandonné aux fées ; ou alors, s'il n'en était pas ainsi, il était certain qu'il y avait eu quelque chose d'étrange à ce propos. De toute façon, cela faisait longtemps qu'il n'en avait plus entendu parler. Il était encore un gamin, alors. Non, il ne se

rappelait rien de particulier ; à dire vrai, jusqu'au moment où nous lui avons posé ces questions, il ne se doutait pas qu'il se rappelait la moindre des choses.

« Écoutez, dit Tonnison, comprenant qu'il ne nous en dirait pas davantage. Si seulement vous alliez jusqu'au village pendant

que nous nous habillons, pour faire un tour et voir si vous pouvez découvrir quelque chose ? »

Après un salut indéfinissable, l'homme partit accomplir sa mission ; pendant ce temps, nous nous hâtions d'enfiler nos vêtements et de préparer notre premier déjeuner.

Nous étions juste en train de nous installer pour le prendre quand il revint. – « Ils sont tous au lit, ces diables de flemmards », dit-il après avoir réitéré son salut et en lançant un regard de connaisseur sur les bonnes choses que nous avons étalées sur notre coffre à provisions, utilisé comme table.

« Eh bien ! asseyez-vous, répondit mon ami. Vous prendrez bien quelque chose avec nous. » L'homme s'exécuta sans faire plus de façons.

Après le déjeuner, Tonnison l'envoya une seconde fois avec la même mission pendant que nous nous attardions à fumer nos pipes. Il resta absent environ trois quarts d'heure et, quand il revint, il était évident qu'il avait découvert quelque chose. Il semblait qu'il eût lié conversation avec un ancien du village qui en savait probablement plus sur cette étrange maison – sans que ce soit beaucoup – que n'importe quelle autre personne vivante.

L'essentiel était ceci : au temps de la jeunesse de cet « ancien » – Dieu sait à combien de temps cela remontait – il y avait, au centre des jardins, une grande maison dont il ne subsistait plus qu'un fragment en ruine. Au moment de la naissance de cet

ancien, la maison était vide depuis des années. Cet endroit était évité par les gens du village comme il l'avait été, avant eux, par leurs parents. On disait beaucoup de choses à son sujet, et elles étaient toutes sinistres. Personne ne s'en approchait jamais, de jour comme de nuit. Dans le village, il était devenu synonyme de maléfique et de terrible.

Et puis, un jour, un étranger avait traversé le village, avait tourné pour suivre la berge en allant vers l'aval de la rivière, en direction de « La Maison », comme on la désignait toujours parmi les villageois. Quelques heures plus tard, il était revenu et il avait repris le chemin par lequel il était

arrivé et qui mène à Ardrahan. Pendant environ trois mois, on n'avait entendu parler de rien. Puis il avait reparu ; mais cette fois, il était accompagné d'une femme âgée et d'un grand nombre d'ânes chargés de différentes marchandises. Ils avaient traversé le village sans s'arrêter et avaient suivi directement la rive du cours d'eau en direction de la maison.

Depuis cette époque, personne ne les avait revus, à part l'homme qu'ils avaient chargé de leur apporter chaque mois du ravitaillement d'Ardrahan ; quant à ce dernier, personne n'avait jamais pu le faire parler ; il devait évidemment être très bien rémunéré pour prix de ses services.

Les années passaient, assez pauvres d'événements, dans ce petit hameau.

L'homme faisait toujours, avec régularité, son voyage mensuel.

Un jour, il était arrivé comme d'habitude. Il avait traversé le village sans échanger avec les habitants autre chose qu'un signe de tête maussade, puis il s'en était allé dans la direction de la maison. Habituellement, il ne revenait que le soir. Mais cette fois, il avait reparu au bout de quelques heures dans un extraordinaire état de surexcitation ; il apportait une nouvelle renversante : la maison avait entièrement disparu et, à l'endroit où elle se trouvait, s'ouvrait à présent un puits stupéfiant.

Il semblerait que cette nouvelle ait tellement excité la curiosité des villageois qu'ils avaient alors surmonté leur terreur pour marcher en masse sur l'endroit en question. Ils le trouvèrent tel que l'avait décrit le commissionnaire.

C'est tout ce que nous avons pu apprendre. Nous ne saurons jamais rien de l'auteur du manuscrit, qui il était, d'où il venait.

Son identité, comme il semble l'avoir désiré, est enfouie à jamais.

Nous avons quitté le même jour le village désert de Kraighten. Nous n'y sommes jamais retournés.

Quelquefois, dans mes rêves, je vois un énorme puits entouré de toutes parts d'arbres et de buissons sauvages. Il en sort un bruit d'eau qui se mêle

- dans mon sommeil - à d'autres bruits plus graves ; tandis que, sur le tout, s'étend le linceul éternel d'un brouillard de gouttelettes.

[1] Interpolation sans signification apparente, le ne trouve dans le manuscrit aucune allusion antérieure à ce sujet. Elle devient plus claire, toutefois, à la lumière d'incidents subséquents. (Note de l'éditeur.)

[2]

l'éditeur.)

ulaire d'une comète. (Note de

[3]

Allusion incontestable à une question traitée dans les pages manquantes ou mutilées. (Note de

l'éditeur.)

[4]

On ne parlera plus ici de la lune. D'après ce qui est précisé ici, il est évident que la distance de

notre satellite à la Terre avait beaucoup augmenté. À une époque postérieure, elle a pu même arriver à échapper à son attraction. Je ne peux que regretter que ce point ne soit pas élucidé. (Note de l'éditeur.)

[5]

On peut imaginer qu'il s'agit d'air congelé. (Note de l'éditeur.)

[6]

Voir la note précédente. Elle expliquera peut-être la présence de neige (?) à l'intérieur de la pièce. (Note de l'éditeur.)

[7]

Je suis très étonné que, ni ici ni plus loin, le Reclus ne fasse plus aucune allusion au mouvement continu (mais bien entendu apparent) du soleil vers le nord et vers le sud, d'un solstice à l'autre. (Note de l'éditeur.)

[8]

Dès cet instant, la possibilité pour l'atmosphère de transmettre les sons devait être incroyablement diminuée – et plus vraisemblablement disparue. À la lumière de cette constatation, il est impossible de supposer que ces bruits ou d'autres aient pu être perçus par des oreilles

d'êtres vivants – aient été entendus par un corps matériel, dans le sens où nous comprenons ce mot. (Note de l'éditeur.)

[9]

Je ne puis supposer qu'une chose, c'est que la durée du périple annuel de la Terre avait cessé de

comporter à l'égard de la période de rotation du soleil le rapport relatif qu'elle a aujourd'hui. (Note de l'éditeur.)

[10]

Une lecture attentive du manuscrit donne à penser que, ou bien le soleil se déplace sur une orbite

de grande excentricité, ou bien qu'il approchait de l'étoile verte sur une orbite qui se rétrécissait. J'imagine qu'à ce moment il se trouvait détourné de sa course oblique par l'attraction gravitationnelle de cette énorme étoile. (Note de l'éditeur.)

[11]

On remarquera ici que la Terre « traversait lentement la face démesurée du soleil mort ».

Aucune explication ne nous est donnée et nous devons en conclure, ou bien que la vitesse du temps avait diminué, ou bien que la Terre progressait réellement sur son orbite à une allure lente si on la mesurait d'après les systèmes de référence existants. Une étude approfondie du manuscrit me conduit toutefois à conclure que la vitesse du temps diminuait régulièrement depuis très longtemps. (Note de l'éditeur.)

[12]

Sans aucun doute, il s'agit de la masse frangée de feu du Soleil Central mort, vu dans une autre dimension. (Note de l'éditeur.)

[13]

le texte. (Note du traducteur.)

InfoLivres.org

